

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Arlequin
L'Allemagne et Nous
Le conte de Noël
La sincérité d'une femme
Le Père Billot
Max Elskamp
Chateaubriand en Italie
Fête chrétienne
Marcel Wyseul et son dernier poème
Livres de Noël pour enfants
Souvenirs de la vie littéraire

J. Calvet
Comte Louis de Lichtervelde
Paul Cazin
Jeanne Cappe
Mgr Louis Picard
Marie Gevers
Philippe de Zara
Jean Maxence
Jean Décarreaux
Paul Halfraets
Henri Massis

Les idées et les faits : Chronique des idées : César Franck, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

L'émouvante lettre pastorale de l'Episcopat belge sur la crise économique contient un passage que les chrétiens ne sauraient assez méditer :

Dieu seul est le souverain maître des événements : comme sa divine justice a permis sans doute l'adversité pour châtier une société qui, follement, prétend se passer de Lui, ainsi son infinie miséricorde abrègera le temps de la tribulation, si les bons le méritent par une vie plus chrétienne, par une plus fervente piété, par leurs supplications incessantes. N'est-il pas évident pour tout observateur attentif que les événements auxquels nous assistons échappent à la puissance humaine : Les hommes d'Etat ont beau courir d'une capitale à l'autre, s'agiter, conjurer, se concerter, faire des plans et les refaire, une force qui les dépasse et les domine rend stériles leurs efforts et déjoue leurs calculs et leurs prévisions. Mais aussi les avez-vous jamais entendus prononcer le nom de Dieu, faire seulement allusion à la Providence? Le Tout-Puissant est tenu à l'écart de leurs délibérations, comme si la parole inspirée ne restait pas éternellement vraie : « Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent; si le Seigneur ne garde pas la cité, en vain veille son défenseur ».

La presse de gauche n'a pas craint d'accueillir ce rappel pathétique du plus grand péché de la société contemporaine, — mal que le cardinal Mercier n'hésita pas, lui non plus, à dénoncer en pleine guerre, — avec l'ironie facile et bornée, blasphématoire aussi, d'un Homais de village.

Quelques jours avant, nos Evêques, le 29 novembre, à la séance où fut proclamée l'héroïcité des vertus de Gemma Galgani, le Saint-Père avait insisté sur la même vérité :

Or, voyez : les hommes s'agitent, ils vont, ils viennent, ils se réunissent, ils traitent, ils passent les mers, ils passent les monts. Mais en tout cela, une constatation s'impose, une constatation douloureuse et terrible. Douloureuse par tout le désordre qu'elle révèle. Terrible — le Pape ne veut pas être pessimiste, au contraire, il est toujours optimiste, mais il devait faire cette constatation — terrible par la menace ou au moins le péril qui semble résulter de ce désordre. Dans toute cette agitation des hommes, dans tous ces discours et tous ces débats, qui a jamais entendu parler de Dieu, ou faire allusion à la Providence de Dieu? Qui a perçu une parole de reconnaissance ou d'hommage envers Celui à qui — et non aux hommes — obéissent les événements? Constatation douloureuse! Non, ce n'est pas ainsi que des hommes, des créatures éclairées en si grand nombre par la lumière de l'Evangile, par la lumière du Christianisme, devraient se comporter!

* * *

Le Christ a reçu les nations en héritage. Or le monde moderne a renié son Sauveur : l'Homme prétend ne relever que de lui-même. Sa raison et sa volonté suffisent pour guider l'humanité et pour assurer l'ordre et la paix...

Si le catholicisme est vrai, l'apostasie contemporaine, avec l'orgueil remplaçant l'humilité chrétienne, ne peut conduire

qu'au chaos. Il ne faut même pas l'intervention d'un Dieu justicier et vengeur : il suffit d'abandonner les pauvres humains à leurs passions et à leurs faiblesses. Si, dans une société de chrétiens, c'est-à-dire d'hommes qui commencent par rendre à Dieu l'hommage qui Lui revient, malgré le puissant concours d'une grâce sollicitée sans cesse, la lutte reste difficile et dure pour que toujours le bien triomphe du mal et que règnent la justice et la charité, comment s'étonner que dans un monde où non seulement Dieu et son Christ sont inconnus, sinon blasphémés, mais où s'établit la plus parfaite confusion, où les mots *bien* et *mal* n'ont plus guère de sens — un monde, comme dit Chesterton, qui marche la tête en bas et où les vérités sont devenues folles — comment s'étonner qu'on en soit arrivé à l'inimaginable situation résumée par cette formule hallucinante : la faim, le froid, la misère parce qu'il y a trop, de tout, en ce moment, dans le monde...

Heureusement que la Miséricorde ne nous traite pas selon nos fautes et ne nous châtie point d'après nos iniquités : *Non secundum peccata nostra fecit nobis, neque secundum iniquitates nostras retribuit nobis!*

Puisse les mérites des Saints de l'Eglise militante obtenir que soit abrégé le temps de l'épreuve!...

* * *

On comprend difficilement que d'aucuns reprochent à nos Evêques d'avoir recommandé à tout le monde « de restreindre autant que possible son genre de vie et d'en bannir sévèrement le luxe et les dépenses somptuaires ». Sans doute, ces critiques ont-ils préféré ne pas relire la magnifique parole de saint Paul que nos Pasteurs proposent comme règle de vie en ce temps de détresse :

Dans les circonstances présentes, votre superflu supplée à ce qui manque aux autres, afin que pareillement leur superflu (spirituel) pourvoie à vos besoins, en sorte qu'il y ait égalité, selon qu'il est écrit : Celui qui avait beaucoup recueilli n'avait rien de trop, et celui qui avait peu recueilli ne manquait de rien.

« Donnez votre superflu... » Ce n'est certes pas prêcher la théaurisation! Mais l'économie qui s'impose, c'est celle des deniers publics : rien que les dépenses strictement nécessaires.

* * *

Ne parlons pas du mensonge infâme par lequel le *Peuple* n'a pas craint de dire à ses lecteurs que « les Evêques font appel à la charité des fidèles, ce qui est bien, mais en faveur des seuls fidèles, ce qui est mal », mais relevons ici la conclusion du très mauvais article consacré par le directeur de l'*Etoile belge* à la lettre épiscopale :

Nos évêques laissent mijoter leurs fidèles dans le désespoir, avec, au cœur, l'affreux sentiment d'encourir un juste châtement céleste.

Le monde est malade, ce n'est pas en lui répétant tous les jours qu'il est malade qu'on le guérira.

Nous préférons encore la méthode Coué!...

Quelle lamentable pauvreté!

* * *

Donc nos voisins du Sud se battent, entre eux, pour ou contre la Paix! Le vrai n'est pas toujours vraisemblable... Même certains catholiques reprochent à d'autres catholiques de n'être pas assez pacifiques et même, ô horreur!, d'être militaristes!... Un certain idéalisme démocratique et pacifiste se gargarise de mots et se nourrit de nuées. De très bonne foi, de fervents chrétiens s'imaginent que la paix est affaire de sentiment, de bonnes intentions, de romantisme évangélique et démocratique.

Coup sur coup, S. Em. le cardinal Verdier, archevêque de Paris, et S. Exc. Mgr Harscouët, évêque de Chartres, viennent de mettre les choses au point.

Il faut bien convenir — écrit le cardinal Verdier — que le problème [de la paix] quand il est posé dans l'ordre concret, a d'autres données encore, et que plusieurs de ces données ne revêtent pas du seul idéal. L'Enfant Jésus dira, quand il sera devenu le Maître : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*. Rien de plus juste. Oui, ne confondons pas ce que Dieu lui-même a si nettement séparé. L'ordre en toutes choses reste toujours la première condition de la paix quelle qu'elle soit. Dans ce monde, ne l'oublions pas, les meilleures choses ont des aspects matériels dont il faut avoir souci. La paix, qu'elle soit sociale ou internationale, n'échappe pas à cette loi. Et si pour l'établir entre les peuples, nous devons rappeler l'idéal de Noël, c'est-à-dire les exemples, les désirs, les grâces de celui que nous appelons le Prince de la Paix, nous devons aussi laisser à César le soin de préciser, de débattre au besoin les conditions matérielles sans lesquelles la paix ne pourrait avoir sa demeure sur terre.

L'esprit de paix doit s'inspirer de l'Évangile; juger des meilleures conditions pour assurer la paix, est un problème politique qu'il appartient à César de résoudre, à César, c'est-à-dire aux Gouvernements, aux Parlements, aux électeurs.

* * *

Problème politique, disons-nous. A l'occasion de la mort de Mgr Chesnelong, archevêque de Sens, on a republié, en France, la lettre qu'adressait à cet évêque, en octobre 1917, le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Benoît XV. Certains pacifistes français prétendent « retrouver dans ce texte, vieux de quatorze ans, l'expression authentique de la doctrine de l'Église sur la paix, sur le désarmement et le service militaire ».

Or, dans cette lettre du cardinal Gasparri, seul le côté politique du problème est envisagé, domaine politique où des hommes d'Église, de hautes autorités ecclésiastiques, peuvent avoir d'utiles indications à fournir et de précieux conseils à donner, mais côté du problème dont il appartient à César seul de décider.

L'appel de Benoît XV, en date du 1^{er} août 1917, avait été fort mal accueilli par la majorité de l'opinion française. Il est trop tôt, beaucoup trop tôt, pour juger la politique du Saint-Siège pendant la guerre comme les historiens, Kurth par exemple ou Pastor, jugent la politique des Papes du Moyen-âge et de la Renaissance.

Le cardinal Gasparri écrivit à l'archevêque de Sens :

... La genèse de l'acte pontifical est très simple, et il n'est besoin de recourir à aucune inspiration étrangère. Par les déclarations des hommes d'Etat ou des Parlements des puissances belligérantes, le Saint-Siège avait constaté avec la plus vive satisfaction, que, sur certains points fondamentaux, on était substantiellement d'accord : il a donc réuni ces différents points, invitant les puissances elles-mêmes à les préciser, à les compléter, à les examiner dans un esprit de conciliation, en tenant compte, dans la mesure du juste et du possible, des aspirations des peuples : et voilà tout l'acte pontifical du 1^{er} août.

Enfin, et j'omets d'autres points de moindre importance, on a objecté que les propositions du Saint Père ne sont pas toutes réalisables. On a dit en particulier que le désarmement réciproque et simultané doit être mis au rang des aspirations destinées à demeurer sans effet. Or, le désarmement est voulu par tous sans exception, comme l'unique moyen pour éloigner le péril de la guerre, pour remédier aux difficultés financières des Etats, pour empêcher les convulsions sociales qui sans cela sont trop malheureusement à prévoir. Mais dès qu'il s'agit de déterminer le moyen de réaliser et de main-

tenir ce désarmement, l'accord cesse. Je n'hésite pas à reconnaître franchement que, de tous les systèmes envisagés jusqu'à présent, aucun n'est vraiment pratique. Et pourtant, ce système pratique existe.

Le Saint-Siège, dans son Appel du 1^{er} août, n'a pas cru, par déférence pour les chefs des peuples belligérants, devoir l'indiquer, préférant leur laisser à eux-mêmes le soin de le déterminer; mais pour lui le seul système pratique et, de plus, de facile application avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, serait le suivant : *supprimer, d'un commun accord entre nations civilisées, le service militaire obligatoire*; constituer un tribunal d'arbitrage, comme il a été dit déjà dans l'Appel pontifical, pour résoudre les questions internationales; enfin, pour prévenir les infractions, établir comme sanction le *boycottage* universel contre la nation qui voudrait rétablir le service militaire obligatoire, ou bien qui se refuserait, soit à soumettre une question internationale au tribunal d'arbitrage, soit à accepter sa décision.

De cette sanction, lord Cecil lui-même, dans un de ses discours, a pleinement reconnu l'efficacité pratique.

La conscription a été, depuis plus d'un siècle, la vraie cause d'une multitude de maux qui ont affligé la société : arriver à une suppression simultanée et réciproque sera le vrai remède. En effet, *une fois supprimée, la conscription ne pourrait être rétablie que par une loi*; et pour cette loi, même avec la constitution actuelle des empires centraux, il faudrait l'approbation du Parlement (approbation très improbable pour beaucoup de raisons et surtout à cause de la douloureuse expérience de la guerre actuelle); *ainsi on arriverait à avoir, pour le maintien des accords intervenus, ce que l'on souhaitait tant : la garantie des peuples*. Si, d'autre part, on réservait au peuple par voie de referendum, ou du moins au Parlement, le droit de paix et de guerre, la paix entre nations se verrait assurée, autant du moins qu'il est possible en ce monde.

Et nous avons ici une belle illustration de cette vérité que les données politiques du problème de la paix et du désarmement sont relatives et changeantes.

On pouvait s'imaginer, en effet, en 1917, que la suppression de la conscription militaire était le facteur essentiel du désarmement. Foch semble l'avoir cru encore en 1918, puisqu'il la fit imposer à l'Allemagne pour la désarmer et la rendre inoffensive. La formidable armée de métier organisée par le Reich, les Casques d'Acier et les Hitlériens, la formation de la jeunesse fasciste — sans parler des marines anglaise et américaine qui ne connaissent que le volontariat — démontrent que le cardinal Gasparri s'illusionnait en pensant que « la suppression simultanée et réciproque de la conscription », serait le vrai remède pour arriver au désarmement général, comme Foch s'est trompé en espérant empêcher l'Allemagne de menacer encore l'Europe en interdisant au Reich la conscription.

Tout ceci pour démontrer que le problème du désarmement et de la paix a un côté politique que César doit déterminer, sur lequel César peut errer, qu'il doit envisager, certes, animé de l'esprit chrétien, mais sans s'imaginer que la doctrine chrétienne possède des solutions nettes, définitives et uniques à un problème complexe et variable. Et ils se trompent singulièrement, et ils desservent l'Église et l'Évangile, ceux qui prétendent donner à des vœux politiques légitimes (pour ne pas parler de leur vérité et de leur bienfaisance) du Saint-Siège une portée doctrinale et dogmatique, ou qui confondent esprit de paix, culte de la paix, amour de la paix, avec les conditions concrètes et les moyens de réalisation. L'écrivain catholique français, qui a rappelé cette lettre du cardinal Gasparri à propos de la mort de Mgr Chesnelong, s'égare donc singulièrement en : « souhait[ant] qu'une certaine presse qui se refuse à anathématiser la guerre, ou qui croit pouvoir exalter la vertu éducative du service militaire, accepte de reconnaître dans cette page émouvante le véritable sens des exhortations des Papes, la signification qu'elles ont, la seule signification qu'elles peuvent avoir ». Ce n'est là que de la bouillie pour chats. On peut mettre ce pauvre idéaliste au défi de faire dire par une autorité religieuse quelconque, que la France ferait bien, en ce moment, de supprimer la conscription militaire...

* * *

La sécurité — écrit l'évêque de Chartres à ses fidèles — *voilà la vraie condition de la paix. Il n'est pas prouvé, au contraire, que, dans les conditions actuelles, l'arbitrage et le désarmement en soient les moyens efficaces. Ne professons pas une confiance aveugle dans les institutions qui prétendent assurer la paix universelle, d'ailleurs en dehors de Dieu. Et de même que nous devons être prévoyants et vigilants, armés spirituellement, dit saint Paul, pour garder la paix de l'âme, sachons que nous serions coupables si*

par nos paroles ou par notre attitude nous encourageons ce qui ferait la faiblesse de la France, faiblesse dont saurait profiter des ennemis qui eux ne désarmeraient pas. Qu'on ne renverse donc pas, hypocritement, les rôles. Affirmer la sécurité de la France ce n'est pas travailler pour la guerre, mais pour la paix. Respectons-nous d'abord, ce sera nous faire respecter, estimer et peut-être aimer. En tout cas, nous devons être avec tous ceux qui défendent la France.

Mutatis mutandis, tout cela vaut pour nous, et tout cela condamne la folle et criminelle campagne pacifiste qui se mène en pays flamand.

* * *

On peut ne pas partager toutes les idées de M. Wladimir d'Ormesson, mais tout le monde s'accordera à reconnaître qu'il est certainement un des hommes les mieux au courant des choses allemandes. De son très intéressant article, dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*, sur l'« Expérience hitlérienne », nous voulons souligner ici ce passage :

La situation [publique allemande] est loin d'être simple. De quelque côté qu'on l'envisage, on ne distingue que des difficultés et des risques. Chacun [des partis allemands] a besoin de l'autre et personne n'ose le dire. Tout le monde est dupe ou le sera. Dupes, les industriels qui ont financé et continuent à financer un mouvement [hitlérien] qui se retournera très probablement contre eux. Dupes, les masses ouvrières qui vont, les yeux fermés, vers des formules magiques dont la magie s'évanouira au contact des réalités; dupes, les conservateurs qui ont favorisé, avec une sympathie plus ou moins avouée, une agitation malsaine dont l'ultime conséquence sera d'apporter de l'eau au moulin communiste; dupe, le chancelier Brüning qui, en ne prenant pas, il y a dix-huit mois, des mesures énergiques contre le déchaînement des passions et en croyant plus habile de louveroyer que de gouverner n'a fait que rendre les passions ingouvernables; dupes, les partis bourgeois qui se sont suicidés par peur de maigrir; dupe, la social-démocratie qui est la victime de son sage désintéressement; dupe, Hitler qui n'a plus le choix qu'entre sombrer dans la peau d'un homme raisonnable ou mettre son pays à feu et à sang et le ruiner pour cinquante ans; dupe, surtout, l'Allemagne qui, devenue hitlérienne, si elle reste révoltée et violente connaîtra les plus sombres jours de son histoire et si elle s'assagit sous la pression des faits aura simplement gâché pour rien ses richesses, son énergie et son crédit...

Et l'auteur se demande :

Et nous? Serons-nous dupes aussi? Que devons-vous penser de la poussée hitlérienne — qui sera demain l'expérience hitlérienne — et que devons-nous faire en prévision des événements qui se préparent?

J'entends dire trois sortes de choses :

Les uns déclarent : nous ne pouvons accepter que les Hitlériens prennent le pouvoir et, s'ils le prennent, nous devons rompre toute relation avec l'Allemagne.

Les autres affirment : Hitler, c'est la guerre à bref délai. Faisons donc nos préparatifs. Surarmons-nous. Rétablissons le service de deux ans. Nous sommes d'ores et déjà en état de péril national.

D'autres enfin — et ce ne sont pas les moins insignifiants — murmurent, en haussant les épaules : Après tout, Hitler, c'est l'assurance contre le socialisme et le communisme — deux plaies jumelles. On s'entendra très bien avec lui dès qu'il sera chef de gouvernement. Il faut même souhaiter qu'il y accède le plus vite possible, pour que nous puissions enfin arranger les choses avec l'Allemagne.

Trois attitudes insensées, dit M. d'Ormesson. La première affermirait le régime. La deuxième se trompe. Hitler, ce ne serait pas la guerre, même par l'invasion du Corridor. « Non, Hitler au pouvoir, c'est peut-être la guerre civile. Mais ce n'est certainement pas la guerre tout court, et il y a même quelque chose de ridicule à prendre pour un danger immédiat pour nous l'état de décomposition morale et de faiblesse morbide auquel l'Allemagne est précisément parvenue grâce à ses agitations et à ses divisions. »

La troisième attitude paraît déraisonnable à l'auteur :

L'expérience m'a conduit — écrit-il — à cette constatation plus simple qu'il n'y avait de paix possible que « par les gens raisonnables ». Or, des gens raisonnables, il y en a à droite, il y en a au centre, il y en a à gauche. Mais il n'y en a pas dans ces formations exaspérées et démagogiques, à quelque pôle qu'elles se cristallisent, qui refusent, comme une faiblesse, d'écouter le langage de la raison, entretiennent la folle mystique de la violence, cultivent la haine et, sous prétexte d'imposer leur ordre, jettent partout le désordre. Pour ma part, le jour où les nazis occuperont le pouvoir, j'attendrai — et j'attendrai longtemps — de les juger sur leurs actes avant de leur accorder la moindre parcelle de confiance.

Citons ceci encore qui nous paraît indiscutable :

Au point de vue culturel, [Hitler] se seront les écoles, les universités, le cinéma, le théâtre qui subiront de plus en plus l'influence — déjà excessive — des doctrines de violence. De telles modifications, les nazis ont le temps de les réaliser, marqueront la fin de l'expérience démocratique en Allemagne et le retour aux plus détestables pratiques du vieil esprit de nationalisme pangermanique. Quel virus on inoculera ainsi aux générations montantes! Dans douze, quinze, vingt ans, quelle Allemagne on nous préparera comme voisine! Si l'expérience hitlérienne s'effondre à peine née, et que le peuple

allemand, dégrisé, retrouve lui-même son équilibre et son bon sens, tout cela n'aura pas d'importance. Mais si l'expérience dure et crée un état de choses nouveau et persistant, nous aurons alors des raisons sérieuses de nous alarmer pour l'avenir. On voit donc l'intérêt primordial qu'il y a à ce que l'expérience hitlérienne ne dure pas. Il y va de la tranquillité de l'Europe future. Telle est bien, à mon sens, la vraie manière de poser le problème hitlérien et surtout de poser le problème du danger hitlérien. Quand on dit « Hitler, c'est la guerre pour demain », on dit une sottise. Mais ce serait une sottise plus lourde encore si, une fois les Hitlériens consolidés au pouvoir, on tirait de l'apparente modération que les circonstances leur imposent sans doute des raisons de se rassurer sur leur compte et de considérer l'avenir avec sérénité.

La conclusion de M. Wladimir d'Ormesson, c'est que :

Le prochain avènement d'un gouvernement national-socialiste en Allemagne ne peut pas ne pas avoir une influence déterminante sur la conférence qui doit se réunir le 2 février à Genève au sujet de la réduction des armements.

Depuis le 14 septembre 1930, le mouvement hitlérien, qui va demain atteindre son but, a-t-il renforcé l'état de sécurité internationale ou l'a-t-il affaibli? Voilà la question. Elle est nette. La réponse ne l'est pas moins. Il faut donc, à la veille d'une conférence si importante et qui risque de s'engager dans les plus fâcheuses conditions, que les responsabilités soient nettement définies et qu'on relie, d'ores et déjà, les vrais effets à leurs vraies causes.

Donc, termine l'auteur, autant il faut être « très large et très réaliste » en matière de réparations, autant il faut être réservé et prudent en matière de désarmement.

* * *

Nous croyons que M. d'Ormesson a tout à fait raison de penser qu'il est d'intérêt primordial pour l'Europe et pour le monde qu'une expérience hitlérienne ne dure pas. Elle affolerait une Allemagne prussifiée.

Les nations et les peuples sont des réalités, des personnalités collectives très dissemblables, résultats de génératrices tort différentes que, seuls, les juristes traitent en entités pareilles et équivalentes. De même que le nationalisme — et on sait assez ce que nous pensons du nationalisme, cette hérésie pratique de notre époque — produit des fruits tout à fait différents d'après la nature des pays où il sévit, de même un régime d'autorité et de dictature, salubre pour un Etat, peut être mortel pour un autre. Nous croyons que le fascisme a fait à l'Italie latine et catholique infiniment plus de bien que de mal. A une Allemagne prussifiée et protestantisée, à ce pays à civilisation moins ancienne et dans l'âme duquel, nous parlons des Germains du Nord, il reste des traces de barbarie, l'hitlérisme, s'il devait durer, ferait, sans aucun doute, infiniment plus de mal que de bien. Le fascisme a causé une renaissance, il a remis l'Italie dans sa voie; l'hitlérisme ne pourrait qu'accentuer et déchaîner les déformations causées par la Prusse protestante et brutale à l'âme allemande humanisée et pétrie par la Rome des Césars et par la Rome des Papes.

* * *

« Fidus » trace un intéressant portrait de M. Laval dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*. On y trouve ces perles :

« ... La vie publique s'est développée dans notre pays de telle manière qu'il y a une école dirigeante, et qu'il y a peu de partis. Par le mot de « partis », on ne devrait entendre que des groupements ayant des conceptions précises de l'intérêt public. En fait, un parti ainsi compris est voué à l'opposition. Le pouvoir est exercé par un personnel qui se divise en plusieurs équipes, parfois rivales, en tout cas successives, et qui, au fond, veulent et font à peu près les mêmes choses. Quand il y a compétition, c'est qu'un groupement éprouve le besoin d'en chasser celui qui est au pouvoir pour le remplacer... »

Voici donc M. Laval au pouvoir. Que va-t-il en faire? Ce serait lui prêter une idée bien médiocre que de croire le chef du Gouvernement satisfait d'être devenu président du Conseil à quarante-sept ans. La fonction ministérielle n'est plus, par elle-même, une condition de prestige. Elle a été quelque peu rabaisée par les titulaires insuffisants, qui ont été légion depuis trente années et davantage. Un nouveau ministre disait un jour avec humour : « Quelle est la meilleure manière de se défendre contre la vanité du pouvoir? On lui donna les conseils les plus variés. Il conclut lui-même : « J'ai trouvé : je lirai tous les jours la liste de mes prédécesseurs ».

Arlequin ⁽¹⁾

Arlequin est le chef de la famille des ombres narquoises : Pantalon, Scaramouche, Trivelin, Polichinelle, Pierrot, Scapin, Colombine et compagnie. Ce sont des ombres qui n'ont pas rencontré le grand écrivain capable de leur donner une vie puissante et de les fixer dans une attitude inoubliable. Mais ces ombres nous sont familières : elles font partie des accessoires d'un certain théâtre; nous avons pris l'habitude de les voir traverser la scène et même quelquefois mener le jeu, avec des mots et des gestes qui pour être conventionnels n'en restent pas moins comiques. Nous les connaissons et nous les reconnaissons; nous les appelons par leur nom et ce nom éveille dans toutes les imaginations un personnage de rêve, mais aux traits précis autant que peuvent l'être ceux d'un personnage de pénombre.

D'où vient cette ténacité dans l'existence de personnages fantaisistes? De la nature de cette *comedia dell'arte*, un genre inventé par l'Italie et porté par l'Italie à un très haut degré de perfection. Elle avait probablement une origine assez vulgaire; elle se rattachait aux parades foraines, aux farces populaires mimées, peut-être aux atellanes. Mais quand elle connut son plein épanouissement, au XVI^e siècle, en Italie, elle marquait un effort d'art, la tentative d'acteurs qui ne voulaient plus se borner à réciter les créations des autres et voulaient être créateurs à leur tour. Le chef de troupe écrivait le scénario de la pièce et distribuait les rôles; à chaque acteur d'inventer les péripéties de détail, les gestes et les mots pour répondre à l'attente de l'auteur principal. Un genre pareil laissait une marge considérable à la fantaisie individuelle; les acteurs n'étaient plus de simples histrions; ils inventaient suivant leur caractère, ils corrigeaient leur « texte » suivant les réactions du public et ils renouvelaient sans cesse le visage des pièces de leur répertoire.

Mais pour rester possible, pour ne pas sombrer dans la cacophonie, la *comedia dell'arte* avait besoin d'être limitée et réglée par un certain nombre de conventions qui marquaient la voie à suivre à la fantaisie. La principale de ces conventions était la fixité des types : dans presque toutes les pièces se retrouvaient les mêmes personnages et on attendait d'eux toujours les mêmes grimaces et les mêmes tours. Pantalon, Vénitien à longues chausses, était toujours le vieillard tousseux, ladre, sensuel, destiné à servir de victime à Arlequin et à Scapin; Polichinelle (2), aventurier napolitain, avec ses deux bosses et son nez crochu, sa voix enrouée et nasillarde, est toujours insolent, gourmand, ivrogne, joue des tours pendables et reçoit des coups de bâton; Scaramouche, de noir vêtu, est un rusé compère, aussi agile d'esprit que de corps, aussi habile à soutirer de l'argent qu'à se moucher avec le pied; Trivelin est le valet balourd, bouffon, prêt à toutes les grimaces dans son habit dont le fond jaune est bariolé de diverses couleurs; Pierrot, suppléant de Trivelin, vêtu de blanc, est le valet naïf, plus fécond en gestes qu'en paroles, qui oublie les commissions qu'on lui donne et écoute les chansons au clair de la lune; Colombine est la soubrette frétilleuse en robe blanche, tablier vert et

petit bonnet, qui évolue au milieu de ce peuple de fantoches, avec un sourire ou un pied de nez, suivant l'humeur du moment; Arlequin, je vais en parler plus longuement.

Tous ces personnages se gardaient bien de démentir le caractère que la tradition leur imposait et, dans des intrigues, presque toujours les mêmes, ils n'avaient qu'à se laisser porter pour être amusants. Ils ont évolué cependant au cours des trois siècles de leur vie active (XVI^e, XVII^e, XVIII^e), d'abord parce qu'ils ont changé de pays et que tout en restant italiens ils ont dû prendre quelque chose de l'air de leur nouvelle patrie, et ensuite parce que la *comedia dell'arte* est retournée aux parades de la foire, laissant ses personnages et ses fables aux mains d'auteurs de comédies écrites, qui ont voulu faire œuvre originale en modifiant les données traditionnelles. Et ce qui a facilité cette évolution c'est que Polichinelle, Pierrot et Arlequin n'étaient au fond que des pantins garnis de son et qu'il était loisible à chaque auteur et à chaque époque de leur donner une petite âme neuve. On ne refait pas Hamlet comme on veut; mais Pierrot est indéfiniment complaisant et on a usé de sa complaisance pour lui confier tous les rôles, pour lui imposer tous les métiers.

Pour donner une idée de ces transformations, il n'est rien de tel que de raconter l'histoire d'Arlequin, le chef de file de ces fantoches qui sont, comme disait Adam de la Halle, sa « mesnie », et n'ont fait, au fond, que suivre son sort et partager son aventure.

* * *

D'où vient Arlequin? On discute sur son origine et sur son état civil. D'aucuns le font descendre des satyres de la mythologie grecque, du Bucco des atellanes, du Sannio de la farce latine qui paraissait en scène avec un visage barbouillé de suie et un habit de diverses couleurs. La *comedia dell'arte* l'aurait accueilli en complétant son accoutrement bigarré avec un sabre de bois et un chapeau de bouffon. Ce serait donc un simple personnage de farce qui, un beau jour, à Bergame, serait arrivé à la notoriété.

Mais voici une autre affaire et des documents qui lui font une personnalité plus étoffée et plus mystérieuse. Arlequin est dans *La Divine Comédie*, aux chants XXI et XXII de l'*Enfer*. Dante le met au nombre de ces dix démons grimaçants qui l'accompagnent, lui et Virgile, pour les défendre contre la férocité des autres diables. Alichino est le moins inhumain des dix; et nous pourrions peut-être trouver là le secret de son évolution future. A la même époque, nous trouvons ce personnage démoniaque dans une pièce d'Adam de la Halle, *Le Jeu de la Feuillée*; il y est question d'Hellequin (ou Herlequin) et de sa « mesnie », et nous voyons sur la scène son courrier Croquesot.

Dante et Adam de la Halle n'inventaient pas le personnage. Ils se référaient à une croyance populaire dont les documents du moyen âge nous donnent une double version. Les uns, comme Orderic Vital, voient en Herlequin un diable qui a pour « mesnie » les âmes en peine et qui se promène la nuit avec sa troupe sinistre qu'il ne fait pas bon rencontrer; les autres, comme l'auteur du roman de *Fauvel*, considèrent Herlequin comme le prince infernal de fantômes grotesques et grimaçants. La troupe, emportée dans

(1) Cette étude fait partie de la 3^e série des *Types Universels* qui paraîtra prochainement (Lanore, éditeur, Paris).

(2) Il y a un polichinelle français, qui ne doit rien au Polichinelle napolitain; mais ils se ressemblaient tellement que le public les a associés et onfoudus.

un mouvement de bourrasque et renversant tout sur son passage, parcourt, la nuit, les campagnes et les bourgs, chante à tue-tête, exécute d'indécentes farandoles et s'amuse à jouer des tours aux bourgeois pacifiques, arrache les auvents, brise les fenêtres, détache les bêtes à l'écurie, jette les boîtes à sel dans les puits, couvre d'ordures les passants attardés. Certains modernes se sont ingénies à interpréter cette légende; inutile de rapporter ici les dix hypothèses que l'on a entées sur ces vieux contes. Il me suffit de remarquer qu'il y a dans les croyances légendaires rapportées par le *Fauvel* des éléments qui permettent de rejoindre l'Arlequin de Bergame : un mouvement endiablé, les grimaces et le goût des farces saugrenues.

Je ne sais si les auteurs de la *comedia dell'arte* avaient le sentiment que leur Arlequin venait de l'enfer à travers la légende; mais deux petites cornes de diable firent longtemps partie de son accoutrement; puis elles se dissimulèrent sous la tignasse et finirent par disparaître. Détaché de ses origines, Arlequin ne fut plus qu'un valet poltron, ivrogne, sans scrupules, rusé, fécond en grimaces et en inventions cocasses, bigarré dans ses facéties comme dans son costume, indispensable animateur d'une bonne farce où il doit y avoir, pour la joie du populaire, un vieil imbécile berné, des lazzi, des pitreries, des acrobaties, un mouvement d'ouragan.

Ce n'est pas à proprement parler un caractère, c'est un programme. Les divers acteurs de la *comedia dell'arte*, dans l'Italie du XVI^e siècle, remplissaient ce programme chacun suivant leur fantaisie, enrichissaient l'Arlequin traditionnel et, pour quelques années, fixaient une image de lui que la foule aimait à retrouver. Même quand il ne menait pas le jeu, Arlequin était le grand amuseur : dissimulé derrière les acteurs en scène, ou bien il mimait leurs discours, ou bien il les commentait par ses gestes en mime accompli; puis, il se mêlait au dialogue, soit en aparté pour les tourner en ridicule, soit directement pour les couper par des pitreries. Dans une pochade célèbre, tandis que son camarade Scapin exposait à la signora Flamina un honnête moyen de sortir de la misère, Arlequin commentait cet exposé laborieux par une mimique expressive : il avait son chapeau plein de cerises et son geste était tel qu'on croyait les voir, il feignait de les manger et de jeter les noyaux sur Scapin; il faisait semblant d'attraper une mouche au vol, de lui couper les ailes et de l'avalier. Et ce n'était pas pure grimace; il y avait là un esprit assez subtil.

Quelques-unes de ses bouffonneries étaient célèbres. Valet d'un docteur, il recevait la clientèle en son absence, donnait des consultations et rédigeait des ordonnances. Un jour une dame se présente qui souffrait d'une dent à en perdre la raison. Arlequin, très grave, s'engage à la guérir. « — Vous prendrez une pomme. — Oui monsieur. — Vous la couperez en quatre. — Oui monsieur. — Vous prendrez un des quartiers. — Oui, monsieur. — Vous l'introduirez dans la bouche sur la dent malade. — Oui, monsieur. — Vous irez devant un four bien chauffé. — Oui, monsieur. — Vous passerez la tête dans le four. — Oui, monsieur. — Quand la pomme sera cuite votre dent sera guérie. » Le médecin de Molière se souviendra de cette facétie quand il proposera à ses clients de brûler le plus malade d'entre eux et de faire avaler sa cendre à tous les autres.

* * *

On sait les relations de la France et de l'Italie au XVI^e siècle à la suite des guerres et des mariages princiers. Les modes italiennes passent en France; la *comedia dell'arte* vient y porter son divertissement et Arlequin se dépayse. Diverses tentatives sans lendemain; les acteurs italiens paraissent et repartent laissant des regrets; puis, ils s'installent d'une manière à peu près définitive. Ils sont particulièrement en faveur après la mort de Louis XIII pendant le régence. Mazarin aimait la pantomime, la danse et la musique; pour lui plaire, les troupes italiennes donnent des

farces mimées, des pièces à machine, des ballets, des comédies chantées, toute une série de divertissements qui étaient nouveaux pour le public parisien et qui firent fureur. Pendant cinquante ans, dans la salle du Petit-Bourbon, et dans des salles de hasard, la comédie italienne, sous toutes ses formes, connut le grand succès.

Ses deux personnages illustres sont Scaramouche et Arlequin, les deux frères, ou si l'on veut, les deux visages du même faquin. Scaramouche en Italie était un capitain matamore; en France, il gardait quelques-unes de ses vanteries, mais il était surtout remarquable par sa souplesse, son agilité, sa mobilité, au moral comme au physique et la force expressive de sa mimique. A Tiberio Fiorelli, qui incarnait ce personnage, il arriva vers 1640 une de ces aventures qui assurent la fortune d'un homme.

« Un jour qu'il était... dans la chambre du dauphin qui fut depuis Louis XIV, le prince, qui avait alors deux ans, fut de si mauvais humeur que rien ne pouvait apaiser sa colère et ses cris. Scaramouche dit à la reine que si elle voulait lui permettre de prendre l'enfant royal dans ses bras, il se flattait de le calmer. La reine l'ayant permis, il fit alors tant de grimaces et des figures si plaisantes, que non seulement l'enfant cessa de pleurer, mais encore qu'il fut pris d'une hilarité dont les résultats gâtèrent les habits de Scaramouche, ce qui redoubla les éclats de rire de la reine et de toutes les dames et seigneurs qui étaient dans l'appartement. Depuis ce jour, chaque fois que Scaramouche venait à la Cour, il avait ordre de se rendre auprès du dauphin; il y venait en habit de Scaramouche sur lequel il mettait un manteau, la guitare sous le bras, et escorté de son chien, de son chat, de son singe et de son perroquet. Il paraît qu'il avait accoutumé ces animaux à faire avec lui une sorte de concert (1). »

Il ne faut pas s'étonner si Louis XIV témoigna toujours à Fiorelli-Scaramouche une vive sympathie, au moins autant qu'à Molière. Si on en croit la tradition, Molière, lui aussi, aurait été très attaché à Scaramouche, dont la troupe partageait avec la sienne la salle du Petit-Bourbon, et lui aurait demandé des leçons de mimique. Sur ce point, il est vrai, Scaramouche, comme son frère Arlequin, était un maître. Voici ce que Gherardi rapporte en commentaire à la scène septième de l'acte II de *Colombine avocat pour et contre* :

« Après avoir [mis en ordre] tout ce qu'il y a dans la chambre, Scaramouche prend une guitare, s'assied sur un fauteuil, et joue en attendant que son maître arrive. Pasquariel vient tout doucement derrière lui, et par-dessus ses épaules bat la mesure, ce qui épouvante terriblement Scaramouche. En un mot, c'est ici où cet incomparable Scaramouche, qui a été l'ornement du théâtre et le modèle des plus illustres comédiens de son temps, qui avaient appris de lui cet art, si difficile et si nécessaire aux personnes de leur caractère, de remuer les passions, et de les savoir bien peindre sur leur visage; c'est ici, dis-je, où il faisait pâmer de rire pendant un gros quart d'heure dans une scène d'épouvante où il ne proférait par un seul mot (2). »

De Scaramouche à Arlequin, il y a la différence du costume. Scaramouche est vêtu de noir des pieds à la tête, ce qui fait dire à Molière dans une de ses pièces : « Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche »; Arlequin modifie son habit avec les acteurs qui le représentent, mais le fond de cet habit, si on peut dire, est toujours la bigarrure, le mélange de morceaux d'étoffes de diverses couleurs. Ce mélange est un symbole de la souplesse de son esprit et de la fertilité de son imagination : il est à la fois le singe et le léopard de la fable. En Italie, il avait gardé de son origine une certaine grossièreté et quelque lourdeur; en France, il est tout esprit. Toujours grimaçant et se dandinant, semant à profusion les lazzi, il traverse les plans des vieillards, leur soutire de l'argent,

(1) LOUIS MOLAND, *Molière et la comédie italienne*, p. 156.

(2) Cité par Louis Moland, *op. cit.*, p. 169.

favorise les incartades des jeunes gens, embrouille et débrouille les intrigues; Scapin Frontin et Figaro ne feront pas mieux que lui.

Au temps de Molière, Arlequin, Scaramouche et Trivelin sont aussi populaires que les types de la farce française, Turlupin, Gros Guillaume, Tabarin, Gautier Garguille, Jodelet, Gros René; c'est ce qui obligeait pour ainsi dire Molière à copier leurs allures et leurs bons mots pour amuser et retenir le public; beaucoup d'arlequinades sont passées dans ses rôles de valets.

Entre 1653 et 1697, Arlequin connut à Paris tout le tapage et toutes les tribulations de la gloire. Il dut d'abord son succès à l'acteur Dominique, inimitable dans la pantomime qui sut lui composer un visage nouveau. Homme d'esprit et de savoir, Dominique renonçait entièrement aux airs balourds et grossiers de l'Arlequin primitif; tout en conservant les grimaces et les acrobaties nécessaires pour divertir le peuple, il fit d'Arlequin un être spirituel et élégant dans ses ruses et même dans ses lâchetés, « Scapin doublé de Panurge », mais d'un Panurge qui a pris des airs de gentilhomme. Le costume restait bigarré comme il convient à ce caméléon; les pièces de différentes couleurs étaient distribuées en triangles et en losanges symétriques; mais Dominique y ajoutait les paillettes d'or et d'argent qui faisaient de lui « un reptile ruisseau d'écaillés » et ajoutaient encore « à cet aspect scintillant, sémillant, à ce je ne sais quoi de mobile et de fugace, qu'on a de plus en plus accusé en lui ».

Sur Dominique Arlequin les anecdotes abondent qui nous montrent la popularité et l'ascension sociale du faquin de Bergame. En voici une qui est de Saint-Simon, dans une note sur les *Mémoires* de Dangeau :

« Comédien plaisant, salé, mettant du sien, sur le champ et avec variété, ce qu'il y avait de meilleur dans ses rôles; il était sérieux et studieux et très instruit. Le premier président de Harlay, qui le rencontra souvent à la bibliothèque de Saint-Victor, fut si charmé de sa science et de sa modestie, qu'il l'embrassa et lui demanda son amitié. Depuis ce temps-là, et jusqu'à la mort de ce rare acteur, M. de Harlay le reçut toujours chez lui avec une estime et une distinction particulières; le monde qui le sut prétendit qu'Arlequin le dressait aux mimes et qu'il était plus savant que le magistrat; mais que celui-ci était aussi bien meilleur comédien que Dominique. »

Ne nous étonnons pas si, pareil aux grands personnages qu'il fréquentait, Arlequin fit exécuter son portrait gravé et le répandit libéralement, accompagné, suivant l'usage, d'un quatrain à sa louange :

*Bologne est ma patrie et Paris mon séjour,
J'y règne avec un éclat sur la scène comique;
Arlequin sous le masque y cache Dominique
Lui réforme en riant et le peuple et la cour.*

« J'y règne sur la scène comique »; en 1662, ce roi, ce n'est pas Molière, c'est Arlequin. Il était étourdissant dans une pièce du répertoire d'improvisation, *Le Convivé de Pierre*, qui fut jouée à Paris depuis 1657 et fournit certainement à Molière des mouvements et des jeux de scène pour son *Don Juan*. On a conservé le canevas de cette *comedia dell'arte*; ce n'est qu'un canevas, mais il est suggestif. Voici une indication concernant le rôle d'Arlequin. « Couvert d'un manteau noir tenant en main une longue épée espagnole, au bout de laquelle brille une lanterne, Arlequin se présente et dit : « Si tous les couteaux n'étaient qu'un couteau, ah! quel couteau! Si tous les arbres n'étaient qu'un arbre, ah! quel arbre! Si tous les hommes n'étaient qu'un homme, ah! quel homme! Si ce grand homme prenait ce grand couteau pour en donner un grand coup à ce grand arbre, et qu'il lui fit une estafilade, ah! quelle estafilade! »

Je ne résiste pas au plaisir de citer un autre passage, tant il est caractéristique de la manière d'Arlequin. Valet de don Juan,

il a souvent l'occasion de faire des remontrances à son maître; un jour que le jeune écervelé paraît l'écouter avec attention, il s'enhardit jusqu'à lui faire le sermon suivant :

« Je me souviens d'avoir lu dans Homère, en son traité pour empêcher que les grenouilles ne s'enrhumant, que dans Athènes, un père de famille ayant fait l'acquisition d'un cochon de lait, gentil, d'une agréable physionomie, de mœurs douces, dans sa taille bien prise, conçu tant d'amitié pour le petit cochon qu'au lieu de le mettre en broche, il donna les plus grands soins à son éducation, et le nourrit avec des biscuits et du macaroni. Cet animal, enfant gâté de la maison, d'une figure très avenante, oubliant tous les bienfaits de son ami, de son protecteur, entra dans le parterre, déracina jonquilles et tulipes dont il dévora les oignons. Furieux, le jardinier alla se plaindre au maître, lequel aimant avec une tendresse aveugle son jeune cochon, dit : « Il faut lui pardonner pour cette fois, il n'a pas encore assez d'expérience; d'ailleurs, il est si gentil! »

« Quinze jours après, cet amour de cochon se rua dans la cuisine, renversa marmites et casseroles, mangea ce qu'elles contenaient, et bouleversa tout. Le cuisinier courut en avertir son maître, lequel eut tant d'affection, de faiblesse pour son favori, qu'il défendit de lui faire aucun mal.

« Un mois ne s'était pas écoulé que l'impudent marcassin, abusant des bontés de son seigneur, vint galoper dans la salle à manger au moment où l'on attendait trente convives, et brisa porcelaines et cristaux, flacons de madère, de champagne, de zara, de chypre, en escaladant la table, les bahuts et les dressoirs. Quand le maître vit ce désordre nouveau, ce déplorable ravage, sa patience étant poussée à bout, que fit-il? Sur-le-champ il ordonna que le cochon fût tué, que l'on fit des jambons, des saucisses, mortadelles, boudins, petit lard avec le sang et les débris de l'insolent quadrupède... »

« Ce père de famille, c'est Jupiter; ce cochon... c'est vous, mon très honoré maître; ce jardinier, ce chef de cuisine, ces façences, cristaux et porcelaines, ce sont les victimes de vos insultes, de vos méfaits... Tous en portent leurs plaintes à Jupiter. La première fois il vous pardonne. La seconde fois, il veut bien encore être sourd à leurs prières. Mais enfin, vous en jerez tant, que ce Dieu, prenant le couteau de son tonnerre, ce couteau formidable, ce maître couteau, fendra sur le cochon bien-aimé, c'est-à-dire vous, pour le dépecer, le réduire en saucisses, en côtelettes, que les diables feront griller en enfer et croqueront à belles dents (1). »

Il y a encore là un parti pris de facétie; mais le ton a changé; la drôlerie est de bonne compagnie et Molière ne la jugera pas indigne de son théâtre. Arlequin se transforme et toute son évolution, qui aboutira à une transformation plus radicale, a son point de départ dans le jeu de Dominique. Il en multipliait les effets dans une foule de pièces improvisées dont nous pouvons avoir une idée par les quelques scénarios qui en ont été conservés : *Arlequin gentilhomme par hasard*, *Arlequin dupe vengée*, etc. C'est du comique un peu gros, mais ce n'est plus la lourde bouffonnerie d'autrefois.

Ce qui aida à cette transformation d'Arlequin, c'est que les Italiens, malgré les chicanes des théâtres français, se mirent à jouer des comédies écrites qu'ils demandaient à des auteurs français. Naturellement, entre les mains des Français, Arlequin perd peu à peu son caractère national; il garde assez de lambeaux de la tradition pour être tout de même autre chose qu'un nom; mais il prend les manières de France, c'est-à-dire les manières que lui impose la mode du jour. Sous cette forme nouvelle, il eut entre 1675 et 1697, une carrière brillante. La satire des mœurs et même des institutions commençait à être populaire; directe, elle n'aurait pas été tolérée; mais comme il était entendu que les facéties d'Arlequin ne tiraient pas à conséquence, comme Arlequin,

(1) Cité par Louis Moland, *op. cit.*, p. 202.

cousin des fous de cour avait pris l'habitude de tout dire impunément, on se servit de son masque pour couvrir et faire passer une critique mordante, frondeuse dont l'audace a de quoi étonner.

Le procédé était simple. Arlequin, comme le fera plus tard Gil Blas, passait par toutes les conditions; on l'affublait successivement de la livrée de tous les métiers et, sous tous les costumes, il répandait à profusion ses lazzi. On avait Arlequin soldat déserteur, Arlequin vengeur, Arlequin dogue d'Angleterre, Arlequin juif, peintre et tailleur, Arlequin cabaretier, turc et capitaine espagnol, Arlequin banqueroutier, Arlequin empereur de la lune, Arlequin cocher de fiacre, Arlequin grapignan, Arlequin misanthrope, etc.

* * *

Les pièces les plus significatives de ce répertoire sont celles que Noland de Fatouville, un ancien magistrat, écrivit pour fustiger le monde de la justice et le monde des affaires : dans *Arlequin grapignan*, le valet qui se plie à tout, apprend d'un certain Coquinière l'art de plumer les plaideurs et, à voir avec quelle rapidité il entre dans les secrets du métier, on sent qu'il ira loin; dans *Arlequin banqueroutier*, Arlequin a fait des progrès étonnants; il connaît à fond les meilleures méthodes pour arracher l'argent aux gogos et pour s'enrichir au moyen de la banqueroute. Écoutons Arlequin passé maître et donnant des leçons à Persillet touchant l'art de faire banqueroute.

« Quand tout vous rit et que le monde est bien injurié de vos richesses, il faut prendre à toutes mains l'argent qu'on vous offre, faire grande dépense à l'ordinaire; et puis un beau matin, après avoir mis tous vos meilleurs effets dans une cassette, déloger à petit bruit, et donner ordre à votre portier de dire à tout le monde qu'on ne sait où vous êtes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'alarment, la frayeur les prend; d'abord ils proposent de perdre le tiers de leur dû. A cela point de réponse. Ils s'assemblent, ils vont, ils viennent, ils se tourmentent. A la fin, désolés de votre absence, et ne sachant sur quoi se venger, ils vont dire sous main qu'ils perdront les deux tiers si on veut assurer l'autre. Oh! quand ils se mettent comme cela à la raison, on entre en pourparlers; on écoute, on négocie; et enfin, après un bon contrat bien et dûment homologué, vous revenez sur l'eau avec sept ou huit cent mille livres d'argent comptant et tous vos meilleurs effets divertis (1). Un homme qui a cette prudence une seule fois de sa vie, n'est-il pas pour toujours au-dessus de ses affaires? Voilà comme je parlerais à mon frère si j'en avais un (2). »

La satire va bon train et, comme elle est bien accueillie, la pente est glissante. Arlequin s'enhardit jusqu'à égratigner M^{me} de Maintenon. C'était trop. Un édit royal, en 1697, supprime le théâtre italien et Arlequin, avec son habit bariolé et ses lazzi, doit repasser les monts. Il fait semblant de partir, mais il ne part pas; du moins, il ne part pas tout à fait; il quitte le théâtre régulier où il s'était égaré et il se réfugie sur les tréteaux de la foire. On ne tolérât plus qu'il fit la leçon aux grands et au roi; mais des cabrioles, des acrobaties, des grimaces et des plaisanteries de clown ne tiraient pas à conséquence. Arlequin, sous l'habit de saltimbanque, attendit que l'orage fût passé. Il dura vingt ans.

En 1716, le Régent rappelait la troupe italienne et Arlequin reprenait possession de son théâtre. D'autres déboires lui étaient réservés. Il eut à lutter contre le Théâtre-Français, qui prétendait lui interdire la comédie proprement dite et le renvoyer à la foire, aux « arlequinades », ou aux monologues comiques. La lutte fut chaude; les Italiens finirent par triompher, sinon en droit, du moins

en fait. Mais en gagnant la partie, ils perdirent leur caractère propre ils recrutèrent leurs auteurs et même leurs acteurs parmi les professionnels des théâtres français; ils gardèrent assurément un genre à part, mais ce genre devint peu à peu un genre français.

Le nouvel Arlequin, celui qui triomphe entre 1716 et 1789, n'a plus d'italien que le nom, quelques accessoires de costume, quelques gestes traditionnels; en réalité, c'est un Français malléable que chaque auteur accommode suivant ses caprices, ou suivant la mode du jour. En 1721, dans l'atmosphère des *Lettres persanes*, au milieu de cette révolution qui se déchaîne dans les esprits et se manifeste par des mots, Delisle de la Drevetière présente son *Arlequin sauvage*, une espèce de huron, de fils de la nature, déchaîné dans une civilisation corrompue et qui fait entendre les revendications que Rousseau reprendra dans le *Contrat social*. Voilà Arlequin dans la politique; c'est peut-être sa vraie vocation.

En 1722, Piron, l'homme le plus spirituel de son temps, intervient dans la querelle du Théâtre-Français et du théâtre italien, et, comme la comédie dialoguée est interdite à Arlequin, il compose pour lui un monologue comique, mêlé de divertissements musicaux et de parades. C'est *Arlequin-Deucalion*. L'Arlequin de Piron est spirituel à souhait, des pieds à la tête, tant il met de grâce désinvolte dans ses cabrioles. Au fait, on avait un peu oublié qu'Arlequin était autrefois un acrobate; mais on trouva tant de charme à sa cabriole que la cabriole fut réclamée bientôt dans tous les théâtres à la fin de la représentation et que les acteurs, obligés de s'exécuter, vinrent demander des leçons aux Italiens. L'Arlequin de Piron représente Deucalion qui a échappé seul au déluge, grâce au tonneau auquel il s'est accroché, et qui vient aborder au Parnasse. Il fait un saut périlleux qui le met sur ses pieds au devant du théâtre.

« Me voici sur le plancher des vaches. Passato il pericolo... (Se retournant du côté de la mer), Serviteur, seigneur Neptune! Va chercher tes cent bœufs! Non que je ne voulusse bien te les immoler, ne m'en dût-il rester pour ma part qu'un aloyau! Mais où diable les trouver, quand je suis sur la terre le seul animal qui respire, à présent?... Ma foi, le genre humain vient de boire une belle rasade! Il en a crevé. J'ai été le plus sobre : seul j'en réchappe. Caron a fait une belle journée! Il a débarqué tout ce monde-ci dans l'autre... »

Me voilà délaissé! Je suis seul en ce monde,

Il n'est plus à ma voix personne qui répond!

« N'importe! parlons toujours; ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude. Ah! que nous allons faire un beau soliloque! Quel dommage de n'avoir point d'auditeurs! Que de bons mots perdus! (1) »

On voit le ton dégagé, mordant, mais bon enfant. Piron a tenu la gageure de poursuivre pendant quatre actes un monologue dont l'intérêt ne fléchit pas un instant. Arlequin veut épouser les Muses qui ne daignent pas répondre à ses déclarations; il retrouve Pyrrha, sa femme, qu'il croyait morte et il crie au miracle en constatant qu'elle est muette. A eux deux, par le moyen que l'on sait, en jetant des pierres derrière eux, ils repeuplent la terre, et Arlequin avec force mots facétieux, essaie mais en vain, d'organiser une société différente de celle que le déluge avait détruite.

L'Arlequin de Marivaux est un personnage du théâtre de Marivaux et pas autre chose. Berger innocent, il n'a pour lui que sa bonne mine. La fée qui s'est éprise de lui l'a enlevé et elle s'efforce de faire son éducation sentimentale, sans succès d'ailleurs. Elle a appelé un chanteur à gages qui exécute les airs les plus languoureux et elle s'adresse à Arlequin qui écoute distrait :

« Cher Arlequin, ces tendres chansons ne vous inspirent-elles rien? Que sentez-vous? »

(1) *Arlequin Deucalion*, Acte I, sc. 1;

(1) Détournés.

(2) Cité par Eugène Lintilhac, *Histoire générale du théâtre en France*, t. IV, p. 81.

« — Je sens un grand appétit (1). »

Mais la bergère Sylvia plaît au berger Arlequin; l'amour lui ouvre les yeux. Le balourd devient spirituel; il sait feindre, il sait mentir; il sait abuser la fée elle-même; il lui vole sa baguette et devient tout-puissant sur le monde des lutins et des esprits. Il sera sorcier et Silvia sera fée. La pièce finit dans une sorte de sarabande bien nécessaire pour nous rappeler qu'Arlequin fut un acrobate et qu'il a la grimace spirituelle.

A l'école de Marivaux, Arlequin a fait des progrès rapides, pas plus rapides d'ailleurs que ceux de ses camarades; les Pierrot, les Colombine, les Argentine s'affinent en même temps que lui. Et c'est fort heureux pour lui; au clair de la lune il pourra faire la cour à Argentine pendant que Pierrot, son second, tout habillé de blanc et blafard sous son masque, écouter la chanson de Colombine, promise à un si brillant avenir : « Au clair de la lune, mon ami Pierrot... » Puis Rousseau passe par là et met à la mode les attendrissements mouillés. Arlequin s'humanise; il pleure et il fait pleurer. Arlequin en larmes a bien oublié le diable Herlequin son aïeul et l'acrobate facétieux son grand-père.

C'est Florian qui l'a habillé de ce costume nouveau d'honnêteté et de tendresse. Dans les *Deux Billets*, il est assez écervelé et assez confiant pour confondre un billet doux avec un billet de loterie qui gagne le gros lot; mais il a si bon cœur que tout s'arrange et qu'il finit par épouser Argentine. Dans le *Bon Ménage*, il a épousé Argentine et il a deux enfants charmants. Le voici seul au logis avec ses enfants, attendant le retour d'Argentine qui est sortie.

« Venez me baiser aussi. (Arlequin, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ces deux enfants; il les baise presque à chaque parole.) Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mère bien contente. Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous; ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir d'abord, et puis notre bien; c'est tout ce qu'il nous faut, n'est-il pas vrai (2)? »

N'est-ce pas attendrissant? Et Arlequin, en vieillissant, deviendra encore plus tendre. Sa fille Nisida aime Cléante; il avait rêvé pour elle un mariage plus cossu, mais puisqu'elle aime Cléante, elle épousera Cléante. (*Le Bon Père*.) Il y a mieux. Il doit sa fortune à un grand seigneur qui l'a pris en affection et a fait de lui son héritier. Mais il découvre que ce Cléante est le chevalier de Valcourt et le fils de ce grand seigneur; bien qu'aucune loi ne l'y contraigne, il abandonne toute sa fortune à Cléante Valcourt. Il est vrai que Cléante devient son gendre et tout le monde s'embrasse dans une véritable crise de larmes de bonheur. (*Arlequin maître de maison*.)

C'est ainsi que finit Arlequin après une destinée aux péripéties variées. Car c'est ainsi et c'est ici qu'il finit. Aucune tentative marquante n'a été faite pour lui redonner la vie des planches. Il est mort au théâtre; mais son nom reste populaire autant que celui de Pierrot qui garde une vague existence lunaire, autant que celui de Polichinelle qui s'est réfugié chez Guignol. Dans l'imagination de la foule il n'a rien conservé du héros attendri de Florian ou de Marivaux, ni du plaisant justicier de Fatouville; il est resté tel que les contemporains de Molière purent le voir sur la scène des Italiens: habit multicolore, voix nasillarde, esprit fantasque, grimaces, cabrioles; on consent qu'il ait de l'esprit et du plus fin, qu'il parle haut même et qu'il fasse la leçon aux puissants, à la condition qu'il mêle ses discours d'acrobaties. On aime à le retrouver dans don César de Bazan, voire même dans Cyrano; mais il n'est Arlequin que si la scène finie, avant de disparaître, il fait « la cabriole ».

J. CALVET,

Professeur à l'Université catholique de Paris

(1) *Arlequin poli par l'amour*, sc. III.

(2) *Le Bon Ménage*, sc. IV.

CHRONIQUE POLITIQUE

L'Allemagne et Nous

Les habitués des Conférences C^{al} Mercier ont visiblement goûté l'exposé vigoureux de la crise mondiale que leur a fait M. Franklin-Bouillon. Les erreurs de la paix financière, le mirage des réparations, les abandons successifs de nos gages ont fourni à l'auteur le thème d'un discours plein de force et de clarté. Mais du point de vue belge, l'exposé de M. Franklin-Bouillon appelle des compléments et parfois des rectifications. Nos auditeurs bruxellois ne s'aperçoivent pas toujours immédiatement quand ils écoutent un orateur étranger de la différence de nos positions respectives devant les grands problèmes internationaux.

M. Franklin-Bouillon a fort bien parlé des Réparations dans le passé et il nous a assuré que dans l'avenir nous ne toucherions plus un sou. Il ne se trompe sans doute pas de beaucoup.

Mais pour les Belges, il convient d'ajouter que grâce au jeu de la priorité inscrite en notre faveur dans les traités par l'énergie et la clairvoyance de M. Theunis, l'Allemagne a déjà payé vingt milliards. Cette somme assurément est inférieure aux dommages que les envahisseurs nous ont causés, mais elle est néanmoins importante. Il est bon de ne pas la passer sous silence à un moment où le bourrage de crâne s'exerce si nettement dans le sens du défaitisme. Il n'est bon ni pour l'esprit public de notre pays ni pour l'avenir des relations entre la Belgique et l'Allemagne de laisser s'accréditer des erreurs sur ce point. L'apaisement des esprits que nous avons tous le devoir de rechercher exige que l'importance des prestations exigées de l'Allemagne ne soient pas systématiquement voilées. Si l'on est loin des chiffres astronomiques dont les hommes d'Etat français entendaient poursuivre la perception à grands renforts de textes juridiques, il faut admettre qu'en ce qui concerne la Belgique, les Réparations n'ont pas été entièrement une duperie. Cette considération peut avoir son poids dans le rétablissement de relations correctes entre les deux Etats.

Dans l'histoire des déceptions éprouvées par les alliés M. Franklin-Bouillon a cité Locarno. Nous voulons bien croire que Locarno n'a pas donné à la France tout ce que M. Briand espérait, mais nous croyons que la Belgique ne doit pas se repentir d'avoir mis sa signature au bas de l'acte mémorable qui demeure, selon nous, le premier pas accompli depuis 1918 dans la voie de la paix véritable. La Belgique a trouvé dans les traités de Locarno un véritable statut international plus favorable à beaucoup d'égards que son statut d'avant-guerre: ces traités proclament, ne l'oublions pas, le statu quo territorial à nos frontières de l'Ouest; ils confirment la démilitarisation contractuelle de la zone rhénane; ils donnent à l'état de choses existant la garantie de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. C'est un instrument dont une politique habile et constructive pourrait augmenter, dans l'avenir, la puissance pacificatrice. A Locarno, on a eu au moins ce mérite de situer dans le temps et dans l'espace certaines garanties en faveur de l'ordre; on a compris que le point sensible de l'Occident méritait d'être entouré de précautions spéciales; on n'a pas divagué dans le vague comme à Genève et à Washington. C'est à cette politique de Locarno que nous devons revenir, en nous efforçant de sérier les problèmes, de susciter des pactes régionaux, de ménager chaque fois que faire se peut l'amour-propre des peuples en présence. La Belgique en particulier trouverait dans un locarnisme actif et persistant, qui n'a rien de commun avec le locarnisme verbal des feuilles d'ex-trême-gauche, une adaptation aux circonstances actuelles de sa mission historique d'Etat intermédiaire. Que l'Allemagne regrette

son ancienne puissance, qu'elle veuille à tout prix la destruction des traités qui ont consacré sa chute, comment s'en étonner? Est-ce que les traités de 1815 n'ont pas été pendant cinquante ans le cauchemar des patriotes français? Il ne faut donc pas interpréter dans un sens systématiquement pessimiste les déclarations des hommes d'Etat allemands en faveur de la révision des traités de 1919. Il faut admettre comme chose naturelle pareil objectif de leur politique; c'est aux anciens alliés à s'opposer, par le groupement de leurs forces, à un bouleversement systématique en tous cas le bon sens proclame que notre collaboration n'est pas interdite avec les Allemands qui se bornent à proscrire l'emploi de la violence puisque ces traités-là ne sont pas en somme plus intangibles que tous les autres qui ont été conclus depuis cent ans. La conception d'une Europe figée à jamais dans le moule de Versailles est contraire à l'enseignement de l'Histoire et nous ne pouvons nous condamner à circonscrire toutes les possibilités de l'avenir dans le cercle étroit de quelques textes dont la sagesse n'est pas démontrée.

En écoutant M. Franklin-Bouillon on ne pouvait manquer d'être frappé par l'énergie avec laquelle il revendique l'application de traités dont il avait précédemment, avec des mots heureux et des formules saisissantes, brillamment démontré l'erreur fondamentale. C'est là un état d'esprit très fréquent en France mais qui déroute singulièrement tous ceux qui subsistent, à un moindre degré que nos voisins, les commandements de la logique. En réalité, les affaires allemandes sont devenues de plus en plus obscures à nos yeux et nous éprouvons tous la tentation de nous en tenir strictement à ce qui a été écrit afin de ne pas errer dans la nuit. Les folles dilapidations auxquelles l'Allemagne s'est livrée depuis l'armistice donnent facilement créance à cette image irritante d'une nation débitrice vivant dans l'abondance et supportant moins de charges fiscales que ses vainqueurs. Il n'y a pas de doute cependant qu'aujourd'hui cette vision des choses est trompeuse. L'Allemagne a passé par plusieurs faillites; chez elle, la classe moyenne a été saignée à blanc, les patrimoines ont été volatilisés par les perturbations monétaires; une détresse profonde enveloppe toute une génération vouée à l'insécurité et à la misère. L'Allemagne vit sous la menace de la guerre civile; elle est hantée par le souvenir de ses années de grandeur, mais le socialisme dont elle subit l'empire depuis 1918, a détruit sa capacité de relèvement. Elle place maintenant ses espérances dans un nouveau prophète, Hitler, dont la doctrine confuse lui vaudra fatalement de nouvelles et cruelles déceptions. Cette Allemagne-là, peu de Français, peu de Belges la connaissent; il faut citer M. Vladimir d'Ormesson qui, dans de substantielles études de la *Revue de Paris* s'efforce de vulgariser les notions qu'il a recueillies au cours de séjours prolongés dans différentes parties du Reich. Trop souvent, nous persistons à croire que le Reich d'aujourd'hui n'est que la continuation de l'ancien, alors que psychologiquement la nation vaincue est tout autre que celle qui est partie en 1914, pour la guerre « fraîche et joyeuse ». L'Allemagne, certes, est redoutable, mais pas de la même façon qu'autrefois. Pour le moment, elle n'est pas loin d'écouter les tentations du désespoir. Elle souffre cruellement de ne pouvoir dicter sa loi en Europe comme jadis et ce qui lui reste de force est tendu vers la reconquête des instruments de son ancienne hégémonie. La vraie politique de paix consiste d'une part à déterminer les bornes que, dans cette voie, il ne lui sera pas permis de franchir et d'autre part à ouvrir à la puissance d'expansion d'un peuple de soixante millions d'âmes un champ d'activité qui lui donne des chances raisonnables de réussite et de succès. La Belgique, plus que toute autre nation, doit souhaiter qu'en France la question d'Allemagne soit envisagée d'un esprit ferme, lucide et réaliste.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

Le conte de Noël

Oh! mais que cet abbé van den Hout est ennuyeux, Chiffe! Voilà maintenant qu'il me prie de lui faire un conte de Noël, quand je me trouve au milieu du tourbillon parisien, prêt à partir pour les neiges de Pologne, cherchant des visas de passe-port, des faux-cols et des block-notes, compulsant des indicateurs auxquels je ne comprends goutte, parce que tous ces trains de l'Europe centrale ont la tête en bas et que cela ressemble plutôt à des horaires de montagnes russes, enfin, perdu et ahuri d'avance, me demandant si j'irai passer la grande fête à Autun, chez moi, ou chez mes amis berlinois, gens pacifiques et de bonne volonté, qui m'attendent pour me placer sous leur *Tannenbaum* entre la petite Angela et son ours, ou bien chez S. Exc. M. le Palatin de Poznanie, à qui j'ai tiré les oreilles, voilà près de trente ans, quand il en avait quatorze et ne savait pas ses leçons, — ce qui m'honore grandement aujourd'hui, Chiffe, mais ne me rajeunit guère!

Eh bien, essayons de nous retremper dans cette atmosphère de jeunesse où baigne notre Noël chrétien, dans ce souffle chaud d'espérance que le boeuf et l'âne de la Crèche soufflent sur les cœurs qui ont froid. Bâtissons ce conte à nous deux, voulez-vous?

Voici ce que je propose. Il y avait des bergers, n'est-ce pas?, près de Bethléem, qui vivaient aux champs et paissaient leurs troupeaux. L'ange leur apparaît, la gloire du Seigneur les inonde de lumière, ils ont d'abord une peur bleue, puis, ils deviennent fous de curiosité et de joie, ils courent à la crèche où vagit ce petit poupon qui est le Christ Seigneur, le Roi, le Messie, tout ce qu'on peut voir au monde de plus grand, de plus rare et de plus beau... Ils courent, mais pensez-vous qu'ils laissent leurs bêtes seules, en pleine nuit, en pleine solitude? Des bêtes dont ils sont responsables? Il en reste un au moins pour les garder. Que se dit celui-là et que lui arrive-t-il? Voilà le thème du conte, Chiffe, développez-le.

En recevant la commande de la *Revue catholique*, moi aussi j'ai couru. J'ai couru, rue du Regard, chez mon très aimé Père en Dieu et ami, M. Fernand Mouret, prêtre de Saint-Sulpice, célèbre historien de l'Eglise, que je n'avais pas vu depuis plusieurs années. Il a septante-sept ans, depuis le 3 décembre dernier, étant venu au monde en 1854, et il est plus jeune et plus courageux que moi. — Savez-vous, lui demandai-je, à quoi pouvait ressembler un de ces bergers de Palestine qui sont venus adorer l'Enfant-Jésus?

— Oui, me dit-il, regardez.

Et il m'ouvrit obligeamment un dictionnaire illustré de géographie biblique à l'article *Bethléem*.

J'examinai les gravures, représentant des types orientaux, dont le costume n'a guère varié, paraît-il, depuis deux mille ans, et, choisissant un jeune garçon, chaussé de sandales dont les courroies enlaçaient ses chevilles nues, portant une sorte de burnous qui lui recouvrait la tête d'un calot rond, une sacoché en bandoulière, au poignet une fronde, à la main un gros gourdin et une manière de flûte rustique, dont le texte m'apprit qu'elle s'appelait un *zanmarat*, je dis :

— C'est celui-là, Je le reconnais.

— Bah! Et qu'a-t-il donc fait?

— Il est resté près des moutons, tandis que les autres allaient à Bethléem. Il fallait bien que quelqu'un restât. Les anges s'étaient envolés, « éloignés dans le ciel » dit le saint Livre, et il y avait sur terre des maraudeurs, des loups, des hayènes, des chacals... Oh! je vais trouver ici tout ce qu'il y avait

— En effet, dit l'abbé, songeur. Mais s'il n'a pas suivi les autres, il a dû faire un grand sacrifice.

— C'est précisément ce que je pensais, répondis-je. A moins

que ce ne fût un petit crétin, un paresseux... Mais non, voyez cette mine intelligente. On l'a forcé à rester parce qu'il était le plus jeune, et débrouillard aussi, capable de faire manœuvrer les chiens. Cela n'a peut-être pas marché tout seul. Il aurait sans doute préféré les douceurs de la contemplation aux devoirs de la vie active. Je le comprends si bien!

— Qu'avez-vous encore en tête! me demanda en riant le bon abbé. Qu'est-ce que vous allez chercher là!

— Je cherche un conte de Noël et vous prie de croire que ce n'est pas commode. Mais vous allez m'aider j'espère, en me prêtant des bouquins, et puis, en me prêtant l'oreille, si je n'abuse pas de vos instants. Mes contes, je les raconte avant de les écrire et ce sont mes auditeurs qui me soufflent les meilleures idées...

— Ah! s'écria-t-il, n'allez pas me mettre dans...

— Non, non! Pour qui me prenez-vous? Je suis discret. Je m'attribue méthodiquement toutes les bonnes trouvailles des autres. Ne craignez-donc pas de m'en fournir.

Là-dessus, Chiffe, j'entamai mon histoire qui tenait à peine debout, mais il n'importe, vous la complèterez, et tous nos benoîts lecteurs, en feront autant suivant leur fantaisie.

Ce petit berger s'appelait Benjamin. Profondément révolté, mais timide, il voyait les hommes se préparer au départ. Le grand Abel, le chef pasteur, organisait l'expédition. C'était lui qui avait choisi les présents. Lévy, le chevrier, aurait voulu le décider à emmener aussi Benjamin. « Dieu peut tout, — disait-il, — puisqu'il nous a envoyé ses anges en messagers, comment permettrait-il qu'il arrivât malheur à nos bêtes en notre absence? » Mais le chef était de ces hommes, dits « de tête ». Le profond émoi qu'avait suscité chez lui l'apparition s'atténuait déjà et son naturel pratique reparaisait. Il resta inflexible.

Benjamin, les lèvres pincées, salua sèchement ses compagnons et ne se dérangea pas pour les voir s'éloigner. Ils emportaient les meilleurs fromages, les brebis les plus grasses, les agneaux les mieux venus. Y avait-il déjà des agneaux à cette époque de l'année? Mais les bergers même étaient-ils aux champs, la nuit, par cette saison d'hiver. Il n'importe encore. Dans la toison d'un de ces agneaux, Benjamin glissa une petite pièce d'argent qu'il tenait de sa mère, le seul objet qui lui appartint en propre et lui parût de quelque valeur.

Tout occupé de son ressentiment, il ne songea point d'abord à sa solitude. Machinalement il entretenait les feux qui montaient droits et roses dans la nuit étoilée. Puis, il détacha le plus gros des chiens qui se mit à le suivre pas à pas, attentif à tous ses mouvements, il passa en revue les chèvres, les brebis, les bœufs, et tout étant tranquille, il poussa un soupir et s'assit sur les peaux en tas dans l'obscurité de la tente.

L'idée ne lui vint même pas de jouer de son instrument, tant il avait peu le cœur à la joie. Rien ne pouvait lui plaire ou le distraire.

Or voilà que soudain le chien prit une allure étrange. D'abord agité comme par une inquiétude, il tournait en faisant entendre une sorte de sifflement. Tout à coup, il s'assit en face de son jeune maître, conquit son attention en lui léchant les doigts. Benjamin le regarda. Les yeux mobiles de l'animal semblaient fixés par une pensée, leur éclat devenait plus soutenu et plus profond... il avait des yeux d'hommes, ce qui arrive à bien des chiens, mais, ce qui leur arrive moins souvent... il parlait!

Le plus beau prodige fut que le petit berger ne tomba pas mort de peur. Il écoutait le chien qui disait d'une voix calme des choses très douces, parlant de la Vigilance dont il est le symbole, du Devoir, de la Persévérance...

Et voilà qu'au-dessus des troupeaux un bruit léger de chuchotements s'éleva, aux ondes suaves comme le friselis du vent sur les arbres. Chaque bête, selon son cœur parlait. L'âne disait : « Patience, Benjamin. Patience et résignation ». Une mère brebis disait :

« L'Agneau de Dieu est né, on ne nous prendra plus nos petits pour les sacrifices du Temple »... Et une vieille chèvre répondait : « Croyez-vous que les hommes ne continueront pas à manger des côtelettes? Mais tous les petits agneaux bêlaient : « Aimez, aimez, aimez quand même! »

Les pailles luisaient comme de l'or, les litières exhalaient un parfum délicieux, et les feux de campement continuaient à flamber, tandis que le berger souriant dormait, la joue sur une calebasse.

PAUL CAZIN.

La sincérité d'une femme

Nous sommes tellement avides de vérité que nous errons par le monde à la recherche d'une âme sincère.

Mais les âmes sincères sont rares.

Il n'y a que trop de pharisiens et de mythomanes. Et nous voici las de croiser sans cesse des gens qui n'ont d'autre ambition que de se suivre et de se ressembler. En vain cherche-t-on leur réalité profonde. Ce ne sont que fantoches, tirés par des ficelles. Nous allons vers les livres et nous n'y trouvons encore que d'habiles comédiens, des jongleurs de Notre-Dame, avec la simplicité en moins.

Nous voudrions être nous-mêmes et l'on sollicite si bien notre être imaginaire que nous en venons à refouler le véritable.

« Quelle fatigue de ne jamais quitter le bal masqué! »

Celle qui laisse échapper ce soupir, pourrait-elle nous aider à découvrir le secret de la sincérité et de la détente? Elle s'appelle Katherine Mansfield. A peine vient-on de publier en français, un recueil de ses *Lettres* (1) que tout un contingent de dévots se forme autour de son nom. Il ne faut pas croire à un snobisme littéraire, comme celui qui, jadis, mit à la mode une Marie Bashkirkeff. Seuls, des pédants et des sots ont pu s'éprendre de cette Russe pétrie d'attitudes et folle de son moi. Névropathe et comédienne, elle a irrité ou choqué tous les chercheurs de sincérité. Ceux-ci ont été, au contraire, attirés, du premier coup, par Katherine Mansfield comme on l'est par les donneuses de lumière. On ne s'engoue point d'elle, mais sur elle, on médite.

Les femmes qui l'ont lue, me disent l'avoir aimée pour tout ce qu'elle leur a distribué de merveilleusement découvrable. Elle leur a enseigné l'art d'être soi et les a d'autant délivrées. C'est que la plupart d'entre nous souffrent d'une oppression qui leur vient peut-être de ces libertés exclusivement extérieures que nous avons acquises sans y trouver la seule indépendance qui compte : celle du cœur. On nous a souvent livrées très jeunes aux assauts d'une copieuse science livresque, on nous a coincées, pour ainsi dire, entre des théories, des préjugés nouveaux qui, à l'expérience, se sont révélés plus opprimants que ceux dont nos grand-mères se plaignaient moins que nous.

L'émancipation féminine n'a eu, pour les jeunes filles modernes, aucun sens intime. Elle a été une pure question de formes et d'allure. Elle nous a autorisées à fumer, à croiser les jambes, à sortir seules, à traiter l'homme en camarade, à gagner notre vie, mais en cela, elle n'a fait que nous condamner à prendre une nouvelle attitude, à nous travestir autrement que jadis, pour un bal pareillement masqué. Aux premières heures, nous nous sommes amusées du jeu, grisées du tourbillon dans lequel nous étions entraînées. Cependant, le bon sens féminin veillait. Nous nous sommes aperçues qu'en fin de compte, nous n'étions pas nourries et que nous étouffions.

Les plus sincères, alors, n'ont pas été celles qui ont continué à marcher dans le sillage fraîchement tracé et qui ont tout osé. Les plus sincères ont été celles qui ont avoué qu'il leur manquait quelque chose d'essentiel et convenu loyalement qu'il leur fallait engager sur un terrain plus sûr, la partie de leur destinée. A ce

(1) KATHERINE MANSFIELD, *Lettres*, traduites par M^{me} Guéritte. Préface de Gabriel Marcel, 1931. Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Paris.

tournant, on comprend que la rencontre de Katherine Mansfield soit pour elles une bénédiction et son livre, un livre de chevet.

Quel exemple et quelle amie que cette femme qui a eu l'audace de rester elle-même et comme telle de s'accepter ainsi qu'elle acceptait la vie, avec la certitude d'en tirer le maximum d'amour.

* * *

D'autres Anglaises avaient déjà pareillement puisé, dans leur soif de sincérité, la force de réaction contre l'hypocrisie de leur temps, de leur milieu. Les Brontë, les George Eliot, les Florence Nightingale avaient courageusement, elles aussi, bravé la « respectabilité » britannique, pour s'affranchir des minauderies et des lisérés puritains. Comme celle de la *Dame à la lampe*, la jeunesse de Katherine Mansfield étouffe, piaffe et se torture dans le cercle familial et bourgeois où tout est formes, conventions, gestes, souci du « qu'en dira-t-on » et de l'effet. A l'abri chaud, à l'oisiveté dans le bien-être, elle préfère la lutte pour la vie, avec ce que cela comporte de privations et de fatigues, mais aussi avec la possibilité de poursuivre, sans fard et sans restriction, un idéal.

Quand elle quitte la Nouvelle-Zélande, son pays natal, c'est pour s'engager dans une voie rude où les risques sont grands et le pain quotidien dur à gagner. Elle y joue sa santé et la perd. Aucune nostalgie ne lui vient de son existence douillette d'autrefois. Elle a respiré le grand vent du large. Elle s'est penchée avec son cœur et son intelligence sur trop d'être et trop de choses. Un rêve de bonté universelle chante en elle qui se confond avec son ardeur à vivre. Jamais plus, elle ne pourra s'accommoder du médiocre, ni même des jours qui s'écoulent après les jours, dans une morne sécurité. Pour des âmes comme la sienne, l'enfer est pire que la mort. Plutôt l'exaltante épreuve du feu et la devise de Thérèse d'Avila : « Ou souffrir ou mourir ».

Sur ce chemin, l'amour ne peut prendre qu'une signification très haute qui, au sommet, atteindra le sublime.

Katherine Mansfield a découvert dans l'être auquel s'est lié son destin, les joies qu'elle a souhaitées : l'amour fort, généreux, fait de nuances et de délicatesse, d'amitié fine et compréhensive. Entre elle et son mari, John Murry, c'est un accord constant des cœurs et des esprits, c'est une communion de deux sensibilités vibrantes. Sincérité toujours. Il s'agit d'une ascension la main dans la main. L'un n'a jamais le chagrin de voir l'autre demeurer en arrière. De l'amour humain, tout deux ne se dissimulent point qu'il faut passer à un amour plus absolu, à un amour plus grand qu'eux, plus grand que le monde. Ils lèvent franchement les yeux au ciel, et leur incertitude leur pèse. Alors que Katherine n'a pas la foi, elle ne cesse de dresser des autels au Dieu inconnu : « *J'aspire*, répète-t-elle, dans ses lettres, à *Le louer* et à *Le remercier* ».

« Est-ce que votre âme vous préoccupe, écrit-elle un jour à son mari? La mienne, oui. Je sens que maintenant seulement je désire être sauvée. Je comprends ce que signifie le salut et j'y aspire. Mais mon sentiment est que je crois et très fort. Défends-toi, mon incroyance, mais c'est à moi que je crie, à mon esprit, à l'essence de moi-même, à ce qui vit dans la beauté. Oh! ces mots! Pourtant je devrais pouvoir m'exprimer. Mais avec vous, je suis impatiente. Je sais toujours que vous me comprenez et trouvez tout naturel. Dernièrement, il m'a semblé voir tout mon passé — l'avoir revécu — et en avoir ressurgi, très faible et très neuve. Le sol (qui n'était pas du tout parfumé) a enfin produit quelque chose qui n'est pas une mauveuse herbe, mais, je l'espère, après Dieu sait combien de fausses joies, une fleur de la graine qui fut semée. Cela a pris trente-deux ans dans l'obscurité... »

« Et j'aspire à être sage, à vivre selon ce qu'il y a de permanent dans mon âme. »

N'est-ce pas la passion de la sincérité encore qui lui fait dire : « Si je pouvais pousser un seul cri vers Dieu, ce serait : je veux être réelle ».

Elle marche sans s'arrêter vers une fin dont elle a conscience en son âme si parfaitement dépouillée de tout artifice, si complètement détachée des contingences. Quelques jours avant de mourir, en 1923, elle s'est réfugiée dans une sorte de prière à Fontainebleau d'où elle écrit : « Tout ce que je fais maintenant, c'est de mettre en pratique les idées que j'ai depuis si longtemps au sujet d'une autre existence, beaucoup plus sincère ». C'est le but même qu'elle atteint et de plus près qu'elle ne le pense. Il semble bien que sa droiture

mérite une telle rétribution que rien de terrestre n'y pourrait suffire. Et elle joint enfin ce Dieu que selon le mot de Pascal, elle n'aurait pas tant cherché si elle ne l'avait déjà trouvé.

* * *

Il n'est pas question de mettre ici un point final. Morte, Katherine Mansfield n'en est pas moins d'une compagnie autrement vivante que celle des cadavres ambulants que nous sommes forcés de croiser dans la médiocrité de nos rencontres quotidiennes. Nul n'a su, comme elle, apprécier le don de la vie et le faire fleurir en joies perpétuelles. C'est dans cette symphonie qu'elle se révèle la grande artiste, celle qui, à travers la beauté du monde, s'élève de la vérité même. Ce n'est pas que de l'inspiration et qu'une disposition naturelle. C'est aussi un effort héroïque, persévérant, honnête, un sacrifice constant à la loi du travail, avec laquelle elle n'a jamais transigé. Que d'excuses pourtant n'aurait-elle pas eu de se pelotonner sous les rafales dont elle a souffert.

Souffert! Le « Sésame, ouvre-toi » est prononcé. Pour pouvoir emprunter la voie royale où s'avancent les âmes ardentes à vivre, il faut avoir reçu, au plus profond de soi-même, l'empreinte de la douleur. Sans elle, que serions-nous? Et il y a différentes peines, et les unes sont plus insupportables que les autres. Il y a la peine physique qui, de toutes, est la plus accablante. Avec une peine morale, on compose, on patiente. On a cent moyens de contourner, sinon de dominer son mal. La maladie est une sœur sournoise qu'on sent prête à nous étrangler et qui, échappant aux règles d'une lutte loyale, paralyse jusqu'à nos moyens de défense, en se riant des inutiles efforts de notre intelligence et de notre volonté. Katherine Mansfield a été malade la plus grande partie de son existence. Tuberculeuse, elle erre de station de cure en station de cure. Ce n'est pas une malade fortunée qui n'a qu'à se laisser soigner par des médecins en renom. Si elle écrit des nouvelles et des contes, c'est pour pouvoir vivre ou, plus exactement, pour pouvoir survivre. Elle connaît, dans toute leur tristesse, les conditions de la maladie et son joug, ce qu'elle appelle l'impossibilité d'être invisible : la chaise que l'on vous offre, les réflexions sur l'aspect de votre visage, la boule d'eau chaude que l'on glisse dans votre lit avec un air de pitié, l'horrible tapisserie des chambres d'hôtels... Tant d'odieux détails.

Il y a aussi pour elle, le sentiment pénible de n'être jamais fixée, le chagrin de l'isolement. Le mari qu'elle aime est en Angleterre, loin d'elle. Il lui manque enfin cette suprême bénédiction de la vie d'une femme : des enfants.

Il n'y a plus peut-être qu'à parler de résignation édifiante à un sort malheureux. Mais se résigner, ce serait consentir en quelque sorte à l'indifférence. Plutôt que de replier ainsi ses ailes, l'oiseau blessé veut au contraire les déployer. Rien ne peut lui enlever sa tâche qui est de tout aimer :

« Que la vie est merveilleuse dès qu'on s'y donne! Il me semble que le secret de la vie, c'est de l'accepter. Discutez-la tant que vous voudrez, mais d'abord, acceptez-la. Les gens d'aujourd'hui restent aux portes de la cité en se demandant s'ils sont pour la Vie ou contre elle, si elle vaut la peine d'être vécue, s'ils vont courir ce risque, ce que cela peut bien être, et s'ils l'aiment ou s'ils la haïssent. Mais toutes ces questions les tiennent pour toujours aux portes de la cité. Ce n'est qu'en risquant de se perdre, en se donnant entièrement à la vie qu'on peut trouver la réponse. Je sais, comme vous, tout le mal qui existe, mais quand même, vivons de toutes nos forces, de toute notre vie. Les gens d'aujourd'hui sont pervertis par ce que j'appelle le personnel : ce qui m'arrive à Moi; regarde Moi; voilà ce qui m'est arrivé à Moi. C'est comme si l'on tentait de courir et qu'un énorme serpent noir s'enroulât à vous. »

Katherine eût pu, comme tant d'autres malades, se laisser paralyser, enchaîner par son mal et, courbée sous la menace d'une fatale échéance, trembler. Cependant, elle a pris le chemin de la liberté qui est aussi celui de l'amour. La peur l'a tout aussitôt quittée, car c'est notre moi précisément qui nous effraie et c'est la peur qui rend esclave.

Cette condamnée à mort, qui sait tout de la douleur et ne peut un instant oublier son corps souffrant croit absolument au bonheur, au rire, à la gaieté. Elle tombe à genoux devant l'amour et la beauté : une jacinthe sur le rebord de la fenêtre, une vieille femme appuyée sur une barrière, la prévenance d'une femme de chambre : tout l'émerveille, tout la ravit. Elle a une faculté inouïe

de vil rer au contact des moindres choses, de découvrir ce qu'il y a dans les êtres, d'ample humanité. Son amour de tout est un état de communion perpétuelle et elle possède, comme nulle autre, le don du moment : c'est-à-dire une facilité extrême de s'adapter à ce qui lui vient de l'extérieur et de son prochain.

« J'adore Noël. Dans cet autre monde où les souhaits font la loi, une grande gerbe de houx verni serait suspendue au marteau de la porte, toutes les fenêtres seraient éclairées et il y aurait une vraie fête à l'intérieur de la maison. Nous nous retrouvons dans l'antichambre et nous nous serrons les mains. Bonté divine! Je ne dédaignerais pas un sapin, des bougies de couleur, ni des pétards — et vous? Attendez. Nous aurons tout cela — ou mieux encore! J'espère toujours en de joyeuses réunions, un de ces jours, pour nous tous. Ce n'est que par hasard qu'il fait mauvais et qu'on se trouve sous un parapluie. Tout brillera et scintillera, j'en suis sûre, plus tôt que nous ne le pensons. Le fait même que nous nous révoltons contre nos courtes périodes d'empoisonnement prouve bien que la liberté est notre élément véritable. »

Il ne faudrait pas confondre son optimisme avec l'euphorie, l'ien connue des tuberculeux. Sa lucidité reste, en face de sa maladie, aussi intacte que son sens du réel. Elle croit que dans le mystère de ce qui nous est donné ou repris, il importe que nous vivions toujours avec la pensée du miracle. A ceux qui vivent ou ont vécu dans l'anxiété qu'engendre la courbe inégale de la maladie, l'inaltérable bonne humeur et l'étonnante sérénité de Katherine Mansfield apparaîtront comme un phare d'espérance. Oui, la douleur est diabolique, diabolique... elle en a l'expérience! La chose est horrible, elle n'en disconvient pas. Toutefois, il y a une porte : on peut s'échapper : « J'ai recommencé à cracher le sang, ce qui est horrible. C'est comme si, pendant qu'on était assis à sa fenêtre, la maison brillait. Et les domestiques sont devenues folles ou coureuses. (Les deux peut-être.) L'une a totalement disparu, elle n'a laissé que son plumeau. Ce n'était pas une jeunesse. Mais je pense que nous la retrouverons un de ces jours. J'ai idée qu'elle est dans une des cheminées. Tous nos drapeaux sont épinglés sur la Suisse. Prairies. Arbres. Ascension. Air doux ».

Evidemment, il y a « l'après » et l'on frémit. « La vie est belle! », chante Katherine Mansfield. Tant de bonheur et d'amour ne peuvent venir que d'une source à laquelle nous retournerons.

— Qu'en sait-on, qu'en sait-on? disent les âmes craintives et les corps dont la souffrance est amère. « Auprès de tout ce qu'on sait, il y a tout ce qu'on ne sait pas » leur répond Katherine. « Autrefois, je me figurais qu'on connaissait tout sauf une sorte de centre mystérieux. Maintenant, je crois le contraire. L'inconnu est bien plus grand que le connu. Celui-ci n'est rien de plus qu'une ombre. »

Il n'en faut pas savoir davantage pour tendre les bras vers la lumière et vouloir s'en rendre digne.

Voilà pourquoi il y a comme un reflet de cette lumière dans les Lettres de Katherine Mansfield et tant d'absolue sincérité. Cela révèle aussi à quel point elle réussit à vivre selon son âme, en dehors de toute comédie qu'elle se jouerait à elle-même ou aux autres. Il n'y a, d'autant, en elle, nulle tension. Elle vit et parce qu'il n'existe rien qui ne l'enchanter, tout la rassure.

Elle meurt et son miracle est accompli car elle demeure, pour nous, splendidement présente.

On prend et l'on reprend les pages où elle a enfermé son secret. La rêverie, la méditation s'y accrochent et point ne se lassent. On se sent envahir d'un sentiment de joie ineffable et de douce sécurité.

Et ce ne sont plus nos chagrins, ce ne sont plus nos révoltes qu'y comptent... Il n'y a que vie et beauté :

« Je ne connais les printemps que de vue. Nous nous parlons à la fenêtre. Mais, à cette distance, il semble plus joli, plus radieux, plus charmant que jamais. C'est admirable de savoir que la terre est tournée vers la lumière. »

JEANNE CAPPE.

Le Père Billot

Il était grand, peu désinvolte, embarrassé plutôt de ses longs bras, le front haut et plissé, les sourcils broussailleux ombrageant des yeux noirs et perçants. Il ne donnait pas l'impression d'un homme heureux d'être sur terre et désireux d'y rester. Il pensait volontiers à la mort et parlait fréquemment de la fin du monde. S'approprier le *Cupio dissolvi* de saint Paul ne devait pas être pour lui d'un héroïsme supérieur. La mort l'a fait attendre bien longtemps. Il s'est éteint après une longue et laborieuse vieillesse, l'esprit très vif et vigoureux jusqu'au dernier moment.

Lorsqu'il éprouvait le besoin de prendre l'air — et c'était plutôt rare, il était l'homme casanier ou, pour prendre une expression monastique ou conventuelle, l'homme cellulaire par excellence — on le voyait déambuler à grandes enjambées dans les rues de Rome généralement seul, courbé, modeste et absorbé au point de ne pas voir les groupes d'ecclésiastiques qu'il croisait et qui le saluaient respectueusement. C'était l'homme le plus facile d'abord qui fût à Rome et au monde. Pour être reçu chez lui, on ne faisait pas antichambre. Vous frappiez, il répondait à l'italienne : *Avanti!* Entrez! Il se levait avec empressement pour l'étudiant qui poussait sa porte. Et l'on imagine difficilement qu'il ait pu mettre plus d'empressement à recevoir les grands personnages qui venaient le consulter. Mais il ne se laissait pas encombrer ni déborder par les visites. Il ignorait totalement l'art du bavardage. Il allait de suite à l'essentiel de la question. Après quelques phrases substantielles, la conversation tombait faute d'aliment et l'on prenait congé tout naturellement.

Sa nomination au Cardinalat mit le désarroi dans son âme et dans sa vie. Nous le voyons encore levant au ciel ses longs bras maladroitement. Mon cher ami, quelle aventure! Aurions-nous pensé à une chose pareille la dernière fois que nous nous sommes vus! Toutes les expressions que l'on emploie à l'occasion des deuils, des faillites et de tous les accidents les plus graves de la vie humaine lui venaient aux lèvres parce que le chapeau cardinalice était suspendu sur sa tête.

Je ne sais pas s'il soupçonnait ce qui se passe dans certaines âmes ecclésiastiques naïvement, innocemment ambitieuses. Il en est, dans les hautes sphères de la Curie, qui rêvent de la pourpre romaine, pour le bien de l'Eglise. A partir du jour où ils ont entrevu la possibilité d'accéder à cette dignité magnifique, ils voient rouge, me disait un jour malicieusement quelqu'un de bien informé et qui connaissait les grandeurs et les petitesse de Romé. Le P. Billot était-il même capable d'imaginer de tels états d'âme?

Jamais le cardinal Billot n'a eu grande allure dans la pourpre majestueuse. C'était le P. Billot de toujours sur lequel on avait jeté la pourpre assez gauchement. Nous l'avons vu, au commencement de son cardinalat, reprenant, lorsqu'il était rentré dans ses appartements, ses vieilles soutanes de Jésuite, estimant qu'elles étaient encore utilisables et qu'à personne elles n'iraient comme à lui.

Son langage n'était pas plus cardinalice que son allure. On retrouvait exactement le professeur et le conseiller que l'on avait connu à la Grégorienne.

Homme tout d'une pièce, que l'élévation au comble des honneurs et des responsabilités a laissé absolument inchangé.

Il a dû quitter la pourpre, lorsque l'occasion s'en « présenta », avec un soulagement comparable à celui de Célestin I^{er}, l'anachorète devenu Pape, renonçant, après une brève expérience, au Souverain Pontificat.

* * *

Le théologien est plus intéressant que l'homme. L'homme est grand, mais gauche et fruste, taillé à coups de hache dans du bois très dur. Le théologien est bien un peu raide, lui aussi, mais d'une telle vigueur intellectuelle, d'une telle puissance de pénétration métaphysique qu'on doit lui faire une place glorieuse parmi les disciples les plus illustres de saint Thomas d'Aquin.

Car il était disciple de saint Thomas d'Aquin. Et il était fier de cette qualité. Mais un disciple à la pensée personnelle. Etre thomiste, pour lui, n'était pas seulement connaître et répéter les doctrines du Maître, mais les repenser et leur donner un éclat nouveau, y ajouter, tout en leur restant fidèle, une lumière dont elles n'avaient pas encore brillé. Les traités du P. Billot sur l'Unité et la Trinité divines, sur l'Incarnation et la Rédemption, sur l'Eucharistie, sur l'Eglise, sont d'excellents commentaires de saint Thomas. Mais pour être juste, et envers le maître et envers le disciple, il faut dire que ce sont plus que des commentaires. Le P. Billot savait très bien la position qu'il occupait dans la hiérarchie théologique. Quand vous lui demandiez un éclaircissement de pure information, il vous renvoyait avec un dédain inconscient et non dissimulé aux « manuels » du P. Pesch. S'il avait connu Tanquerey, c'est à celui-ci qu'il vous eût adressé d'un ton encore plus protecteur. Ses ouvrages ne sont pas des manuels. Ses cours n'étaient pas des répétitions. C'était la pensée vivante, personnelle, quoique dans la ligne thomiste, d'un esprit fortement trempé. Rigoureusement, impitoyablement logique, il était en même temps poète, d'une poésie très intellectuelle, mais qui ne dédaignait pas la splendeur des images et du langage. Il s'appropriait et il entraînait dans le flux de sa pensée et de sa phrase, les versets les plus éclatants des Psaumes et de l'Apocalypse.

Si l'on voulait caractériser la doctrine et la manière du P. Billot dans ce qu'elles ont de plus essentiel, on pourrait dire qu'il fut intellectueliste et antirationaliste avec une assurance et une intranquillité absolues.

Il ne s'intéressait pas à la philosophie pour elle-même, mais en vue et au service de la théologie. Toute sa carrière scientifique a été vouée aux études théologiques. Toutes ses déductions et toutes ses considérations, et même ses virtuosités métaphysiques, partaient du donné révélé.

Il ne connaissait pas la tentation des intelligences pusillanimes de minimiser le dogme et de n'admettre les enseignements de l'Eglise que contraint et forcé, sous les menaces de « suspenses » et d'excommunications. Il affirmait, au contraire, et il défendait la vérité révélée avec une telle énergie qu'on le soupçonnerait plutôt d'avoir été enclin à élargir la révélation, à en faire dire aux Saints Livres et à la Tradition plus long qu'ils n'ont voulu, à être plus catholique que le Pape et que l'Eglise. Plier la révélation aux exigences changeantes des courants philosophiques lui paraissait la pire des attentats. Il a écrit en un style vengeur, qui ferait penser que le latin n'est pas une langue si morte qu'on veut bien le dire, une plaquette polémique *De immutabilitate traditionis* qui fut comme l'annonciatrice de l'encyclique *Pascendi*.

A ses yeux, il n'y a pas d'époques théologiques. Elle est au-dessus du temps. Elle participe à l'immobilité de l'éternité. Le modernisme et le relativisme, qui sont déjà foncièrement faux en philosophie, sont des hérésies et des blasphèmes en théologie.

Personne ne trouvait grâce à ses yeux, dès qu'il faisait le moins du monde semblant d'assouplir le dogme et les enseignements traditionnels de l'Eglise. Avant l'encyclique *Pascendi* et les censures et les mises à l'Index qui l'ont suivie, les Loisy et les Turmel étaient dénoncés sans ménagement du haut de la Chaire de théologie dogmatique de l'Université grégorienne. Le P. Billot était plus généreux en condamnations que ne le fut le Saint-Office, très rigoureux cependant à cette époque. Il eût fait très bien au poste de grand Inquisiteur.

Nous l'avons entendu déclarer un jour, sans sourciller, qu'il fallait s'écarter avec horreur de telle opinion enseignée par Loisy, Duchêne et *alii modernistae*. C'était après l'encyclique *Pascendi*. Mgr Duchêne était dans toute sa gloire scientifique. C'était une personnalité romaine. Il était directeur de l'Institut historique français. Naturellement, il savait le jour même dans quelle série et sous quelle dénomination le P. Billot le faisait défiler avec désinvolture. Il écrivit au professeur de la Grégorienne un petit billet très sec : Mon Père, je vous permets d'attaquer mon érudition, mais non ma foi. Le P. Billot lui répondit : Je lis vos livres, je confronte vos affirmations avec celles de la Tradition, j'exprime le résultat de mes confrontations ; c'est mon droit, c'est mon devoir. Mgr Duchêne pensa qu'il n'y avait rien à faire avec un esprit de cette tournure. Il ne continua pas à discuter.

Mais voici où la trempe intellectuelle du P. Billot achève de se révéler. Cet adversaire acharné et impétueux de tous les rationalismes était un intellectualiste que beaucoup de théologiens ont qualifié d'excessif. Il fut plus intellectualiste que la plupart des théologiens de son temps.

La révélation n'infuse pas de concepts. Elle ne nous donne pas d'idées toutes faites, de même qu'elle n'ajoute pas de mots au langage humain. Elle se sert des paroles et des concepts pré-existants. Elle nous fait connaître seulement des applications et des relations de ces concepts que notre raison n'eût pas découvertes par elle-même — ce sont les mystères proprement dits — ou qu'elle n'eût décelées que très malaisément et très imparfaitement. La révélation, au lieu d'être, comme le veulent les rationalistes, une injure à la raison, est l'hommage le plus magnifique qui lui ait jamais été rendu. Les concepts élaborés par l'intelligence humaine sont utilisés par la révélation. Ils sont ainsi déclarés, par Dieu lui-même, d'essence tellement pure et lumineuse qu'ils peuvent entrer dans les régions sublimes inaccessibles à la raison. Ils peuvent s'appliquer, oh ! très imparfaitement, mais en toute vérité, aux mystères de Dieu.

Le P. Billot était une de ces intelligences attirées vertigineusement vers les sommets. Il a aimé et cultivé exclusivement la métaphysique et la théologie spéculative. Il laissait à d'autres les sciences expérimentales et les études historiques. *Facilis eruditio*, prononçait-il assez injustement.

La métaphysique, c'est l'évasion de l'intelligence humaine hors de la sphère accessible à l'imagination. Beaucoup de rationalistes sont bien incapables de tenter ces ascensions périlleuses dans la stratosphère des idées. Ils nient même l'existence de cette stratosphère. Pour les métaphysiciens catholiques, ce n'est pas encore la limite du domaine ouvert par Dieu à l'intelligence humaine. C'est la limite naturelle. Mais après le naturel, il y a le surnaturel ; après la métaphysique, il y a la théologie spéculative.

La théologie spéculative établit rapidement le sens de la révélation telle que nous la garde et nous la présente l'Eglise. Elle ne discute pas avec les hérétiques qui refusent d'admettre l'autorité de la révélation et celle de l'Eglise. C'est le rôle de la théologie positive et de la théologie fondamentale de réduire ce genre d'hérétiques. La théologie spéculative commence où finit la théologie positive. Il lui faut des concepts trempés comme de l'acier très pur. Sinon ils plient et se déforment immédiatement dès qu'on les introduit dans le monde ultramétaphysique des mystères.

Nous ne connaissons pas de spectacle plus émouvant, en dehors de l'héroïsme des saints, que celui d'une intelligence qui affronte sans sourciller ces problèmes surhumains et qui raidit en même temps les énergies de la foi et celles de l'intelligence pour incorporer la révélation à un système scientifique. A première vue, c'est une entreprise aussi insensée et aussi sacrilège que de ravir le feu du Ciel. Mais nous voyons l'Eglise canoniser et proclamer Docteurs universels les constructeurs les plus audacieux de ces systèmes

scientifiques dont les pièces principales sont les mystères de Dieu.

Rarement, on jouit plus intensément de ce spectacle sublime qu'en suivant du regard le P. Billot dans ses envols métaphysico-théologiques. Il exprime en formule scientifique et métaphysique le mystère de l'Incarnation : c'est l'essence d'une nature humaine actée par l'existence subsistante qu'est la nature divine du Verbe. Il formule de même le mystère de la transsubstantiation : c'est le remplacement de la substance du pain et du vin par la substance humaine du Christ; non pas que les accidents du pain et du vin deviennent ceux du Christ, mais ils localisent cependant le Christ, localisé également et premièrement par ses accidents personnels, au Ciel. Et ainsi des autres mystères. Ces formules jetées brusquement sur le papier paraissent peut-être indéchiffrables. Mais dans les traités du P. Billot, elles sont au sommet d'un exposé lumineux qui vous entraîne progressivement et vous introduit dans les arcanes de la métaphysique appliquée à la révélation.

Cette fermeté d'intelligence et de croyance a donné au P. Billot des audaces étonnantes dans l'interprétation du dogme, partout où la Tradition ne s'est pas prononcée. C'est ainsi que le concept de péché ne lui paraissant pas réalisé dans les erreurs et les fautes d'un grand nombre d'adultes, notamment les barbares et les sauvages, sevrés de toute civilisation et de toute révélation, il assimile ceux-ci aux enfants qui sont morts sans baptême avant l'âge de raison et il leur fait un sort éternel qui n'est ni le Ciel ni l'Enfer. Les articles qu'il a publiés sur ce sujet dans les *Etudes* et dans le *Grégorianum* ont fait sensation, non seulement dans le monde théologique, mais dans toutes les sphères cultivées du monde catholique et jusque chez les incroyants et les hétérodoxes.

Mais cette même assurance du croyant et de l'intellectuel, à cause du tempérament métaphysique exclusif qui caractérise le P. Billot, ne va pas, chez lui, sans inconvénients.

Il est trop enclin à prêter ses concepts, avec toute leur précision et toute leur rigueur, aux Pères de l'Eglise et parfois même aux écrivains sacrés. Et il force ainsi quelque peu le sens des textes. Nous ne disons pas qu'il va contre le sens des textes, mais il le dépasse. L'érudition qu'il traitait de si haut lui aurait peut-être donné plus de nuances.

Cette trempe intellectuelle était périlleuse par un autre côté. L'exclusivisme du P. Billot lui inspira plus d'une manière de juger et plus d'une attitude d'âme que ses adversaires qualifient de sectaires et que nous dirons unilatérales. Un auteur dont les concepts n'avaient pas la fixité inébranlable qui est l'apanage de la vérité était traité sans pitié. Dans le traité de Suarez sur l'Eucharistie, il découvre de l'inconstance et de l'illogisme. Nous ne dirons pas que cette remarque était fautive. On raconte de Suarez qu'il fut un jour mis en présence de ses contradictions, sur tel et tel point de son enseignement, par un de ses élèves. Il ne s'en montra pas autrement déconcerté. C'est bien possible, fit-il, sans s'émouvoir et comme si la chose n'avait pas grande importance. Le P. Billot n'avait garde de tomber sous pareille critique. Lorsqu'il composait, tout son livre était présent à son esprit, il n'avait sur son bureau ni fardes ni fichiers, mais une main de papier blanc sur lequel sa fine écriture courait rapidement et sans presque jamais trébucher. Nous ne lui reprocherons donc pas de souligner dans son *De Eucharistia* l'une ou l'autre contradiction de Suarez. Mais le ton eût pu être moins dur et plus fraternel. Ce traité de Suarez, écrit-il sans broncher, est un amoncellement d'absurdités, *cumulus absurditatum*.

D'autre part, il supposait, peut-être trop facilement chez autrui son intellectualisme et sa logique rigoureuse. On lui a reproché récemment encore dans certains journaux catholiques de s'être trompé et illusionné sur l'athéisme et les conceptions païennes de Maurras. C'est absolument faux. Nous l'avons entendu nous-même, avant la condamnation de *l'Action française*, dire sa réprobation

et son horreur pour cet athéisme et pour ces erreurs en un style dont ses critiques seraient bien incapables d'imiter la netteté mordante et la rigueur implacable. Mais il trouvait chez Maurras une réfutation rationnelle et politique du libéralisme qui lui paraissait très forte et très efficace. Homme sans préjugé, il prenait son bien où il le trouvait, et il cita Maurras à l'appui d'une thèse de son *De Ecclesia*. Il dit en outre, l'une ou l'autre fois, en conversation particulière, qu'il ne connaissait rien de mieux, sur le plan rationnel, comme réfutation du libéralisme, que certaines pages de Maurras. A cela se résume tout l'appui qu'il donna jamais à *l'Action française*. Lorsque le Pape déconseilla puis défendit à la jeunesse catholique d'aller prendre des leçons, même d'antilibéralisme, chez Maurras, à cause du danger avéré et expérimenté d'y prendre en même temps des erreurs non moins funestes que le libéralisme, il ne condamnait aucune opinion d'ordre doctrinal enseigné par le cardinal Billot, mais imposait une attitude de réserve et de prudence dont le professeur de la Grégorienne, comme beaucoup d'autres bons esprits, de nombreux évêques, notamment, et des cardinaux, n'avait pas vu ni senti la nécessité. Les circonstances et des indiscretions regrettables voulurent que cette divergence de sentiment au sujet d'une attitude pratique qui séparait le cardinal Billot du Souverain Pontife fût rendue publique. Dans ces conditions, l'humilité du religieux fervent crut tenir enfin l'occasion providentielle de retrouver la simplicité et le recueillement d'une vie laborieuse dont le choix de Pie X était venu l'arracher. Il offrit sa démission d'un tel cœur que Pie XI crut devoir l'accepter.

Dans sa retraite, il écrivit, réédita ses ouvrages de professeur, dont le succès n'a pas fléchi depuis son départ de la Grégorienne.

Nous l'avons aperçu un jour que nous allions au lac de Nemi, voir les travaux d'épuisement destinés à mettre à sec les trirèmes impériales coulées à pic il y a deux mille ans. Nous accompagnions un prélat français. A la vue de notre ancien maître, nous voulûmes arrêter la voiture pour aller le saluer respectueusement. Mais le prélat, prudent ou rancunier, déclara que le cardinal Billot avait démissionné pour trouver le repos et que nous ne devions pas troubler sa solitude...

Sur la tombe de ce grand homme, nous déposons l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance. Nous n'avons pas, dans cet hommage, dissimulé ce qu'eurent d'incomplet son génie et son œuvre. Si l'on compare le disciple au maître, le cardinal Billot à saint Thomas d'Aquin, on trouve chez celui-ci un intellectualisme et un antirationalisme qui ne le cèdent à aucun autre, mais on trouve en même temps une souplesse, des nuances et une érudition qui ont manqué à celui dont nous venons d'évoquer la haute figure. C'est par de telles comparaisons qu'apparaît plus impressionnante la taille gigantesque et surhumaine du plus grand théologien que Dieu ait donné à son Eglise.

LOUIS PICARD.

A l'occasion des fêtes de Noël et du
Nouvel An, LA REVUE CATHOLIQUE
DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra
pas la semaine prochaine.

Max Elskamp

*Mon Dieu qui savez les étoiles,
Qui fixent à chacun son lot...*

« Je crois aux étoiles », nous dit un jour Max Elskamp. Il souriait, de ce sourire intelligent, doux et fin, dont ses amis se souviennent avec émotion... Et il parla « Horoscope », nous expliquant comment on compose un horoscope.

Quelle étoile-fée fut donc sa marraine, pour l'avoir doué si ineffablement? Quelle étoile-fée, joignant à tous ces beaux dons, une sensibilité si aiguë qu'il en souffrirait à toute heure, et posant au bout de sa vie un déclin tragique dans une maladie affreuse?

Quelle étoile-fée passait dans le ciel de la rue Saint-Paul le 5 mai 1862?

*C'est ta rue Saint-Paul,
Celle où tu es né,
Un matin de mai
A la marée haute.*

*C'est ta rue Saint-Paul,
Blanche comme un pôle,
Dont le vent est l'hôte
Au long de l'année.*

Naître, un matin de mai, à la marée haute! n'est-ce déjà, un début de poète?

Au bout de la rue :

*De grands vaisseaux roux
De rouille et d'empois.
Y tendent leurs bras
De vergues croisées...*

La rue Saint-Paul : « paroisse du vent », nous dit Elskamp, et :

*Roses les Jésus,
Blanches les marées,
Dans leurs niches nues
Ou de fleurs ornées...*

Dans la maison de la rue Saint-Paul, voici, tendrement penché sur le berceau de l'enfant, son père :

*Mon Père, Louis, Jean, François,
Avec vos prénoms de navires,
Mon Père mien, mon Père à moi,
Et dont les yeux couleur de myrrhe.*

*Disaient une âme vraie et sûre,
En sa douceur et sa bonté...*

Son père, Louis, Jean, François, et sa mère, pour laquelle il écrivit le plus beau, le plus émouvant de ses poèmes (dans le recueil intitulé : *la Chanson de la rue Saint-Paul*).

*O Claire, Suzanne, Adolphine,
Ma mère, qui m'étiez divine,
Comme les Maries, et qu'enfant
J'adorais dès le matin blanc...*

Enfin, la maison de la rue Saint-Paul abrite un troisième être chéri :

*Ma sœur Marie,
Ma sœur Marie, ma sœur Marie
Et qui m'avez aussi quitté*

*Comme souriait à la vie
Un dimanche d'après-midi.*

Alors qu'avril, lumière luié...

« La rue Saint-Paul », écrivait Elskamp à van Bever « rue à consulats, maritime, joignant l'Escaut. Notre maison se trouvait pour ainsi dire enclavée dans l'église Saint-Paul ».

Les grands-parents paternels d'Elskamp sont armateurs, et les « noms de navire » et leurs exotiques chargements impressionneront profondément l'âme du poète :

*Laines d'Astrakan
Ou tapis de Perse,
Choses que l'on vend...*

Un jour, Max Elskamp découvre en lui-même un « pauvre homme » qui veut chanter :

*Un pauvre homme est entré chez moi
Pour des chansons qu'il venait vendre,
Comme Pâques chantait en Flandre
Et mille oiseaux doux à entendre,
Un pauvre homme a chanté chez moi.*

*Si humblement que c'était moi
Pour les refrains et les paroles
A tous et toutes bénévoles
Si humblement que c'était moi
Selon mon cœur, comme ma foi...*

A tous et toutes bénévoles, out Max Elskamp est dans ce vers. A tous et toutes bénévoles! Ainsi était-il lui-même, ainsi son œuvre :

*Or, pour ces chansons, les voici,
Comme mon âme, la voilà,
Sainte Cécile, entre vos bras,
Or, ces chansons, bien les voici,
Comme voilà bien mon pays.
Où les cloches chantent aussi
Etre les arbres qui s'embrassent
Devant les gens heureux qui passent.*

Est-il intéressant de dire, après avoir lu de tels vers, que Max Elskamp fréquenta l'Athénée d'Anvers; que, docteur en droit, il fut inscrit au barreau d'Anvers en novembre 1884; qu'il pratiqua fort peu, ayant horreur de la *chicane*? Non. Le poète et ce qui dans l'homme, concerne le poète, nous importe seul.

Dominical, son premier recueil, publié en 1891, goûté par quelques rares artistes et lettrés, fut, dans la ville natale d'Elskamp, accablé de quolibets. La forme en semblait saugrenue, étrange, alors qu'elle était personnelle et condensée. Les plus bienveillants parmi ses concitoyens regardaient Elskamp comme un inoffensif maniaque.

Elskamp souffrait de cette incompréhension. Il rêvait de s'évader vers les pays ensoleillés où il avait navigué. Car, après un grand chagrin, naguère, son père « aux prénoms de navire » lui avait dit :

*Et pars et va sur les navires
Pour oublier ici ta peine
Puisque c'est ce que tu désires,
Et bien que ce soit chose vaine.*

*Va, mon fils, je suis avec toi.
Tu ne seras seul sous les voiles,
Va, pars et surtout garde foi
Dans la vie et dans ton étoile.*

Le poète vieillissant, ayant trop souffert de la guerre, voulut

retourner « aux Baléares ». Il expliquait ce projet avec tant de précision que nous l'en crûmes.

Or, c'était Maya, l'illusion, qui le lui inspirait :

*Maya, ainsi qu'aîlée
De vos longs cheveux blonds,
Maya l'illusion,
Vous ai-je assez aimée?*

Six mois après la date qu'il s'était fixée pour son départ, nous le retrouvions, dans sa maison d'Anvers.

- Et les Baléares?
- Je n'irai pas. Je ne puis me décider à quitter Anvers.
- Mais, ne disiez-vous pas que vous détestiez Anvers?
- Je la déteste et je l'aime à la fois, comme une belle femme par qui l'on a beaucoup souffert!

Le poète, pourtant, a connu le Bonheur. S'il ne l'avait connu, pourrait-il le chanter comme il le fait dans *Enluminures*?

*Et c'est Lui, comme un matelot,
Et c'est lui, qu'on n'attendait plus,
Et c'est lui, comme un matelot,
Qui s'en revient les bras tendus.*

*... Or, bonnes heures, bonnes heures,
Laissez alors choir vos tricots,
Or, bonnes heures, bonnes heures,
Endormez-vous jusqu'à tant!*

*Il fait si chaud dans nos demeures
Et c'est fête de si bon cœur!...*

Ah! qu'il est loin, le matelot, lorsqu'en 1922, Elskamp publie les *Chansons désabusées* :

*Ils se sont tus, les anges doux
Que tu voyais en robes blanches...*

*... Elle est venue la nuit obscure
Lorsque tu ne l'attendais pas.*

*Avec du vent sur ta figure,
Et dans ton cœur comme un grand froid...*

La renommée d'Elskamp s'affermir de plus en plus, bien que le poète se soit tu depuis tant d'années. C'est qu'Elskamp a vraiment apporté à la poésie quelque chose qui n'appartient qu'à lui.

MARIE GEVERS.

Conférences CARDINAL MERCIER

La prochaine séance aura lieu le *mardi 5 janvier*, à 5 heures, (salle Patria).

M. André MAUROIS y parlera de

LA CRISE MONDIALE
vue d'Amérique et de France.

Cartes en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, au prix de 15 francs.

Chateaubriand en Italie⁽¹⁾

V

Deux ans plus tard, Chateaubriand engage un nouveau contact avec l'Italie, mais en voyageur pressé. Il se rend en Orient pour ce fameux voyage d'où devaient sortir *l'Itinéraire* et les *Martyrs*. Parti de Paris, le 13 juillet, il est, dix jours plus tard, à Venise, ayant franchi le mont Cenis et fait quelques haltes rapides à Milan, Vérone, Vicence et Padoue. Il reste cinq jours à Venise. Cette ville qui devait subjugué à son lyrisme, Byron, Musset, George Sand, Barrès et tant d'autres, sans compter Chateaubriand lui-même, ne laisse sur lui, de cette première rencontre, qu'une médiocre impression. C'est en vain qu'il essaye d'être ému par quelques peintres. Rien. Il écrit de Trieste à son ami Bertin : « C'est une ville contre nature... l'architecture de Venise est trop capricieuse et trop variée... ces fameuses gondoles toutes noires ont l'air de bateaux qui portent des cerceaux. Le ciel n'est pas notre ciel de delà l'Apennin; point d'antiquités ».

« Point d'antiquités. » Voilà le cri du cœur, et qui vaut infiniment pour combattre certains lieux communs sur le romantisme, « réaction contre la poésie classique ». A Rome, à Naples, Chateaubriand ne s'est passionné, précisément, que pour les civilisations « classiques ». Le Moyen âge et la papauté ne lui ont guère fourni que des pages moroses ou de convention. Ici, à Venise, où son imagination romantique aurait dû se débrider, pas un élan; la sécheresse : « point d'antiquités ». Y a-t-il un regret plus classique que celui-là, et du Bellay, par exemple, n'était-il pas plus romantique, selon la légende, qui soupirait après son ardoise angevine parmi les magnificences des marbres romains? En 1806, Chateaubriand est encore le fils dévot des humanités, et si, chez lui, le sentiment gagne le sommet de l'expression, le goût demeure en somme celui de Racine et de Virgile. A mesure que la perspective s'accroît, Chateaubriand, sur bien des points, nous apparaît de plus en plus comme un grand classique.

Son ami Bertin, à qui la lettre sur Venise était adressée, la publia le 16 août 1806 dans le *Mercure de France* : chaque ligne tombée de la plume du vicomte trouvait son judicieux emploi et servait sa renommée. Ici, apparut un phénomène, qui, bien souvent, s'est reproduit depuis Chateaubriand. Les Vénitiens se fâchèrent du peu de cas que l'illustre écrivain avait fait de leur ville, et le lui dirent vertement dans leurs journaux. Ainsi continuent à invectiver, les journaux italiens, tout journaliste français, fût-il du dernier ordre, qui ne pense pas du bien de telle ou telle coutume de nos amis, de tel ou tel appareil de leur régime politique ou social. Leur susceptibilité nationale a subi aucune atténuation et nous trouvons les fascistes de l'an X, tout aussi sensibles aux remarques françaises que les Vénitiens de 1806, qui se moquèrent de l'« homme en délire », et de « ses organes imparfaits »! La violence des épithètes n'a pas diminué non plus : cela prouve une fois encore qu'en famille on a le sang chaud!

Quoi qu'il en soit, Chateaubriand à Venise, durant son premier séjour, rentre parfaitement dans la lignée traditionnelle de la sensibilité française à l'égard de cette ville : de Montaigne au président de Brosses, pas un cri d'enthousiasme. J.-J. Rousseau lui-même y a demeuré dix-huit mois sans lui consacrer une seule page. Rousseau était un grand classique, comme Chateaubriand l'était encore en 1806.

Cette première incursion sur la lagune, malgré sa rapidité, aura été précieuse à notre observation. Elle nous aura donné d'utiles précisions sur la formation essentiellement classique de Chateaubriand et sur la permanence du caractère fougueux des Italiens prompts à s'emporter contre toute parole venant de France, qui n'est pas une louange dithyrambique à leur égard. A ce double titre, ce passage à Venise sera d'un grand prix aux yeux de notre curiosité.

* * *

Seize années passeront depuis lors sans que Chateaubriand revoie l'Italie. Mais durant ce temps avaient paru les *Martyrs*, en 1809, *l'Itinéraire*, en 1811, où les souvenirs romains avaient été profondément, loquaement utilisés, agrandis jusqu'au sublime

(1) Voir *La Revue catholique* du 18 décembre 1931.

VI

par la métamorphose poétique et la puissance de l'évocation. Chateaubriand devra infiniment à son premier amour avec l'Italie, et à l'« état de grâce » dans lequel l'avait plongé la mort de Pauline de Beaumont. Ainsi directement ou à distance, cette fragile et fugace affection d'à peine trois années aura présidé à l'élaboration sentimentale, à la parure, ou à la composition des plus grands ouvrages de l'écrivain, sans parler des pages célèbres des *Mémoires*. Peut-être qu'avec Juliette Récamier, c'est à Pauline de Beaumont que Chateaubriand doit le meilleur de son génie.

En 1822, Chateaubriand, ambassadeur à Londres (il a fait du chemin depuis le modeste secrétariat de Rome), obtient de représenter la France, en tiers, au Congrès de Vérone. Il sera entouré, car on se méfie de lui, — pour d'autres raisons d'ailleurs que celles qui, en 1931, faisaient chaperonner M. Briand dans ses voyages diplomatiques.

A Vérone, notre illustre diplomate fait des vers, médiocres naturellement, dont il adresse quelques strophes à la duchesse de Duras. Car dans ce Congrès, comme dans toutes ses missions officielles, l'homme de lettres envahit et submerge l'homme politique, qui se croyait volontiers homme d'Etat. Je ne sais pourquoi, mais Chateaubriand me force invinciblement à penser à Claudel, ambassadeur comme lui, comme lui ambassadeur malheureux ou quelconque, plus préoccupé de faire jouer ses « œuvres » à Berlin ou à Tokio que des intérêts politiques (période Chateaubriand, 1800-1830) ou économiques (période Claudel 1920-1931) de son pays!

Ce nouveau passage en Italie est tout aussi insipide que la traversée de Venise. Le vicomte n'est pas en état de réceptivité. Il est déjà à la période des *Mémoires*. Il écrit après le Simplon et les îles Borromées : « Tout cela m'a été indifférent. Pourtant les arbres qui ont toutes leurs feuilles, cette belle lumière, ce beau soleil, m'ont fait souvenir du temps où l'Italie était quelque chose pour moi ». Et quelques jours après : « Ce qui m'afflige, c'est que l'Italie ne me fait rien. Je ne suis plus qu'un vieux voyageur qui ai besoin de mon gîte et puis de ma fosse ». Cette fois, nous sommes bien dans le romantisme. Les *Méditations* ont paru deux ans auparavant. Voilà l'état d'âme de M. de Chateaubriand, ambassadeur du Roi, délégué de la France au Congrès de Vérone.

Qu'aurait rugi M. Léon Daudet si, de Locarno ou de Genève, Aristide Briand faisait à quelque princesse amie, semblable aveu de désenchantement et de décrépitude!

A Plaisance, Chateaubriand traverse le Pô et rencontre une barque aux armes de la duchesse de Parme, Marie-Louise, impératrice des Français. Aussitôt il se précipite sur sa plume : quelle occasion de faire une phrase sur la chute de l'aigle! Comme elle est quelconque, nous ne la citerons pas.

A Vérone, Chateaubriand découvre la vie bon marché, comme les Français la trouveront toujours en Italie, même quand la lire dépasse la cote du franc en bourse de New-York. Il descendit à la *Casa Lorenzi*, où il avait, dit-il, la moitié d'un palais pour quatre mille francs par mois. Occupé tout de même par ses obligations politiques, il n'a guère le temps de divaguer. Il garde pourtant celui de conter fleurette à une charmante Nina, « une femme éplorée », comme l'appelle, sans doute, avec ironie, M. Gabriel Faure, à qui nous devons tant pour la reconstitution de ces voyages. Cette Nina nous vaut un délicieux croquis, à la fois littéraire et « chose vue » : « Descendite des montagnes que baigne le lac, célèbre par un vers de Virgile et par les noms de Catulle et de Lesbie, une Tyrolienne, assise sous les arcades des Arènes, attirait les yeux, Comme Nina, *pazza per amore*, cette jolie créature, aux jupons courts, aux mules mignonnes, abandonnée du chasseur du Monte-Baldo, était si passionnée qu'elle ne voulait rien que son amour; elle passait les nuits à attendre, et veillait jusqu'au chant du coq : sa parole était triste parce qu'elle avait traversé le bonheur ».

Ce tableau, extrait du *Congrès de Vérone*, est une perle parmi les longs et poussiéreux chapitres de ce livre d'archives diplomatiques. Le 5 novembre, Chateaubriand annonçait à sa correspondante du moment, qui était encore la duchesse de Duras, son retour par Gènes; mais M. de Metternich ne permit point au voyageur de vagabonder, et le 13 décembre, il quitta Vérone « jetant un oeil de regret sur l'Italie », sur cette Italie qu'il prétendait, trois mois auparavant, ne lui être plus rien! Contradiction sincère de ce grand capricieux.

En mai 1828, le duc de Laval-Montmorency, ambassadeur, quittait Rome pour Vienne, et son successeur était le ministre même des Affaires étrangères, que le nouveau ministre Martignac envoya auprès du Pape pour s'en débarrasser! Car rien n'a été plus encombrant, pour le gouvernement du Roi comme pour celui de Napoléon, que cet écrivain génial, jamais satisfait, toujours grognon, et qui brûlait d'agir en se contentant de rêver.

Chateaubriand trouva une Rome et un Pape bien différents de la cité de 1803 et de Pie VII. Au lieu d'un pontife affable et bon et d'une atmosphère de bonhomie, une Ville Eternelle et un pontife réactionnaires, conformes aux vœux, aux ordres de la Sainte-Alliance. Un Pape inflexible, Léon XII, qui n'avait rien de la douce, bien qu'inébranlable fermeté de Pie VII, lecteur sympathique du *Génie du christianisme*. Léon XII, pape austère et religieux, cadrait bien avec la présence de Charles X en France. C'était un souverain actif et plein d'initiatives. Il avait rétabli en 1825 le Grand Jubilé qu'on n'avait pas vu depuis 1775; — supprimé violemment le brigandage des campagnes; — poursuivi les sociétés secrètes; — réformé les mœurs. Et pourtant, son pouvoir était miné sous ses yeux, et son secrétaire d'Etat, le cardinal Bernetti, pouvait à loisir annoncer, pour un jour prochain, la chute de la puissance temporelle.

Le Pape qui avait accueilli Lamennais, reçut, avant de mourir, les hommages de Chateaubriand. Le nouvel ambassadeur venait à Rome, malgré ses dires, sans enthousiasme. Comme le relève malicieusement André Beaunier, « on s'était, avec munificence, débarrassé de lui. Et il était parti avec chagrin. Sa femme l'accompagnait : ce n'était pas pour lui faire aimer ce bel exil ».

Cette fois, pendant ce nouveau séjour de sept mois dans la péninsule, l'âme-sœur qui recevra ses confidences est Mme Récamier, car il ne peut se passer d'une égérie, même lorsqu'il lui est, selon sa coutume, infidèle. Nous avons en outre sur cette ambassade, près de deux cents pages de témoignages dans les *Mémoires*. Dans ces derniers, il parle longuement de sa mission et des événements. Mais, poète impénitent, pouvait-il demeurer un seul jour insensible à l'art et aux lettres? Aussi, d'importants fragments littéraires viennent-ils, selon sa méthode admirable, se mêler aux considérations sur « sa » politique.

A cette époque, les Bourbons règnent sur les Deux-Siciles, Venise et Milan sont à l'Autriche, les petits duchés existent encore. L'unité italienne, voulue par les principes de 89 appliqués par les deux Napoléon, dont seul le pouvoir papal par son caractère sacré semblait l'unique empêchement de réalisation, apparaît encore lointaine. La Sainte-Alliance a redistribué l'Italie sur l'échiquier, et le Pape, en défendant ses Etats, de Pie VI à Pie IX, défend en somme l'intégrité du sol italien contre l'invasisseur étranger, français ou autrichien. Curieux mélange de nationalisme et de théocratie qui devait être puni, un jour, de son excès d'italianité par l'Italie même, unifiée contre cette papauté qui, le long des siècles, s'était battue pour maintenir autant que possible intacte, l'indépendance de la péninsule contre n'importe quel conquérant!

Les principes de 89 allaient finalement décider de cette unité, les principes de 89 contre lesquels s'insurge avec tant de juste violence le nationalisme fasciste de Mussolini. Eternelles surprises et contradictions du destin, dirions-nous, parodiant le vicomte, qui se jouent aveuglément de nos efforts les plus acharnés.

* * *

Pour prendre possession de cette ambassade importune et désirée à la fois, Chateaubriand suit le chemin des écoliers, le plus propre à contenter ce volage esprit, incorrigible, malgré la soixantaine toute proche. Ce n'est plus le jeune et sémillant secrétaire qui s'en va vivre une douloureuse histoire d'amour, mais un homme politique qui a dirigé les destinées de son pays. Cependant il reste toujours sensible au charme des femmes et des paysages, et salue au revers du Simplon, le sourire d'une belle aurore : « Les rochers dont la base s'étendait noircie à nos pieds, resplendissaient de rose au haut de la montagne, frappés des rayons du soleil ».

Mais l'aurore comme la jeunesse n'ont qu'un temps. Il s'ennuiera bientôt. A Milan, il s'amuse à compter les bossus, et accuse de l'extension de cette infirmité, l'occupation allemande! Que diraient nos hommes de gauche devant ce farouche adversaire du rappro-

chement franco-allemand! Un peu plus loin, un tremblement de terre jette sur le sol les robes et les chapeaux de M^{me} l'Ambassadrice. A Parme, on pense, bien entendu, à la trahison de Marie-Louise, et à l'éternel cauchemar napoléonien.

Il suit la *via Emilia*, le long des Romagnes : « Ce canton de l'Italie renferme toute l'histoire romaine; il faudrait le parcourir Tite-Live, Tacite et Suétone, à la main ». Quel classique impénitent! A Savignano, il s'exalte sur l'introuvable et sec Rubicon et croit apercevoir « la terre du temps de César ». A Ravenne, il avait médité sur la tombe de Dante et la mort de Gaston de Foix. A Rimini et à Ancône, sans doute mal disposé, il ne remarque point l'Adriatique, et couche à Lorette dans le lit de Buonaparte : où pouvait-il coucher ailleurs! La traversée de Recanati n'éveille point en lui le souvenir de Léopardi (et l'on prétend que Chateaubriand est romantique!).

Enfin, à travers les Apenins et l'Ombrie, le voici à Rome. Nommé au mois de mai, il ne rejoint son poste qu'en octobre. Heureux ambassadeur! Heureux temps où les ministres ne voyageaient point en avion et gardaient la liberté de muser en route! Le progrès a mis fin à ces folles licences.

D'octobre 1828 à mai 1829, Chateaubriand séjourna à Rome pour voir mourir Léon XII qui lui légua son chat, et voir élever sur le trône de Saint-Pierre, Pie VIII, le pape-fantôme, qui ne devait régner que vingt mois. De Léon XII, il nous a laissé ce portrait, complet en quelques lignes, vrai document historique : « Léon XII, prince d'une grande taille et d'un air à la fois serein et triste, est vêtu d'une simple soutane blanche; il n'a aucun faste et se tient dans un cabinet pauvre, presque sans meubles. Il ne mange presque pas; il vit avec son chat, d'un *de polenta*. Il se sait très malade et se voit déprimer avec une résignation qui tient à la joie chrétienne : il mettrait volontiers, comme Benoît XIV, son cerueil sous son lit ». Quant au cardinal Bernetti, secrétaire d'État ultra-mondain de ce Pape religieux, et qui prédisait la fin du règne temporel des pontifes, voici ce que nous en raconte Chateaubriand, dont le regard est merveilleusement aigu lorsqu'il se donne la peine de s'intéresser aux vivants : « Le lundi, je me rends à 7 heures du matin, chez le secrétaire d'État, Bernetti, homme d'affaires et de plaisir. Il est lié avec la princesse Doria; il connaît le siècle et n'a accepté le chapeau de cardinal qu'à son corps défendant. Il a refusé d'entrer dans l'Eglise, n'est sous-diacon qu'à brevet et pourrait se marier demain en rendant son chapeau. Il croit à des révolutions et il va jusqu'à penser que, si sa vie est longue, il a des chances de voir la chute temporelle de la papauté ». C'est ce même Bernetti qui faisait dire à Chateaubriand un mot très juste sur Léon XII : « Lorsqu'il a pris les clefs de Saint-Pierre, il appartenait à la faction des *zelanti*; aujourd'hui, il a cherché sa force dans la modération : c'est ce qu'enseigne toujours l'usage du pouvoir ». Il pouvait se permettre une telle remarque d'expérience, lui qui avait été ministre des Affaires étrangères!

Léon XII mourut après un règne très bref de cinq années. Chateaubriand fut enchanté d'assister à un conclave, brûlant d'y exercer son influence. Les cardinaux se réunirent au Quirinal le 24 février 1829. Selon l'usage, les ambassadeurs des Puissances vinrent présenter aux électeurs leurs lettres de créances et prononcer une allocution de circonstance. Notre ambassadeur, que sa qualité de ministre plénipotentiaire du Roi Très Chrétien emplissait d'un vaniteux orgueil plus enfantin que ridicule, ne perdit pas ces excellentes occasions de prendre la parole. Déjà, le 18 février, il avait prononcé dans la sacristie de Saint-Pierre, un petit discours à la louange du Pape défunt. Le 10 mars, il se présentait en grande pompe au Quirinal pour haranguer MM. les Cardinaux.

« Le Roi m'a fait l'insigne honneur, disait-il, de me désigner à l'entière créance du Sacré-Collège réuni en Conclave... Eminents Seigneurs, vous choisirez pour exercer le pouvoir des clefs un homme de Dieu et qui comprendra bien sa haute mission... Princes de l'Eglise, il vous suffira de laisser tomber vos suffrages sur l'un d'entre vous pour donner à la communion des fidèles un chef qui, passant par la doctrine et l'autorité du passé, n'en connaisse pas moins les nouveaux besoins du présent et de l'avenir, un pontife d'une vie sainte, mêlant la douceur de la charité à la sincérité de la foi. »

Or ce discours eut un témoin, et quel témoin! Stendhal! Aux belles périodes] de M. l'ambassadeur, il oppose son observation

précise, froide et cruelle : « C'est dans la salle où a lieu la visite des dîners que M. de Chateaubriand a parlé vis-à-vis une petite porte où un œuf n'aurait pu passer. De l'autre côté de ce trou était la députation du Conclave. M. le cardinal Castiglioni a répondu au discours de l'ambassadeur du Roi... Le discours de M. l'ambassadeur d'Espagne était en latin; M. de Chateaubriand a parlé en français. Son discours est fort libéral. Il y a un peu trop de *je* et de *moi*; à cela près, il est charmant et il a le plus grand succès. Il a déplu aux cardinaux. Quelle que soit l'opinion personnelle du gouvernement français, sous peine de n'être rien il est forcé en Italie le protecteur du parti libéral. Ce soir, on a lu, dans tous les salons, les copies du discours de M. de Chateaubriand ». Ce que l'« homme de lettres », plus que l'ambassadeur, a dû être content de ce succès!

Il y a dans l'appréciation de Stendhal une allusion qui confirme ce que nous avons déjà observé quant au rôle de la France dans la destruction du pouvoir temporel des Papes. « Sous peine de n'être rien, il est forcé en Italie le protecteur du parti libéral. » Ainsi, le gouvernement réactionnaire de Charles X continuait en Italie la politique de la Révolution et de Napoléon I^{er}. Il assurait, lui, gouvernement catholique, gouvernement d'ordre, en apparence clérical même, la continuité de cette action révolutionnaire qui allait aboutir avec Napoléon III à l'Italie unifiée sur les ruines du pouvoir temporel. Malgré les efforts tardifs de Veutilot, c'est le libéralisme, *révolutionnaire* en dépit de tous ses baptêmes successifs, royalistes ou catholiques, qui triomphera; dans l'affaire italienne, comme dans bien d'autres aussi, hélas, la restauration monarchique de 1815-48 aura été forcée de s'accommoder des principes de 89 : ceux-ci, introduits dans ses rouages, ont amené sa perte. Pour avoir voulu pactiser avec les « idées nouvelles » sans apporter, elle-même, hardiment, un programme neuf et vivant, la monarchie capétienne n'a pu survivre longtemps à la mort de Louis XVI, laissant la France et l'Europe retomber dans la folie démocratique et capitaliste, dont le bolchévisme est le plus logique aboutissement.

Comme on le voit par la réflexion de Stendhal, tout cela était en germe dans la politique *libérale* de Charles X dont M. de Chateaubriand était le porte-parole, un peu inconscient peut-être, au Conclave de 1829. Certes, la transition du pouvoir religieux au pouvoir civil était devenue depuis longtemps indispensable, car depuis très longtemps la souveraineté temporelle des papes n'avait plus sa justification, la justification historique que lui conférait son rôle providentiel de gardienne de la civilisation contre les barbares. L'Eglise n'a pas su comprendre au moment voulu que l'époque était venue où elle devait se souvenir enfin que le royaume du Christ n'est pas de ce monde. Mais cela ne dégage en rien la responsabilité de la France, premier démolisseur violent, dans les temps contemporains, de la royauté pontificale...

Le mardi 31 mars 1829, le nom de Pie VIII Castiglione, sorti des urnes, au milieu de l'indifférence générale. Les Romains sont mécontents. Mais M. de Chateaubriand jubile : on a élu un de ses Papes! Le soir même de ce jour, il écrit à M^{me} Récamier : « Victoire! J'ai un des Papes que j'avais mis sur ma liste : c'est Castiglioni, le cardinal même que je portais à la papauté, en 1823, lorsque j'étais ministre, celui qui m'a répondu dernièrement au Conclave en me donnant *force louange*. Castiglioni est modéré et dévoué à la France; c'est un triomphe complet ».

Mais les événements politiques n'empêchent point Chateaubriand de se promener par la ville et par la campagne. Les monuments, maintenant qu'il a connu ceux d'Athènes, le séduisent moins. Mais les haies et les champs le trouvent assidu. Il constate, avec complaisance, que ses descriptions ont attiré les touristes, et que depuis sa *Lettre* de 1804, l'horreur des solitudes de la campagne romaine s'est transformée en enthousiasme.

Rome se l'attache plus solidement encore qu'en 1803-1804. Il forme le souhait d'y mourir, dans un réduit de Saint-Onuphre, proche la chambre où le Tasse expira. Tout Chateaubriand est dans ce vœu bien littéraire! « Dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangiers et les chènes verts, Rome entière sous mes yeux, chaque matin, en me mettant à l'ouvrage, entre le lit de mort et la tombe du poète, j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur. »

Il s'en retourna bientôt les invoquer en France, sans plus jamais revenir à Rome.

VII

Ce n'était pourtant pas fini des voyages en Italie. Trois mois à peine plus tard, les événements politiques le forçaient à l'exil. De Suisse où il se rendit, l'Italie l'appelle une fois de plus. Il s'est élevé jusqu'au Simplon et au Mont-Cenis, il veut maintenant saluer ce beau pays du haut du Saint-Gothard. Hélas : « Le pin des glaciers ne peut descendre parmi les oranges qu'il voit au-dessous de lui dans les vallées fleuries ». Aussi descend-il seulement jusqu'au lac Majeur qui nous vaut un nocturne de toute splendeur :

« La lune parut, creusée et réduite au quart de son disque, sur la cime dentelée du Furca; les pointes de son croissant ressemblaient à des ailes; on eût dit d'une colombe blanche échappée de son nid de rochers; à sa lumière affaiblie et rendue plus mystérieuse, l'astre échanuré me révéla le lac Majeur au bout de la Val-Levantine. Deux fois, j'avais rencontré ce lac, une fois en me rendant au Congrès de Vérone, une autre fois en me rendant en ambassade à Rome. Je le contempiais alors au soleil, dans le chemin des prospérités; je l'entrevois à présent la nuit, du bord opposé, sur la route de l'infortune. Entre mes voyages, séparés seulement de quelques années, il y avait de moins une monarchie de quarante siècles. »

Et voici une vision de jour, moins sublime. C'est Lugano : « Une petite ville d'aspect italien : portiques comme à Bologne, peuple faisant son ménage dans la rue, comme à Naples, architecture de la Renaissance... la ville s'adosse à un coteau de vignes qui domine deux plans superposés de montagnes, l'un de pâturages, l'autre de forêts : le lac est à ses pieds ». Et aussitôt, il forme le vœu, cela devient une manie, d'y mourir après avoir achevé ses *Mémoires*. Tandis qu'il s'exalte sur ses voyages, et cherche à savoir en fin de compte ce qu'il veut, il s'aperçoit que les loyers sont trop chers à Lugano qu'il quitte le jour même sans y avoir couché une seule nuit ! De toutes les fantaisies du vicomte, celle-là n'est pas la moins amusante. En quittant Lugano, il fait cependant le rêve de retourner bientôt en Italie : « C'est *Italiam*, écrit-il, mon éternel refrain ».

* * *

Par un curieux hasard qu'il est facile de surprendre sur le fait, ce sont presque toujours les événements politiques qui ont conduit Chateaubriand à voyager. Chacun de ses déplacements est né d'événements extérieurs à sa volonté : si l'on supprimait ces causes, Chateaubriand aurait vécu et serait mort sans presque jamais sortir de son château de Combourg ! Nous avons, vues sous cet aspect particulier, une preuve de plus de l'incertitude de son caractère, une logique explication de sa vie ballottée entre un désir et une déception. Attachez-vous à supprimer tous les motifs forcés ou occasionnels de ses déplacements, et vous serez étonné du petit nombre de voyages que cet éternel voyageur aura entrepris de son propre gré. Nous songeons ici à un autre Chateaubriand, à Loti, dont le ministère de la Marine disposait également à merci : encore Loti s'était-il, au moins une fois, engagé de sa volonté libre, dans cette voie de perpétuelle agitation en revêtant l'uniforme. Quelle distance de tempérament avec un Paul Morand, provoquant de sa seule décision ses randonnées sur toute la terre : Morand est principalement intelligent ; le vicomte vivait hors de sa propre substance et sentait le besoin d'être poussé par lui-même...

Mais revenons en Italie. Chateaubriand ne s'en lassera jamais. Le séjour en Suisse s'était terminé par sa rentrée à Paris le 6 juin 1833. Cependant, il en repartait dès le 3 septembre, — raison politique toujours — sur l'appel de la duchesse de Berry qui, de Naples, lui donnait rendez-vous, à Venise.

Le voici sur la route avec allégresse : « On n'est jamais aussi bien qu'ailleurs », dira un jour Loti. Il passe les Alpes pour la dixième fois, s'enchantant de la descente sur Domodossola, fait des évocations historiques à Vérone, gémit sur les maux apportés par la domination autrichienne et parvient à Venise qu'il n'avait pas revue depuis son court passage, vingt-sept années auparavant, lorsqu'il se rendait en Orient.

Il a maintenant soixante-cinq ans. Boudera-t-il comme autrefois ? Demeurera-t-il le pur classique qui regrettait ses « antiquités » ? Non. Byron a passé par là. Et Shelley et Keats, et Musset même, avant qu'il y soit allé autrement qu'en imagination. Chateaubriand, converti à la nouvelle école dont on écrira en vain

qu'il fut le chef, devient sensible à l'incantation vénitienne et s'enthousiasme, lui, presque vieux, de la ville-sirène, comme l'avaient fait des jeunes gens ivres de vie et d'ardeur. Il n'est pas encore arrivé qu'il regrette, bien entendu, de ne pouvoir y terminer ses *Mémoires* ! Byron le possède tout entier et le voici qu'il répète à Mme Récamier la phrase fatidique qui revient, obsédante, partout où il passe : « Je conçois que lord Byron ait voulu passer de longues années ici. *Moi, j'y finirais mes jours, si vous vouliez y venir* ». A combien de ses amies n'avait-il pas adressé pareille invite ? Une seule y a répondu, elle en est morte.

Byron est rangé sur le même pied que Dante et Pétrarque, et l'architecture décriée de 1806 devient une chose si belle qu'elle nous ravale au rang de « pauvres diables », en fait d'art, auprès d'elle !

Il parcourt la ville avec passion, veut tout voir, tout décrire, peut-être avec le secret espoir de faire mieux que Byron : il n'empêche que nous lui devons quelques-unes des notations vénitienes les plus émouvantes avant celles de Barrès et de d'Annunzio.

Une citation à l'appui :

« La tour de Saint-Georges-Majeur, changée en colonne de rose, se réfléchit dans les vagues; la façade blanche de l'église est si fortement éclairée que je distingue les plus petits détails du ciseau. Les enclôtures des magasins de la Giudecca sont peintes d'une lumière titienne; les gondoles du canal et du port nagent dans la même lumière. Venise est là, assise sur le rivage de la mer, comme une belle femme qui va s'éteindre avec le jour : le vent du soir soulève ses cheveux embaumés; elle meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature. »

L'odyssée de la duchesse de Berry l'enlève très vite à Venise; il va la rejoindre à Ferrare, comme toujours poursuivi par Byron, et une foule de poètes qu'il cite pêle-mêle. Le 16 septembre, il est à Ferrare et médite sur le Tasse lorsque l'arrivée de la duchesse le transforme en « gentilhomme de chambre », et l'arrache aux délices italiennes en l'entraînant à Prague où d'ailleurs, il s'en ira seul, le gouvernement autrichien opposant des difficultés au voyage de la duchesse. Il s'engage par Udine sur la route de l'Autriche éclairé par un rayon vénitien.

C'est au retour de Prague, assoupi dans une calèche, qu'il évoquera quelques-unes de ses plus belles heures romaines en s'adressant à cette Cynthie imaginaire dont nous avons dessiné la silhouette plus haut : à soixante-cinq ans, il retrouvait, avec autant de fraîcheur que jadis, ses émotions de jeunesse, tant le souvenir du premier contact avec Rome, étroitement mêlé à son amour pour Pauline de Beaumont, était demeuré vivant dans sa chaude sensibilité.

* * *

Nous voici au dernier des voyages italiens de Chateaubriand. C'est encore une raison politique qui incline le vieil écrivain à l'entreprendre à l'âge de soixante-dix-sept ans, au printemps de 1845. Trois années ne s'écouleront pas avant qu'il atteigne cette mort dont l'ombre avait obscurci le cours de son existence. Mais fidèle par raison autant que par orgueil au principe légitimiste, il se rend auprès du comte de Chambord et part pour Venise. Byron le hante encore et il cherche en vain l'inscription sur un palais du Grand Canal rappelant que le poète anglais avait habité là. « L'écriveau a déjà disparu, et il n'est pas plus question du grand voyageur insulaire que d'un pauvre pêcheur des lagunes ».

Dernière impression de l'ultime voyage... Sans doute songe-t-il à lui, à lui qui a passé son existence à associer son nom aux plus grands de la terre pour pleurer ensuite leur vanité en même temps que la sienne, comme s'il se consolait de n'être que poussière en se mêlant à des cendres illustres. Ce qui l'a touché en Italie, ce sont les « ruines » et les génies fameux auxquels il a voulu accrocher le sien. Au pays lui-même, aux Italiens vivants, aux luttes nationales et religieuses, il ne s'est intéressé que dans la mesure où le forçaient ses obligations diplomatiques, et seulement lorsqu'il y pensait trouver nourriture à son insatiable vanité ou à sa mélancolie incurable. Mais ces soucis, en dépit de mesquineries sans nombre, l'ont élevé sur des sommets d'incomparable noblesse et de hautes pensées qui font de lui un sublime écho de Bossuet.

En somme, et tous ceux qui l'ont pratiqué ne me démentiraient pas, Chateaubriand doit à l'Italie l'exaltation de sa personnalité dont le rythme complexe a été harmonisé autant par les circonstances de sa naissance et de son éducation, que par le tragique

du temps où il a vécu. Artiste cultivé selon les méthodes classiques du XVIII^e siècle, il a trouvé sur la terre du classicisme les plus belles citations, les plus heureux commentaires des Anciens; mais, Celte, porté à la rêverie, son sens chrétien s'est également complu dans la Rome catholique, moins par les tableaux qu'elle lui offrait que par les réflexions qu'elle suggérait à son âme inquiète.

Et ce romantisme dont on l'a trop accablé en lui faisant en supporter la lourde paternité, à mesure que le temps et notre expérience mûrissent, nous sommes portés à lui en faire moins de grief. Comment, au surplus, l'épopée dont il avait été le témoin n'aurait-elle pas marqué pour la vie, l'orgueilleux et sensible enfant de Combourg? Comment le drame de la naissance d'une France nouvelle, sur le cadavre sanguinolent de l'ancienne, ne lui aurait-il pas arraché des regrets et des alarmes?

Nous l'avons connue, depuis, cette douloureuse épreuve du doute et du découragement. Chaque secousse historique trempe l'homme qui pense dans son onde brûlante. Souvenons-nous d'hier : après la défaite de 1870, le vieux Renan s'écrie : « Jeune homme, ne troublez pas l'agonie de la France ». Et Loti qui chercha en vain l'apaisement sur l'étendue de toutes les mers; et Barrès, et la « génération du relatif », selon le dur, mais juste jugement de Massis? Et nous-mêmes, désenchantés de la triste victoire de 1918, n'avons-nous pas Montherlant et son inconsolable désespérance, et Bernanos qui n'a pas suffisamment de blasphèmes pour les morts, les vivants, et les Français à venir, dans sa *Démision de la France*? Ne sont-ce point là des romantiques de la plus pure essence?

Quant à Chateaubriand lui-même, c'est encore en Italie qu'il trouvait plus qu'ailleurs les beaux tableaux qui le consolait pour un temps, et cette lumière trop dorée, qui ont fait de lui un saint Augustin à moitié seulement converti, un Pascal à qui répugne le cilice, à Bossuet à qui il a manqué un Louis XIV à glorifier.

Quoi qu'il en soit, et nous emprunterons notre conclusion à M. Gabriel Faure à qui nous avons déjà tant emprunté, « le temps effacera difficilement les magnifiques descriptions qu'il a gravées sur le plus pur métal. Tant que la langue française fera les délices des hommes, il ne sera pas possible de publier un recueil des plus belles pages inspirées par Rome, sans que la place d'honneur lui soit réservée ».

PHILIPPE DE ZARA.

Fêtes chrétiennes

Que de soucis, d'accablantes alarmes au long d'une année; depuis ce jour glacial et gris où des fleurs et des paroles viennent vous porter des vœux souvent vains, jusqu'à cette nuit, la dernière du dernier mois, où, toutes portes closes, entre amis, on essaie de rire ou de se distraire, comme pour ne pas entendre tomber cette part de vie, à jamais abolie pour l'homme, qui va rejoindre son passé. Un chiffre qu'on n'écrira plus, et sous ce chiffre, des joies, des deuils, des rencontres parfois décisives que d'autres jours vont couvrir d'ombre et effacer au fond même du cœur.

Il y a les souvenirs intimes, cette longue chaîne de luttes quotidiennes, marquée ici d'une défaite, là d'une fragile victoire, et qui bientôt ne seront plus. Pour celui-ci, l'année est comme toute accablée d'une maladie, d'une mort d'enfant. Il revoit la mère penchée, frémissante, sur le petit lit; les visites, les médicaments; et cette froideur du dernier jour qui a saisi le jeune corps pour le figer dans un raidissement sans merci; il évoque l'instant du silence, l'instant hagard, immédiatement après la mort, et les condoléances banales, le défilé des visages, funéraires pour quelques minutes, et la solitude finale, le contact de la solitude, la sensation physique, horrible du vide creusé par une absence, le soir, dans la chambre

allumée, face à face avec une femme dont les yeux cherchent un recours suprême, ne fût-ce que celui d'un cercueil!

Pour celui-là, l'année, c'est la suite des travaux, des heures et des saisons pareilles. L'arrachement brusque au sommeil, les rues longées au petit jour quand on ouvre à peine les boutiques, l'atelier bruisant et torride, le repas pris sur une table sale avec des camarades quelconques et de grossières plaisanteries, le retour nocturne, harassé, ou, plus mélancolique encore, la promenade lente et fatidique, dans les avenues chaudes de poussière et de bruits, les mois d'été...

L'année?... Pour ceux qui vont plus loin, qui ne s'arrêtent pas à eux-mêmes, ce sont les angoisses collectives, celles de la nation, de l'Europe. Hitler grandit comme une menace orageuse au delà du Rhin. On se bat dans les plaines chinoises. Des usines craquent, des banques croulent, semant les ruines par centaines. Dans presque toutes les villes du monde, des hommes vont guettant aux carrefours demandant du pain et un lit, « clochards » forcés, rebuts laissés sans travail par la grande machinerie du monde. Plus que la misère, l'hypocrisie s'est étendue de mois en mois, au long d'une année malheureuse. Sur des tribunes, des hommes affirment qu'ils veulent la paix, que jamais l'Europe, la planète ne s'est trouvée plus pacifique... On annonce, pour février, une conférence du désarmement... Pendant ce temps-là, les Allemands construisent, pour les diriger sur le Rhin, des voies stratégiques (sans doute, pour la police, n'est-ce pas!!!) les nazis font des grandes manœuvres, Hotchkiss travaille à fabriquer des mitrailleuses pour les Japonais et on rembauche chez Citroën pour tourner, dit-on, des obus...

Voilà l'année... celle que nous verrons s'en aller, quand, vers minuit, nous essaierons de regarder celle qui doit venir, lourde, elle aussi, d'un passé dont la gravité demeure, et commandera nos agitations pour longtemps. Car, sans vouloir faire le prophète, on peut bien dire que les choses marchent, qu'elles vont vite, qu'aucun sort ne reste à l'abri des événements inouïs qui peuvent se lever sous nos pas. Fin de l'Europe? Fin d'une civilisation? Ne sont finis que ceux qui ont perdu l'espoir. Les formules abstraites font défaut. Peut-être demain s'agira-t-il seulement de manger?..

* * *

Telle est l'année, l'année « réaliste », celle que doivent considérer ceux qui « n'acceptent que l'immédiat », qui attendent tout de l'effort de l'homme, qui ne veulent rien de ce qui risque de dépasser l'amplitude de leurs bras tendus. L'année païenne, que ne vivifie nulle présence, où les sacrifices n'ont d'autre nom qu'oppressions, les malheurs que pertes de substance! Quel sens a-t-elle?... Quelle joie laisse-t-elle comme un viatique pour affronter les faits qui s'annoncent? Qui donc comprend, ne fût-ce que dans le temporel, sa secrète et triste leçon?..

Celui qui fuit; qui, exaltant l'homme, le renonce; qui préfère « cueillir le jour » et se livrer au flux des saisons, est-il seulement assuré de son pauvre et fugace bonheur? Qui donc garantit le printemps? Un été pluvieux et gris empêchera-t-il de sécher nos membres?... Le rythme même de la terre peut-il guider vers des espoirs qui ne défailtent point?

Nietzsche a beau supplier toujours : « Mes frères, restez fidèles à la terre, de toute la force de votre amour. Que votre amour et votre connaissance aillent dans le sens de la terre. Je vous en prie et vous en conjure. Ne laissez pas votre vertu s'envoler loin des choses terrestres et battre des ailes contre les murs éternels. Hélas, il y eut toujours tant de vertu égarée! Comme moi, ramenez vers la terre la vertu qui s'égare, oui, vers la chair et la vie... »

Vain souhait, impossible effort! Voici que les murs que nous heurtons, ce sont bien des murs temporels, les faits du jour, ceux du lendemain, exigeants et inextricables. La chair, la vie?... Leur

culte entretient ou prépare des guerres et des révolutions. Et Nietzsche lui-même ne l'a-t-il pas vu, qui, victime de l'insoluble antinomie qu'il avait tout d'abord posée, est mort fou?

Vraiment la situation est telle, celle des cœurs et celle des nations, qu'on se demande à certaines heures si l'espoir dans les choses terrestres, n'est pas cette folie de Nietzsche où sombre un orgueil révolté?

* * *

Alors viennent les fêtes chrétiennes, ces haltes fortes et révélatrices, qui donnent son sens à l'année, la soulèvent, la font craquer, la prolongent au delà d'elle-même, l'arrachent au temps, lui conférant cette permanence de leur retour calme et régulier, de leurs signes d'un monde durable. Ces souffrances, ces sacrifices prennent un sens et sont transmués; ces joies singulières sont incorporées aux joies d'un peuple immense, et leur fragilité se fond dans le flux constant d'un espoir.

C'est le mystère de Noël qui invite l'homme à se pencher sur son enfance. Au plus froid de l'hiver, quand les nuits débordent les jours, quel pauvre, si démuné soit-il, ne possède pas dans son enfance un souvenir où se réchauffer?... Et puis, pour ceux dont l'enfance même serait marquée de douleurs obscures, il y a l'enfance de ce Petit, dont chaque année porte témoignage dans le chiffre même qui l'exprime et qui, ainsi, en dépit de tous les oublis, continue de baptiser le temps...

C'était un soir du 24 décembre, battu de vents, comme tant de veillées de Noël. Nous étions de garde dans un hôpital de banlieue, et rien ne semblait devoir nous tenir plus loin de la joie de cette nuit-là, que ce silence qui nous entourait, peuplé seulement de sommeils lourds, de plaintes et de fièvres de malades. Vers minuit, comme un camarade était venu nous remplacer, pour prendre l'air nous sortîmes un peu. Au hasard des rues misérables, nous errions, un manteau jeté seulement sur un sarreau blanc. Une voix nous appela :

— Hé dis donc!

Une « fille » que son triste métier amenait souvent à l'hôpital nous avait reconnu de dos. Elle grelottait, et ses yeux soulignés de fard semblaient plus grands que de coutume, tant le froid les avait creusés.

— Dis, vois donc voir là-bas, c'est beau!

Et elle nous traîna, méfiant, au fond d'une impasse sans lumière. Dans une cour, des fenêtres brillaient : c'était la chapelle de secours, on chantait la messe de minuit.

Elle se haussa sur la pointe des pieds pour mieux voir. Entrer? Elle n'osait pas entrer. La curiosité fut forte — qui sait, peut-être un secret désir, quelque obscur mouvement de la grâce.

Une crèche dressée près de l'autel attira tout de suite son attention. Elle était droite, tassée contre le mur du fond, les yeux perdus dans les lumières, immobile, tous les nerfs tendus. J'étais près d'elle, un peu gêné par mon sarreau. Il fallait regagner l'hôpital, je m'éloignai sans faire de bruit. Je pensais qu'elle allait me suivre pour reprendre sa morne chasse, mais à la porte je m'aperçus qu'elle n'était pas là. Me retournant, je la vis, fléchie sur une chaise, les mains serrées contre le front, comme vaincue par une présence. Tout de suite la nuit me reprit...

Quel don intime, quel havre dans une vie misérable, Noël avait-il apporté à cette « fille » de la grande banlieue, sans doute l'ignorera-t-elle toujours? Ce que je sais, c'est qu'elle était belle debout, transformée d'une joie inconnue, et que les larmes qui la forcèrent à s'agenouiller, durent être des larmes sans amertume. Ainsi Noël, dans de sombres cœurs, apporte son don qui aide à vivre. Ainsi, pour d'autres, le Jeudi-Saint, pour d'autres la Résurrection, pour d'autres encore la fête des morts.

Leur année alors se transforme. Elle redevient acceptable, humaine. Elle n'est plus cette chute inutile des peines et des jours confondus, mais un temps qui nous est donné pour « compléter la Passion du Christ », une route, dure mais accessible, qui nous mène à la trace de Dieu...

JEAN MAXENCE.

Marcel Wyseur et son dernier poème

Pendant tous ces derniers temps, on a beaucoup discuté en France sur la poésie. M. l'abbé Bremond a soulevé naguère une querelle autour de laquelle on a fait grand bruit : un discours fameux, suivi d'une longue controverse avec les pontifes de la critique, a au moins essayé de poser la question de cette poésie pure sur laquelle personne ne s'entend et tout le monde croit avoir raison.

Les vrais poètes heureusement étaient loin de ces bagarres. Peu soucieux de limiter des essences, les yeux fixés aux étoiles de leur ciel, ils prouvaient la poésie en faisant des poèmes, tout comme cet autre démontrait la marche en marchant. Aussi bien semblait-il que de ces échauffourées la poésie n'a pas retiré grand profit, puisqu'elle est demeurée inchangée. Comme toujours, le poète est un être concret, doué d'une sensibilité particulière, qui sait regarder la nature ou voir clair en son âme, et grâce aux ressources d'un art assidu, préférer son verbe intérieur. Peu lui chaut que sa poésie soit décrétee pure ou impure.

* * *

Marcel Wyseur est de ce nombre. L'heureuse nescience propre aux authentiques favoris des muses l'a tenu éloigné de tous ces débats inutiles. En tout cas, s'il les a connus, il n'a pas cru devoir changer sa manière. Son œuvre est déjà imposante si l'on songe qu'un seul petit volume de vers a largement contribué à ouvrir à Paul Valéry les portes du temple envié de l'Académie : Marcel Wyseur devrait être plusieurs fois académicien. Mais ce Flamand n'a jamais nourri de telles ambitions. Il lui suffit de vivre aimablement, d'aimer son pays, d'en apprécier les charmes et de nous les dire. Peu d'humains ont autant que lui ce goût du terroir qui est l'une des forces inspiratrices les plus pures de toute poésie. Il tient à la Flandre par toutes les fibres de son être et, de la terre-mère, émane ce fluide élémental, si j'ose dire, qui met au même rythme les vibrations de l'âme et les moindres battements du cœur de la vieille Flandre. Déjà Verhaeren avait illustré ce pays au premier abord étrange, mais pour lequel on ne peut se défendre du plus profond attachement, lorsqu'on s'est donné le loisir de le comprendre. Marcel Wyseur continue l'œuvre de celui qui voulut bien lui dire un jour en une page célèbre qu'il portait la Flandre en son être. Le maître disparu, le flambeau n'est pas tombé, soutenu par une main jeune, ardente et ferme.

J'ai relu à l'occasion du *Zwyn* toute l'œuvre de Wyseur. La *Flandre rouge* (1) est déjà ancienne puisqu'elle date du temps de la guerre. Il fallait cette dure épreuve, encore accrue des longueurs de l'exil, pour que l'homme se révélât poète, — tout comme après un long voyage, on se prend, à distance, à aimer davantage les pays que l'on a connus. A vrai dire, la *Flandre rouge* n'est qu'une partie du livre. La *Flandre blanche* en couvre de longues pages. La *Flandre blanche*, c'est d'abord tout le peuple des Flamands.

Obstinément butés dans leur mutisme sombre,

puis toute la vie si singulière, si ancienne et toujours si neuve de la Flandre, celle des béguinages, des fileuses, des vieillards, des moulins et aussi de ces « nopces » où s'ébroue le sang généreux des corps puissants et sains.

(1) Paris, Perrin, 1916.

La Flandre blanche s'est, hélas! teintée de rouge :

Les Huns ont quitté leurs tanières

et ont profané le sol calme et plantureux. Ils l'ont voulu à eux, mais des tombes qu'ils ont amoncelées, l'engrais du sang versé et des corps fondus a fait germer une Flandre plus flamande que jamais, de plus en plus attachée à ses vieilles traditions. De nouveau

*Les blés sont beaux dans l'herbe tendre,
Les blés sont grands au seuil des flots,
Les blés sont forts... Les blés de Flandre
Ont bu le sang de nos héros.*

Et au-dessus des blés a recommencé de sonner la douce harmonie des cloches. Leurs sons à la fois naïfs et savants ont tombé comme jadis des beffrois sur les toits à pignon des vieilles maisons. Toutefois le recueil qui porte le beau nom de *Cloches de Flandre* (1) est encore né de la guerre. Il y a des *Cloches d'exil*, des *Glas de Flandre*, mais surtout on y perçoit les mélodies de la *Flandre carillonnée*, c'est-à-dire, sans doute, la joie de vivre qui a suivi les années de tranches et le souvenir revécu des temps passés.

Les quelques poèmes qui ont suivi sont comme un retour, une méditation sur le pays. La *Vieille Flandre* (2) évoque la terre immortelle, son clair visage, son mystère, ses tours, ses vieilles gens et les cicatrices qu'ont imprimées en elle les hommes qui « ont passé avec la torche au poing ». Feuilles nobles, encore ennoblies par les gravures de Masui-Castrique qui traduisent avec les ressources d'un art à la vérité différent et cependant convergent, la force du pays toujours vigoureux d'un sang acre et généreux.

Plus lumineux sont les *Beffrois au soleil* (3). Ils n'offrent qu'un autre aspect de la vieille Flandre. Quelques pièces sont même reproduites, tirées du précédent recueil. Elles sont comme un résumé de l'émotion que ressentit le poète au contact de sa terre. Je connais peu de choses qui peignent aussi bien et aussi diversement la Flandre que le *Visage de Flandre*, évocation des béguinages, ces asiles de prière qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, la tour de Saint-Nicolas, et cette puissante tour de Lisseweghe.

Solitaire et pensive au cœur de l'Autrefois,

sans parler de ce *Jardin d'accueil* où le rêve modeste autant que charmant du poète n'est peut-être pas très éloigné de la vérité.

Que dire aussi de l'édition, si rare, si soignée, que seuls ont pu feuilleter quelques amis? Tout est à l'honneur de ceux qui l'ont imaginée, disposée, accomplie. Quatre planches de Herman Courtens font revivre ce qui eût pu manquer à l'imagination du lecteur si, par impossible, le poème lui-même n'avait reproduit dans toute son exactitude la vision de la Flandre.

* * *

Le *Zwijn* (4) est le dernier en date. Il est même tout frais sorti des presses Gruuthuuse, Malgré quelques années de distance, il relève directement des *Beffrois au Soleil*. Qu'est-ce que trois ans dans la vie d'une terre à la fois si ancienne et si vivace?

*Jadis aux jours défunts des larges opulences,
Quand la mer apportait, toutes voiles au vent,
Vers Lisseweghe et Damme et les havres chantants,
Le luxe des pays tributaires des Hanses...*

Cette évocation du passé devait être reprise, orchestrée de nouveau, avec plus de détails, d'images et de sonorités. Le *Zwijn* répond à ce vœu. C'est l'histoire de ce sol.

*Où maintenant
Le sable blanc s'étend*

et qui vivait alors en un fleuve de richesse et de prospérité pour la ville de Bruges.

À la voir aujourd'hui, on imagine mal que la vieille cité fut autrefois une des puissances de l'Occident. L'étranger qui la parcourt n'y voit que des souvenirs d'art, — incomparables il est vrai, — et qu'un peuple soigneux de son passé et de son avenir tient à perpétuer. Mais cet art fut autrefois plus vivant encore, si c'est possible, lorsque les forces matérielles appelaient et stimulaient

(1) Paris, Perrin, 1918.

(2) Bruxelles, Van Oest, 1920.

(3) Chez l'auteur, Bruges 1927.

(4) Bruges, 1931.

la production de ces œuvres d'art qui font l'émerveillement des touristes ou de l'ami et le légitime orgueil du Flamand qui sait en apprécier la beauté.

Bruges était alors un des entrepôts les plus considérables de l'Europe. On s'en souvient de temps en temps et l'on serait tenté de la rapprocher de l'antique Alexandrie qui formait le point de rencontre de l'Orient et de l'Occident. Tout le Nord affluait à Bruges pour y rencontrer le Midi — son midi —, et si c'était d'abord pour y échanger la denrée commerciale, c'était tout autant pour faire connaître aux gens du Nord les ressources d'une intelligence qui, forte de ses virtualités propres, était capable de présenter, jaillies de la réaction personnelle et nécessaire, les chefs-d'œuvre les plus spontanés. On parle toujours d'Athènes, de Florence et de Rome. Plus modeste, Bruges qu'on a pu appeler la Venise du Nord, paraît ignorée à côté de ses sœurs glorieuses. Un esprit qui connaît et qui goûte n'hésiterait sans doute pas à l'appeler maintenant qu'elle est plus calme, la Florence du Nord. Latinité transférée sous des cieux moins cléments? Non pas, Bruges est flamande, et si elle peut s'incorporer encore de nos jours le meilleur de l'esprit latin, elle ne peut être que flamande, la ville des hommes grands, sensibles, ouverts à toute civilisation, mais profondément enracinés au sol.

Il n'a tenu, semble-t-il, qu'aux éléments pour que le pays subisse une de ses modifications les plus profondes. Bruges s'appelle aujourd'hui, à contre-sens j'en suis convaincu, Bruges la morte. Sans doute les canaux ne proposent plus à l'œil et à l'oreille que des espaces silencieux où dort une eau noire. Mais Bruges est toujours vivante parce qu'elle veut vivre. Elle l'était seulement davantage autrefois, lorsque les processions qu'on admire de nos jours étaient non plus un appareil traditionnel merveilleusement adapté à l'antiquité du cadre, mais la réalité quotidienne. Bruges, port de mer, renfermait en elle toute la tumultueuse activité que l'on rencontre en ces lieux. L'eau regorgeait des matelots les plus divers, les quais des produits les plus variés, et par le bras qui la reliait à la mer, — le *Zwijn*, — cette masse d'humanité affluait au port.

*Le Zwijn énorme et moulonnant
Roulait vers Bruges, dans le vent,
L'espace ardent et la lumière,
Toutes voiles dehors et claquant leurs bannières,
Comme des cris de ralliement,
Les cotres lents et les jeluques fières.*

Un peuple bigarré, lourdement chargé en débarquant ses marchandises « métaux rares, tissus précieux, épices grises ». Dans les mètres de Marcel Wyseur, tout le grouillement du port renaît, vibrant, pressé, affairé. Et voici qu'attendant les nouvelles, porteuces d'esprit et d'opulence,

*Les bourgeois graves attendaient
Les beaux navires en venance,
Et supputaient à leur profit
Les chances
De pouvoir vendre, au meilleur prix,
Les trésors amassés par le lucre des Hanses.*

Les nobles échevins, que nous avons pu voir revivre en leur costume de grands seigneurs, dirigeaient le mouvement du port,

*... sachant
En leur lucidité mercantile et profonde
Combien pour l'avenir était déterminant
Que Bruges fût choisie, entre Amsterdam et Gand
Pour être l'entrepôt du monde.*

Certes, les heures ne coulaient pas toujours pacifiques entre ces cités rivales. Maint débat, qui nous semblerait aujourd'hui une querelle de clochers, a divisé ces villes jalouses de leur richesse et de leur indépendance. Mais il y faut voir plutôt que de mesquines rivalités, la ferme volonté d'hommes heureux d'affirmer leur rang et leur supériorité. En tout cas, entre de telles puissances, le spectacle était beau de tant d'émulation. Si les particuliers y trouvaient quelquefois déboires et difficultés, l'ordre total, le bel ordre que les gréco-latins sont trop souvent tentés de considérer comme leur plus bel apanage, y trouvait son compte : la Flandre était la force frémissante et expansive du Nord le plus voisin.

Après avoir laissé boutiques et comptoirs, voici que ces bourgeois rentrent chez eux, dans l'aimable atmosphère des foyers

flamands que les incléances du temps obligent à tenir toujours chauds et où l'on aime se sentir ensemble. Les jours ayant été fort remplis, ces grands corps qui s'étaient dépensés de toute manière avaient besoin de détente. Ils la trouvaient au cœur de ces hautes salles où ils appréciaient de se sentir enfermés autour

... des mets
Raffinés et savants
Dont s'adoptait l'usage.
On vivait large en Flandre.

Peu à peu, la terre s'allongeait qui reculait de plus en plus Bruges de la mer.

Le sable et le limon impur
De tout le poids mortel de leurs masses larvaires,
Rompant les digues et les mers,
Envahirent bientôt les ports et l'estuaire
Pour les couvrir du lourd suaire
De leur hargne au travail obscur.

C'en allait être fini de tant d'efforts accumulés. Le canal s'embourbant, le commerce, la prospérité, le luxe allaient fatalement décliner.

Et nul ne passa plus là-bas
Dans le vent qui sonnait le glas.

Aussi, devant l'avance du sable, on craignit, après tant d'années glorieuses, de voir le désert où naguère encore le fleuve retentissait du rythme des voix et des eaux. Il est dur de se voir enterrer vivant.

Alors l'angoisse étreignit tout le peuple. Bruges allait-elle mourir? Les forces humaines étant vaincues, on allait tout tenter pour lui conserver sa grandeur. A l'action de l'homme, on joindrait l'intervention divine. La vieille cité comptait tant et de si beaux couvents :

Mais le ciel restait sourd à sa douleur humaine,
Et le sable, et la vase, et le limon des plaines
Continuaient leur œuvre, et scellaient un tombeau,
Inviolable et noir et tragique refuge
Où déjà reposait le cadavre de Bruges.

La mort semblait arriver, inexorable, marquant, pour l'avenir, la trace de son empreinte. *Mort* est-il juste? Ne faut-il pas dire plutôt transformation, résurrection? Cette terre qu'on avait redouté de voir retourner à la parfaite infertilité ne pouvait s'empêcher de produire. A l'activité d'autrefois a succédé le calme de la plaine. Et la prairie flamande reste plantureuse. Simplement, la terre continue de respirer. Elle s'étend vaste, généreuse. L'eau s'est à peu près toute écoulée, mais le limon est devenu d'une incomparable fertilité. On songe au Nil enrichissant sa vallée. Les terres les plus riches vivent du Zwijn, des pâtures grasses, des moissons blondes surveillées de haut par les tours marines de Damme, d'Oostkerke, de Sainte-Anne-ter-Muyden.

Aujourd'hui les troupeaux paissent docilement
La luzerne et le trèfle embaumés des prairies.

Et plus loin, proche de la mer, ce n'est plus qu'une vaste plaine mauve de statiques, toute trempée d'eau, entrecoupée de fossés, attendant la prospérité d'un prochain avenir. Le Zwijn a beau être désert, presque disparu : il est toujours. Les anciens attribuaient volontiers une divinité à chacun des fleuves qu'ils aimaient. Le dieu du Zwijn n'est pas mort.

Au reste, dominant la plaine d'un peu plus loin, le beffroi toujours vigilant de Bruges est debout, témoin puissant de tant de gloires passées que le moindre souvenir suffit à faire revivre.

Au vent du nord obstinément,
Un beffroi vers le ciel jette son cri de pierre,
Un beffroi, nul ne sait pourquoi,
Qui veille et qui attend, têtue et solitaire.

* * *

Telle est l'œuvre assurément la plus forte qu'ait écrit Marcel Wyseur. Pour lui donner sa forme, le poète a cru pouvoir s'accorder une certaine liberté d'allures. Expert en l'art du sonnet, pour lequel il semble avoir eu de longues préférences, il a voulu se déga-

ger des cadres un peu rigides de la métrique dite classique. Il y a beaucoup gagné en aisance, en naturel, en puissance. Les lois du mètre existent; le poète ne les ignore pas, mais il est assez familier avec elles, il s'est senti assez de métier pour les plier à sa volonté. Nous n'avons pas à le regretter. Maint vers enchantera l'oreille au seul rythme de ses sonorités. Quoi de plus charmant, de plus dégagé, de plus fraîchement inventé que cette vision des navires arrivant aux quais brugeois?

En arrois de splendeur, les étraves jendaient
Les flots épais et les couvraient
De robes telles
D'écume fine et de dentelles,
Que la reine de France, en ses atours
Des plus fiers jour
N'en avait revêtu d'aussi blanches et belles.

A ce digne poème, il fallait une juste présentation. De hautes pages, des marges nobles, des caractères sortis des presses Gruuthuise eussent déjà suffi à eux seuls à sa parure. Marcel Wyseur a voulu l'enrichir encore et a confié ses vers à un jeune artiste. Jean Stiénon du Pré a compris comme d'instinct le poème et l'a refait à sa manière. Bruges réapparaît, noir sur blanc, rehaussée de vermillon, fortement stylisée, avec ses eaux planes, ses quais, ses clochers, ses maisons basses qui accueillaient jadis marchands et armateurs, si bien que de la communion étroite de trois artistes, le poète, l'imprimeur et le peintre est sorti l'un des beaux livres de la pensée belge. *Les Beffrois au soleil*, la *Vieille Flandre* n'étaient peut-être pas trop luxueux pour un poème de Flandre. Le *Zwijn* a parfaitement concilié un art et une simplicité que l'on désirerait voir plus répandus.

* * *

J'écris ces lignes par un temps gris. La pluie tenace de Flandre tombe du ciel bas. Mais à Bruges, la pluie même a son charme. En tout cas, elle ne peut faire oublier ses après-midi ensoleillés où la lumière est si fine et si doucement limpide, quand le vert des prairies et des arbres a été lavé par l'ondée venue de la mer. Tout en Flandre a son harmonie : la terre, l'eau, les maisons et les gens. Elle peut quelquefois, lorsqu'elle est embrumée, faire regretter les clairs horizons des pays latins où le soleil limite et définit toutes choses. Toutefois, si le Latin doit rester ce qu'il est, il peut comprendre et aimer la beauté d'un pays si différent du sien. L'effort pour y atteindre n'existe pas lorsqu'il a pu goûter la poésie de Marcel Wyseur.

JEAN DÉCARREAUX.

Livres de Noël pour enfants

Renée Zeller est une spécialiste de l'hagiographie. Elle a publié à l'Art catholique de Paris un beau volume sur le *Bienheureux Henri Suso*. Dans la collection des « Grands Ordres monastiques », dirigée par Edouard Schneider, elle s'est chargée de faire connaître la *Vie dominicaine*. D'autres ouvrages ayant trait à l'histoire de l'Ordre des Frères-Prêcheurs sont sortis de sa plume infatigablement dévouée à mettre en relief l'esprit dominicain, qui se résume en trois mots : *laudare, benedicere, predicare*.

Voici qu'elle dirige à son tour, à la librairie Desclée De Brouwer et C^{ie}, une collection de petits livres élégants, gentiment illustrés à la moderne, c'est-à-dire à l'antique, et destinés aux tout jeunes enfants. Chaque numéro de « l'Année en fêtes pour nos enfants » sera consacré à exposer, d'une façon tout appropriée au premier âge, l'objet, la signification historique, les leçons d'une de nos grandes solennités religieuses.

Le premier volume, rédigé de la main même de Renée Zeller, a pour objet : Noël (1). Il est charmant, sous son cartonnage crème

(1) Un volume de 100 pages, 10 fr. fr.

et rose, avec ses beaux caractères bistres et les naïves illustrations de Jacques Le Chevallier. Le joli cadeau de Noël, qui plaira aux jeunes tout en les instruisant! Il semble, celui-ci, plutôt destiné aux petites filles : c'est à elles que Renée Zeller a pensé surtout, en mêlant si gracieusement l'histoire de la fête avec le cadre de vie de Marie-Claire, pensionnaire de couvent, âgée de huit ans, à qui une permission extraordinaire est accordée de partir en vacances avant ses compagnes pour célébrer la Noël en famille.

Le récit de la Nativité du Sauveur, raconté par un oncle missionnaire rentré de Palestine, se déroule avec toutes les séductions que l'enfance réclame dans les belles histoires : clarté, simplicité, variété, vie et couleur, intérêt croissant. Renée Zeller a l'art de parler aux petits; elle se fera lire d'eux. Ce premier volume est une belle promesse pour la suite de la collection où, sans doute, les autres auteurs, qui auront à traiter des sujets plus austères ou plus arides — Pâques, Pentecôte, Toussaint — s'efforceront d'imiter son adaptation à l'imagination et à l'intelligence des enfants.

Déjà Renée Zeller s'était fait la main dans *l'Histoire de l'Enfant Jésus*, publiée à l'Art catholique (1) et qui se distinguait aussi par l'heureuse psychologie juvénile. Bon livre à mettre entre les mains des « dix à quinze ans ». Il leur montrera, vivant sous leurs yeux charmés, le Maître du monde qui s'est fait petit comme eux, divin modèle des vertus de leur âge. Croit-on qu'ils s'intéresseront moins à la ravissante histoire vraie, qui répond si bien aux aspirations de leur âme baptisée, qu'aux fictions du petit Poucet ou du petit Chaperon rouge?

Evidemment, pour cela, il faut abandonner le ton sermonneur et solennel, et avoir l'art, comme Renée Zeller, de mêler adroitement la leçon aux faits. Et il n'est pas défendu d'enluminer d'un brin d'imagination le texte évangélique de saint Luc.

Ainsi, après avoir conduit les bergers de Beit-Saour à la grotte de Bethléem, où ils ont entendu le chant des anges et adoré le nouveau-né, l'auteur les montre revenus à la garde de leurs troupeaux :

« Si quelque voyageur attardé cheminait le soir aux environs de Beit-Saour, des lambeaux de mélodie ravissante lui arrivaient parfois, mais la musique s'interrompait soudain et recommençait plus jolie, s'interrompait encore et semblait toujours inachevée : c'étaient les premiers adorateurs de Jésus cherchant sur leurs musettes rustiques l'air du Gloria des anges ».

Ou encore, avec moins de bonheur peut-être, à propos du séjour de la sainte Famille en Egypte :

« Saint Joseph trouva quelques travaux, soit aux champs, soit dans l'exercice de son métier; il apprit à faire des charrues sur les modèles égyptiens, il se mit même à façonner des meubles ornés de têtes d'animaux et des boiseries compliquées comme les aimaient les riches de là-bas ».

Voyez avec quel sens chrétien et quelle délicatesse de touche l'auteur, qui vient de représenter les horreurs du massacre des Innocents, résout la question implicite de ses jeunes lecteurs : comment Dieu, qui est tout-puissant, n'a-t-il pas empêché le cruel Hérode de commettre un tel forfait?

« Tandis que sur la terre on pleurait — en proie à la plus épouvantable affliction — les âmes des Saints Innocents descendaient comme une neige virginal dans les profondeurs des limbes où Adam et Eve repentants, Noé, le vieil Abraham, et la foule des justes morts depuis la création du monde, demeuraient dans la douce attente de Jésus libérateur. Les prophètes reconurent aussitôt les petits compatriotes du Messie, enfin venu dans le monde; toutes les âmes se réjouirent de l'accomplissement de la

rédemption et envièrent ces enfants dont le sang venait de couler pour le règne du Messie.

» Ils souffrirent une heure, et leurs mères pleurèrent pendant les jours de la vie qui sont courts, mais voici bien longtemps que les larmes ont fait place aux sourires d'extase et que le sang des martyrs s'est changé en pourpre glorieuse. Mères et enfants, réunis maintenant, exultent pour l'éternité dans les délices du Paradis. Ces pauvres femmes de Bethléem qui, sur la terre, « ne voulaient pas être consolées », tout illuminées, elles-mêmes, de la gloire de leurs bien-aimés ne se lassent pas d'en remercier Dieu.

» Et chaque année leur joie croît encore en entendant les chants qui montent de la terre à l'anniversaire de leur grande douleur :

Salut, fleurs des martyrs!

Dès votre aurore

Tôt moissonnées

Comme des roses entr'ouvertes emportées par un tourbillon.

Salut, prémices des victimes du Christ,

Tendre troupeau

D'immolés,

Sous l'autel même

Vous vous jouez avec vos palmes et vos couronnes ».

L'art délicat de Renée Zeller, l'heureuse notation du détail familier et réaliste dans la divine sérénité de l'enfance de Jésus, la simplicité de style unie à la poésie du paysage palestinien font songer à ces tableaux de primitifs, qui réussissaient à mettre tant de vie réelle dans leurs scènes évangéliques, sans nuire au sentiment de respectueuse piété qu'elles devaient provoquer.

Et je comprends que le préfacier Henry Cochin ait pris, à cette lecture, un tel plaisir qu'il se demande si ces pages sont faites seulement pour les jeunes lecteurs. « Il m'a semblé, ajoute-t-il, qu'elles étaient très bien faites pour moi, tout aussi bien que les miniatures et les fresques des doux peintres vers lesquels ma pensée s'était reportée ».

Ainsi, quelque chose de la grâce évangélique a touché la plume de Renée Zeller et, comme le texte inspiré ou comme la liturgie dont elle reprend souvent les termes, elle peut à la fois intéresser l'enfant et éclairer d'un sourire de satisfaction les lèvres du vieillard.

PAUL HALPLANTS.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.
Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

(1) Un volume de 150 pages, 18 fr. fr.

Souvenirs de la vie littéraire⁽¹⁾

1912-1914

Nous ne voulions être que les servants d'un mouvement d'esprit dont les bienfaits, au point de vue national, se faisaient pressentir. Mais comment définir ce qui n'était encore qu'un grand remous des âmes? Quelle était la direction de ce mystérieux flot de sève qui laissait deviner qu'un fruit précoce était en voie de se former sur l'arbre de vie, déjà secoué par le vent des prochains orages? Autour de quels signes ordonner la rumeur de cette jeunesse montante? Il y avait, dans son cas, bien autre chose qu'un sursaut provoqué par le sentiment du péril. L'âpre volonté de faire vivre la France avait agi sur elle comme un pressant rappel à la réalité. En l'espace de quelques saisons, elle avait procédé à une sorte d'examen de conscience, de revision intime de toutes les valeurs qui devait aboutir à l'élimination réfléchie de chimères, désormais sans prestiges. Une claire vue des nécessités patriotiques l'avait secrètement préparée à accepter toute une suite de vérités parallèles dans le domaine moral, intellectuel, littéraire, politique. Voilà ce qu'il fallait montrer.

Mais pouvions-nous assurer que ces jeunes gens avaient les mêmes doctrines, que leurs idées à tous s'étaient renouvelées dans un sens identique? A défaut d'une idéologie commune, quels étaient les traits qui composaient leur ressemblance? Ici encore, nous devions constater que ces traits n'étaient pas également répartis, accusés, qu'ils ne présentaient pas un pareil degré de certitude, de généralité, d'importance. Quelque désir que nous eussions de dessiner un portrait cohérent, nous craignions les déformations arbitraires.

Nous en étions là de nos scrupules lorsqu'il nous apparut que l'attitude propre qui différenciail le plus complètement la génération nouvelle des précédentes, c'était justement *son réalisme*. Qu'entendions-nous par là? Une acceptation des conditions du réel, une vue nette du possible et de l'efficace, un besoin d'unir l'action et la pensée, de vérifier l'une par l'autre, une volonté de donner à toute spéculation un corps, un objet, et du même coup une réhabilitation de l'action, mais de l'action que l'esprit conduit et informe. Ah! c'était bien fini de croire, pour s'en désespérer, à l'antinomie fallacieuse de l'intelligence et de la vie : ce problème-fantôme où s'étaient jadis usées les forces des meilleurs semblait s'être évanoui de lui-même. Mépris des idées? Nulle génération n'a tressailli d'une fièvre intellectuelle plus ardente et peu de jeunes gens auront été capables d'une plus grande étude, mais ce qu'ils demandaient à la connaissance, c'était une énergie pour mieux vivre et pour mieux agir. Sous la variété des caractères, les différences d'inclinations sociales ou philosophiques, nous avions partout retrouvé ce souci de faire servir la pensée à l'acte, à l'acte bon et utile. Il se traduisait d'abord par une réaction instinctive contre le dilettantisme. La chose était incontestable : le mot *non* n'avait plus de charme pour ces jeunes vivants, et le plaisir du refus ou leurs aînés avaient dissimulé leur impuissance à réaliser, à choisir, cette voluptueuse inertie leur semblait une démission de l'homme, une limite du cœur et de la volonté : peu s'en fallait qu'elle ne les irritât comme un mensonge. A leurs yeux, une nature pensante vraiment riche d'amour et de vie, devait rompre le cercle, sortir de l'oscillation perpétuelle, tendre vers une croyance, un dogmatisme précurseur de l'action. Le ressort de la vie était certainement plus fort que jamais chez ces jeunes gens! On les sentait plus sains, plus normaux, et nés pour assainir. Cet état de santé de l'âme qui contrastait si nettement avec le pessimisme, l'énergie défaillante, le désarroi moral de la généra-

tion précédente, voilà ce que nous appelions *réalisme* : il mettait entre tous une parenté inattendue.

C'est autour de ce trait que nous groupâmes les tendances qui nous paraissaient le mieux les définir. Pensée du relèvement national, passion patriotique, confiance en soi et dans les ressources de la race, foi de l'homme en l'homme, désir des plus hautes certitudes, préoccupations religieuses, tout ne procédait-il pas d'un même appétit, d'un même sens du réel? Ce commun dénominateur dégagé, il ne nous restait plus qu'à distribuer les éléments de notre enquête, à répartir les oppositions, les contrastes où devaient davantage apparaître les caractères originaux d'une génération impatiente de réparer les erreurs des âges précédents. Peut-être avons-nous abusé de ces oppositions jusqu'à laisser croire à un esprit de réaction systématique là où il n'y avait qu'inclination, spontanéité de nature. La logique, le système, c'est nous qui l'avions introduit, mais quel autre moyen de faire saisir les différences? Il nous fallait formuler, motiver ce qui s'était, en fait, accompli sans explication, dans un élan, un élan où, dès le temps de sa mystérieuse attente, l'on pouvait pressentir ce que serait, à l'heure de la menace, celui de son départ. Oui, cette génération attendait, s'attendait : il ne manquait que l'occasion pour en tirer l'étincelle.

Bien qu'elle lui fût déjà promise, comment traduire cette intuition, cette volonté de se surpasser soi-même qui montait de tout son être en sa pensée? Avec des sentiments, des aspirations, on ne construit pas une doctrine et l'on eut beau jeu de nous en prêter une. Nous n'avions pas, au vrai, d'intention dogmatique. Force nous était, pourtant, de déposer nos conclusions, de les établir sur des faits et faute d'exprimer l'indicible, nous devions inventer à nos jeunes gens une histoire, leur imaginer une sorte d'itinéraire intellectuel et moral : sous la généralisation indispensable il y entra, l'avouerai-je, une grande part d'auto-biographie. Si proches que nous fussions de ces garçons de vingt ans, encore élèves des Facultés, des Ecoles, nous ne pouvions, en effet, les comprendre qu'en fonction des expériences qui avaient été les nôtres, des idées que nous avions vécues. Mais comme nous les trouvions plus hardis, plus directs que nous autres! Ces âmes si pleines, si vivantes, ne risquions-nous pas de les trahir en expliquant par des formules philosophiques ou des doctrines contestables ce qui était leur instinct profond, la sincérité de leur être. Que parlions-nous à leur sujet de Bergson, de Rauh, de William James, de pragmatisme ou d'anti-intellectualisme? Ils ne s'embarrassaient pas de ces idéologies : ils étaient différents, voilà tout, et la conscience d'un tel changement n'était pas en eux, mais en nous qui les observions.

Je les revois encore dans le petit bureau de la Ligue de Jean Richepin, rue Drouot, où, chaque après-midi, nous les interrogeons, Tarde et moi, soucieux que nous étions de vérifier nos conjectures. Nos questions les étonnaient : ils étaient si peu habitués à se regarder faire! Pour amorcer les confidences, nous leur parlions de nos maîtres, nous évoquions nos souvenirs; nous cherchions à surprendre leurs réactions personnelles en leur lisant, comme pierre de touche, certaines pages de Renan, de France, voire de Barrès. Les deux premiers leur étaient franchement insupportables, et nous n'en éprouvions guère de surprise : « Ce faux bonhomme de Renan nous ennuie », répétaient-ils avec le jeune Mauriac. Quand nous en arrivions à Barrès, nous les sentions gênés : non, ils n'avaient plus pour lui ce grand amour qui bouleversa notre jeunesse! Ils admiraient l'artiste, ils reconnaissaient les services rendus par le patriote; mais la progression de cette pensée qui avait tiré de la religion du moi le culte de l'action et de la discipline, cette évolution que nous avions passionnément suivie, les intéressait de moins en moins; il fallait bien le constater. « C'est une œuvre de transition, la planche pour passer le gué », nous dit l'un d'eux avec une telle candeur que nous n'osâmes le contredire. Qu'en

(1) Voir la *Revue Catholique* du 20 novembre et 11 décembre 1931.

conclure, sinon que ces petits réalistes étaient d'emblée à ce point où Barrès n'était arrivé qu'après un long détour?

Lorsque nous prononcions devant eux les noms de Maurras, de Péguy, de Claudel, c'était une autre affaire! Quelle gravité soudaine sur leurs jeunes visages. Il était évident que ceux-là servaient mieux leur besoin d'affirmation, de croyance. Leurs œuvres offraient un aliment, une matière vivante dont ils pouvaient tirer usage. Les doctrines maurrassiennes, alors même qu'ils résistaient à la conclusion monarchiste, les enchantaient par la rigueur d'un esprit qui sait se priver pour mieux saisir ce qu'il possède. Chez tous, nous en trouvions la trace. Procès du régime parlementaire, réaction contre les éléments perturbateurs de l'ordre, contre le germanisme, contre les excès romantiques, tout cela, cette jeune élite intellectuelle l'avait spontanément adopté. Leur vocabulaire même ne semblait marqué, et le mot *français* prenait dans leur bouche, un sens plus strict, plus défensif et quasi-belliqueux dont nous reconnaissons l'accent... Mais mon « moralisme » s'opposait au mode de raisonnement des disciples de Maurras : je protestais au nom des « puissances de sentiment ». Tarde, de son côté, croyait à l'avenir des idées libérales : il rêvait d'une réforme de la démocratie, d'une République fondée sur une autorité réelle : ce gentilhomme périgourdin était partisan d'une large décentralisation, de solides groupements professionnels, d'une Chambre de travail élue, que sais-je encore? C'étaient des discussions sans fin, et l'entresol de la rue Drouot retentissait de nos éclats.

L'atmosphère ne se rassérénait que lorsque nos jeunes visiteurs nous parlaient de leur vie religieuse ; nous les écoutions alors comme au confessionnal, si peu dignes que nous fussions de recueillir ces confidences... Nous savions qu'à l'École normale, plus d'un tiers des élèves étaient catholiques pratiquants, que les conversions étaient nombreuses parmi les nouveaux venus, qu'un réveil de la foi se faisait partout sentir. Nous en avions déjà noté les signes ; et l'évolution de la philosophie contemporaine, sous l'influence de Boutroux, de Bergson, de Blondel nous paraissait, d'ailleurs, en partie l'expliquer. Restait à en saisir les manifestations personnelles concrètes. Les sentiments dont témoignaient les jeunes croyants qui voulaient bien s'ouvrir à nous n'avaient rien d'une religiosité vague, d'un idéalisme imprécis : quel besoin d'une armature nette et définie où insérer leur vie spirituelle! Ah! ils ne se plaisaient pas aux voluptés de la crise d'âme : il leur fallait la stabilité de l'Église, la profondeur, la richesse du dogme. Et j'entends encore l'un d'eux nous dire : « Si nous croyons que la religion n'est rien sans la vie du cœur, nous savons que pour nous élever au-dessus du caprice individuel, nous ne pouvons nous passer d'une règle universelle. Loin de penser que le christianisme est une morale sublime à prendre en faisant bon marché du dogme et que celui-ci n'est dans la religion qu'une partie très secondaire, une sorte d'algèbre insignifiante, nous le tenons pour une réalité vivante qui dirige et inspire notre conduite. Nous ne trouvons la plénitude du christianisme que dans le catholicisme ».

Rien ne leur inspirait plus de méfiance que l'individualisme religieux où s'étaient complus certains de leurs aînés ; ils tenaient cette transposition mystique du « vivre sa vie » pour une attitude anarchique, séditionnaire. La foi d'un Claudel, par contre, les exaltait : ce que désirait ce missionnaire, cet apôtre, ce n'était pas l'assentiment de leur goût ; il exigeait leur âme, afin de l'offrir à Dieu. La charité, la grande simplicité de Péguy ne les touchait pas moins : elle leur restituait le sens des mystères chrétiens et des vertus théologiques en les réintroduisant dans un climat d'ancienne et toujours jeune chrétienté...

Dirai-je que nous nous laissions gagner par l'ardeur de ces néophytes?... Non, quelque avidité que j'eusse d'un absolu moral, si pressé que je fusse d'aboutir dans une recherche qui m'absorbait tout entier, je n'avais pas abouti. A travers cette enquête, je pour-

suivais une expérience, et je ne pouvais prévoir où elle me conduirait. Je n'étais pas au but. Problème de la vie, problème religieux, pour moi c'était déjà tout un. Néanmoins j'hésitais encore devant les actes qui engagent et qui libèrent. De mon secret désir, je distingue l'inflexion sous certaines phrases du chapitre consacré par Agathon à la « renaissance catholique » ; mais pour se développer, s'épanouir, mes propres méditations devaient d'abord se séparer, vivre à part. Aussi le tableau du catholicisme qui sortit de ma collaboration avec Tarde m'apparaît-il dans son ensemble d'une rigidité bien morose, d'une sagesse tout utilitaire. Les témoignages que nous avions recueillis avaient pourtant une autre richesse, une autre vitalité, une autre profondeur! Mais le scepticisme de Tarde ne découvrait dans ces tendances spirituelles qu'un amour de l'action, un besoin de discipline et de stabilité. « Ces jeunes gens, se disait-il, ne cèdent pas au vertige du néant divin. Que cherchent-ils? Un appui solide pour leur existence, Beaucoup reviennent au catholicisme parce que, dans l'effondrement du système, ils ne voient plus que lui qui fournisse une maison acceptable, éprouvée et qui dure. Voilà ce qui les ramène vers l'organisation puissante et séculaire de l'Église. Le dogme est accordé à leur sensibilité réaliste, et la discipline catholique leur offre une sécurité pour vivre et accomplir leur tâche. » Ainsi Tarde s'accordait sur les vertus, sur l'efficacité, mais il n'entendait pas s'engager davantage : il restait au dehors! Sa curiosité de psychologue, tourné vers toutes les manifestations de l'activité sociale, s'intéressait seule à ce qui était pour moi un véritable drame. Sans inquiétude métaphysique d'aucune sorte — elle lui semblait ne servir de rien, n'être qu'un tourment volontaire que l'homme consent à s'infliger — ne croyant pas plus à la vérité absolue qu'au bonheur parfait, en prenant son parti avec une résignation ironique et douce, il se bornait à constater ce réveil de la foi et se retranchait ensuite derrière son objectivité d'enquêteur. Des documents, des statistiques, un commentaire appuyé sur quelques textes de philosophies récentes, cela devait suffire à établir la réalité de ce mouvement des esprits.

Cette attitude « désintéressée » en une question où je sentais qu'il allait de tout, me causait un singulier malaise, et jamais autant qu'alors où s'affirma la contradiction de nos natures. Ce chapitre de l'enquête qui devait décider d'une transformation de ma vie et de tout ce qui va suivre. Tarde finit par me l'abandonner ; les pages qu'il préparait sur le « réalisme politique », la réforme de la démocratie, et contre les idées de Charles Maurras l'occupaient bien davantage! Mais j'avais du scrupule à lui faire exprimer, en matière de religion, plus qu'il ne voulait dire ; et nous arrivâmes à une sorte de compromis où je ne retrouve ni ses idées, ni les miennes. Il était temps d'aboutir : au terme de l'enquête, nous ne pensions plus ensemble. Ce qui intérieurement me travaillait lui restait étranger, et j'échappais dans le moment où il nous croyait plus unis. Une même volonté de servir une véritable fraternité de combat suffit, pourtant, à maintenir notre accord : nous étions liés par la commune affirmation agathonienne d'où se dégageait, à défaut d'unité doctrinale, un énergique appel, traversé d'un souffle salubre d'espérance. Si hâtive et si composite qu'apparut notre enquête, n'était-elle pas, à sa manière, la plus directe expression du trouble enthousiaste des esprits? Et c'est peut-être là ce qui fit sa fortune.

Toute une jeunesse la lut, s'y rallia et pendant plusieurs saisons, jusqu'à la veille de la guerre, l'ouvrage d'Agathon suscita un mouvement de discussion, de polémique où tout ce qui comptait dans la politique, dans les lettres, dans la presse, devait intervenir. C'est l'état même de l'opinion des élites françaises, à une heure décisive de notre histoire que manifeste un tel débat : l'avenir immédiat s'y trouvait engagé. Aussi dépassait-il singulièrement nos personnes. Quand on nous approuvait, quand on nous combattait,

la louange ou le blâme atteignait la génération dont nous étions l'interprète. Nous n'avions pas écrit un livre, nous avions fait un acte, un acte collectif qu'il fallait renouveler chaque jour et jusqu'à l'échéance, en se jetant dans la mêlée.

Mais nous nous sentions soutenus, portés par cette passion du relèvement national qui dominait tout alors et qui s'imposait avec une force invincible. Sur ce point de notre message, il n'y eut guère de contestation. D'Albert de Mun à Edouard Herriot, de Barrès à Romain Rolland, l'assentiment fut à peu près unanime et leurs voix s'accordaient pour multiplier les effets d'une réaction si heureuse.

Dès nos premiers articles de l'*Opinion*, le comte de Mun avait voulu nous connaître. Le matin même du jour où, au risque de sa vie, il prononça devant la Chambre son discours sur la loi militaire, il nous reçut dans son grand cabinet de travail de l'avenue de l'Alma. Son médecin sortait à peine lorsque nous fûmes introduits : il n'avait pu le convaincre de renoncer à prendre la parole. Assis derrière un vaste bureau, le vieux gentilhomme en qui s'incarnait le dévouement chevaleresque, l'idéal chrétien et français, se tenait droit, le buste pris dans une redingote à revers de faille. Quel noble visage sous le haut front dégarni, entre les tempes blanches; un port de tête incomparablement fier et, dans les yeux, la lumière d'une âme juvénile et limpide... Nul ornement dans cette belle pièce, largement ouverte sur le ciel : au mur, près de la fenêtre les portraits de Léon XIII, de Pie X, une épée d'officier de cavalerie, témoignaient des fidélités de cette vie consacrée à la défense du catholicisme et de l'armée. Tout alentour était clair et nu, à l'image de la transparente droiture de l'homme qui vivait là. Depuis quelques instants, il nous regardait avec une sorte d'émotion tendre. « Vous m'avez fait du bien, nous dit-il, vous m'avez rappelé ma propre jeunesse... J'ai relu tout à l'heure votre enquête. Je m'en souviendrai, ce soir, à la tribune... » Et le lendemain, dans l'*Echo de Paris*, l'article où il rapportait ses impressions de séance, commençaient, en effet, par ces mots : « Le matin, j'avais lu le livre que viennent de publier sur les *Jeunes gens d'aujourd'hui* deux d'entre eux, réunis sous le nom d'Agathon. J'avais dévoré ces pages pleines de vie, où palpait l'âme de toute une génération et j'arrivais, à la Chambre, plein du généreux frémissement qu'elles avaient répandu dans mes veines... Ah! comme il avait, en moi, retenti au plus profond, cet appel émouvant et comme le devoir m'était apparu pour nous, les survivants des luttes stériles, de répandre partout l'élan de nos vieux cœurs, à la belle confiance de cette jeunesse renouvelée, de lui répondre comme elle le veut, par l'union des forces, dans l'idéal commun. »

Ce grand effort de rajeunissement français trouvait, jusque chez les radicaux, des défenseurs; le jeune sénateur du Rhône, M. Edouard Herriot, écrivait quelques jours plus tard en tête du *Journal* : « Sur tant de ruines accumulées, un jeune dieu surgit et s'impose : il se nomme Courage... S'il faut en croire Agathon — et j'y suis disposé, la jeunesse contemporaine honore le caractère, la personnalité, l'empire sur soi... Puis elle est, cette jeunesse, patriote. Ah! comme elle a raison! » Que la nouvelle génération fut « française » avant tout, on n'osait lui en faire grief; mais elle donnait d'autres raisons de s'alarmer. Elle était catholique, elle était réactionnaire et il fallait bien reconnaître qu'elle désertait les rangs du socialisme qui, naguère encore, trouvait tant d'adeptes parmi les jeunes « intellectuels ». Aussi M. Paul Boncour voyait-il, dans notre enquête, la confirmation du péril contre lequel il s'efforçait de mettre en garde les militants de son parti : « En l'espace de dix ans, disait-il, un mouvement de désaffection pour beaucoup de choses que nous aimons et que nous voulons défendre, a gagné une partie de la jeunesse. Ce sont les mêmes milieux, les milieux des écoles et des universi-

taires où nous recrutons, pour la démocratie et pour le socialisme qui, à l'heure actuelle, fournissent à l'Église et à la réaction ses plus précieuses recrues... Débats d'intellectuels, dira-t-on? Oh! les profonds politiques qui croient que tout se mesure au nombre des bulletins de vote! Les partis au pouvoir accroissent leurs effectifs, c'est entendu. Que m'importe cet accroissement si, dans le même temps, les idées qui sont notre raison d'être sont désertées, si tout ce qui pense, tout ce qui vibre, tout ce qui se passionne pour la lutte des doctrines, tout ce qui travaille à préparer la France de demain est tenté d'aller chercher ailleurs un idéal plus net et une doctrine plus haute! » Et à l'extrême-gauche, Marcel Sembat, l'ami de Jaurès, concluait avec désabusement :

« Quand une idée cesse d'enthousiasmer les jeunes, elle va mourir. »
Doctrinaire de l'enthousiasme, opportuniste de l'idéal, Romain Rolland l'avait bien senti. Ce cœur confus était toujours prêt à subir les élans d'où qu'ils vissent; et son âme était assez vaste pour les accueillir tous. Aussi le vit-on, sans surprise, faire écho aux tendances nouvelles : le vent de la Vie tournait de leur côté! Cet extravagant musicien se flattait même d'avoir transmis à la jeunesse ce « goût de l'héroïsme » qu'on distinguait en elle; Jean Christophe ne soufflait-il pas à joues gonflées, la mystique de l'action, la religion héroïque de la Vie qui se donne, le sacrifice entier à sa foi — quelle qu'elle fût?... C'était assez pour qu'il revendiquât sa part des mérites que cette génération s'attribuait. « Tâtons, écrivait-il en 1913, tâtons les muscles, voyons les dents de ces jeunes lions qui rient... (car M. Romain Rolland ne disait pas encore : « les crocs et la bave des jeunes loups », il réservait ces injures pour le temps où ils se battraient). Aussi bien! reprenait-il, nous les connaissons déjà, n'est-ce pas mon vieux Jean Christophe; nous n'avons pas de surprise, même nous en avons moins qu'eux, car ils se croient volontiers les enfants du miracle et nous voyons en eux les fils de la toute-puissante nécessité dont le rythme souverain meut les âmes des nations. » Oui, cette évolution, lui, Romain Rolland l'avait prévue, il l'avait préparée. Comment? En servant toutes les forces de la Vie. « Les vertus de cette génération, c'est nous, s'écriait-il, qui les avons plantées dans son cœur. Ce sont là nos jeunes frères, nos disciples, nos enfants. Nous les avons formés. » Et si les nouveaux venus frémissaient à « la grande idée de patrie », à qui en étaient-ils redevables? « Il n'est pas bien malaisé, leur expliquait-il, d'être aujourd'hui uniquement patriotes. Mais c'est à nous que vous devez d'avoir une patrie dont vous puissiez être fiers, une patrie non souillée. L'avenir dira si nous avons été de bons citoyens. Comme le consul romain, après avoir écrasé la conjuration de Catalina, notre génération a le droit de dire : Je jure que j'ai sauvé la patrie. A vous de la faire plus grande, si vous pouvez. » — « Vous le pouvez, je crois, ajoutait-il alors, car toutes mes critiques font pas que je n'admire les vertus de la jeunesse et que je n'aie de la sympathie pour le livre d'Agathon qui s'en fait l'apologiste. Les traits dominants du portrait qu'il en trace sont un patriotisme ardent, une renaissance catholique, un goût classique pour l'ordre, la clarté, la raison, des mœurs plus régulières et un réalisme politique qui répudie tout sentimentalisme : bref une reviviscence de type classique français. » Sans doute le tolstoïen s'inquiétait-il de ce qu'il appelait le revers de la médaille où il distinguait un « dur esprit pratique sans pitié pour les faibles et pour tous ceux qui restent en chemin... » Et c'était pour conclure cette amère prophétie : « Je plains les adversaires de cette génération. Elle a pris pour devise le mot du vieux Gaulois : *Vae victis*. Elle s'oblige par là même à être victorieuse. Malheur à elle si elle tombe! ». Il n'a pas dépendu de M. Romain Rolland qu'un tel malheur lui fut épargné.

HENRI MASSIS.

(A suivre.)

Les idées et les faits

Chronique des idées

César Franck

L'Association des écrivains belges a eu l'heureuse inspiration de mettre au programme des fêtes du Cinquantenaire de la Jeune Belgique l'*Eros et Psyché* de César Franck. De son côté, le Comité des Conférences Cardinal-Mercier a convié à sa tribune Henri Bidou pour l'entendre célébrer l'illustre musicien belge avec le concours d'un maître organiste qui exécuta plusieurs pièces de son répertoire. Je saisis cette opportunité pour rendre ici hommage à une des plus grandes gloires artistiques de la Belgique contemporaine.

César Franck est né à Liège, d'origine flamande, prétend Debussy, d'origine wallonne, soutient Vincent d'Indy. Lequel entendre? Lorsque Nicolas-Joseph Franck vint s'installer à Liège, en 1820, « devant Sainte-Croix » pour s'établir ensuite au numéro 18 actuel de la rue Sainte-Pierre, où naquit César le 10 décembre 1822, il venait de Gemmenich, frontière allemande. Or, la famille Franck prétend rattacher ses origines à une dynastie de peintres que l'on dit « wallons du même nom » — qui n'a rien de wallon — et dont le plus ancien connu est ce Jérôme Franck, né en 1540, à Hérentals, en Campine, et mort à Paris où il avait émigré et obtenu le titre de peintre du roi Henri III. Si vraiment les Franck descendent de cet artiste campinois de naissance, il me paraît que Debussy a raison quant au lointain passé et j'estime que Vincent d'Indy n'a pas tort à considérer la prompt wallonisation des Franck, tout spécialement le génie profondément latin et classique de César. Un détail très curieux, relevé dans la biographie de Vincent d'Indy, le disciple préféré du maître et qui vient de disparaître, c'est à la date précise de la mort de Ludwig van Beethoven, le géant de la symphonie, 20 décembre 1822, que naquit celui que tous reconnaissent enfin aujourd'hui comme le digne héritier du génial maître de Bonn.

Une autre conjoncture caractéristique, c'est que depuis Grétry, durant la période de la domination française et de la domination hollandaise, la musique s'était tue à Liège et c'est tout au plus s'il y était parvenu l'écho des succès remportés à l'étranger par le violoniste Pieltair (1754-1834) qui fonda la réputation de l'Ecole liégeoise. Mais aussitôt l'indépendance conquise, comme si la Muse avait attendu la liberté pour prendre son essor, l'« Ecole de musique » troqua son nom contre celui de « Conservatoire royal » pour recevoir un garçonnet de huit ans et demi, génie en fleur, qui couvrira de sa gloire, Liège, la Belgique, la France, l'Europe : César Franck.

C'est une étrange histoire que celle de sa destinée et je veux me borner ici à la mettre en lumière. Il devait tenir de sa mère une nature douce, aimante, docile qui se courba dès l'enfance sous le joug d'un père autoritaire, impérieux et cassant. Sa vocation musicale fut une décision paternelle. Joseph-Nicolas Franck décréta souverainement que ses deux fils seraient musiciens, virtuoses, grands musiciens, habiles virtuoses, qu'il les promènerait par le monde dans des tournées lucratives et lui rapporteraient la fortune. Père réalisateur qui voulait battre monnaie sur le talent escompté de ses fils. Il resta loin de compte. Le jeune César, manifesta d'ailleurs des dispositions pour l'art musical, comme au demeurant il en marquait, par atavisme, pour la peinture. Il serait au choix grand peintre ou grand musicien. Il fut l'artiste que l'on sait, sans rester d'ailleurs tout à fait étranger au dessin, s'il en faut juger par les arabesques dont il aimait à illustrer les partitions de ses élèves.

Sa précocité attestait le don, cette qualité rare que rien ne remplace. A onze ans et demi, il est déjà le petit prodige que son père

exhibe à travers la Belgique. Il atteint ses douze ans, en 1835, quand M. Franck a l'intuition qu'il faut l'air de Paris pour faire fleurir et... fructifier ce jeune plant. Il émigre à Paris avec ses deux fils. César moissonne les lauriers au Conservatoire tout en y faisant preuve d'une rare indépendance. Il se préparait en 1844 à affronter le concours pour le Prix de Rome, quand, victime de la jalouse malveillance qui s'acharnera contre lui jusqu'à la fin de sa carrière, il fut rayé des contrôles du Conservatoire. Avec sa famille, il rentre en Belgique pour y mener l'existence de virtuose itinérant. Déjà, en 1841, sous la dictée de son père, qui avait toujours de hautes visées, il avait dédié à Léopold I^{er} trois trios concertant pour piano, violon et violoncelle.

* * *

Cependant il n'est pas possible qu'un artiste belge réussisse en sa patrie, s'il n'a pas reçu à Paris le baptême de la renommée. Il en sera de Franck comme de tant de nos grands hommes, même Gramme, sans parler de Maeterlinck, de Rodenbach, de Verhaeren. Il rentre donc à Paris, mais pour ne plus le quitter.

C'est là que la Providence le veut. C'est là qu'il mènera, pendant plus de quarante ans, la vie obscure, pénible, prodigieusement laborieuse de répétiteur, d'organiste, de professeur, à peine entrecoupée par quelques rares exécutions de ses œuvres pour la composition desquelles il arrachera chaque jour deux heures matinales à son effrayant labeur professionnel, son indispensable gagne-pain. Il a gravi ce calvaire sans défaillir, sans amertume aussi, le front serein, l'âme irradiée par les inspirations de son art, baignée dans une douce lumière, toujours hantée par des rêves de beauté.

Il lui a bien fallu, malgré sa piété filiale, secouer le joug tyrannique de son père pour fonder un foyer paisible et modeste. Il se maria en 1848, en pleine émeute révolutionnaire, à Notre-Dame-de-Lorette, où il tenait les orgues et, pour parvenir à l'église, de bénévoles insurgés aidèrent lui et sa future femme, à franchir les barricades. Le vicaire qui les avait mariés, chargé de la paroisse Saints-Jean-et-François-au-Marais, l'y emmena comme organiste en attendant que, d'abord maître de chapelle à Sainte-Clotilde, il y fût appelé comme organiste, sous M. le curé Gardey. La tribune de Sainte-Clotilde, où l'on accédait par un escalier à vis serpentant dans la tour, prenant jour furtif sur de rares meurtrières, fut le berceau de sa gloire, le théâtre où son génie essentiellement religieux se déploya dans sa libre magnificence. Qui ne l'a entendu là dans sa cage aérienne, ne le connaîtra jamais. César Franck fut le roi des improvisateurs sur l'orgue. Liszt, qui vint l'y entendre en 1868, descendit émerveillé, en s'écriant qu'il avait entendu un autre Jean-Sébastien Bach, le Bossuet de la fugue. Un tout petit détail qui peint l'artiste : il variait à l'infini les interludes des versets du *Magnificat*, on l'a supplié d'en écrire un certain nombre et la centaine qu'il acheva sur son lit de mort est ruisselante de perles. C'est là qu'il donnait l'envol à son génie, qu'il a essayé les plus splendides inspirations de la *Rédemption* et des *Béatitudes*. « Comme je l'aime cet orgue, disait-il, à M. Gardey, comme il est docile à mes mains. » Vraiment, il fallait le voir là. Ce petit homme que l'on rencontrait par les rues, toujours distrait, la figure grimaçante, s'y transfigurait, son admirable front resplendissait, un indicible sourire s'épanouissait sur ses lèvres. César Franck était tout simplement sublime. Et, au moment de la Consécration, aussitôt abandonnant le clavier, il allait se prosterner contre la balustrade dans l'adoration. Vincent d'Indy l'appelle quelque part le séraphique Franck.

* * *

L'organiste de Sainte-Clotilde n'aurait cependant pas percé et rempli sa mission, s'il n'avait pas fait école. Il se trouve que malgré tous les obstacles réunis contre lui, il fut nommé professeur d'orgue au Conservatoire. Il y fut en butte, jusqu'à la fin de ses

jours à la plus opiniâtre opposition, aux tracasseries d'une haine jalouse de la part de ses collègues, de tout le monde officiel en général. Cette haine qu'allumaient son originalité, sa haute maîtrise, son élévation d'âme, ne désarma même pas devant sa tombe. A son modeste enterrement, le Conservatoire n'envoya pas une délégation et le Ministère ne se fit pas représenter. C'était d'ailleurs très bien ainsi. Il est acquis de la sorte qu'il n'y a rien de truqué, rien d'artificiel dans la gloire de Franck, elle s'est imposée tardivement par sa seule vertu sans rien emprunter aux trompettes officielles. C'est la pure gloire d'un Veuillot ignoré par l'Université, acclamé par l'univers. Mais il y avait à l'enterrement du père Franck, comme on l'appelait, une couronne de disciples et d'amis qui pleuraient le maître dont la bonté inépuisable égalait le génie. Ils furent les fidèles gardiens de sa grandeur et le jour vint, quelque temps après la mort du grand méconnu, où l'on se bouscula sur le chemin de Damas, où une foule de musiciens qui de son vivant auraient eu honte de passer pour le connaître, se réclamèrent du titre usurpé d'élève de Franck.

C'est qu'aussi bien ses immortels chefs-d'œuvre avaient enfin trouvé une interprétation qui en donnait l'intelligence au public et révéla l'artiste, réagissant contre la vogue wagnérienne, se plaçant à la hauteur des Bach et des Beethoven.

La carrière de l'illustre symphoniste se partage en trois périodes de production, d'après Vincent d'Indy, auquel je me réfère. La première, de 1841 à 1858, comprend toutes les pièces fugitives pour piano, grand nombre de mélodies vocales et aboutit comme point saillant au premier oratorio : *Ruth*. C'est une églogue biblique, fraîche et ingénue, qui se ressent de la fréquentation de Méhul et où l'auteur est encore hésitant et timide dans l'emploi de formes originales.

La seconde époque, de 1858 à 1872, est marquée par les compositions religieuses, messes, motets, pièces d'orgue, elle se termine au deuxième oratorio : *Rédemption*. Dans ces œuvres d'église,

Franck reste tributaire de son époque, il n'a pas connu le renouveau de Pie X et ne l'a pas devancé. *Rédemption* est son premier chef-d'œuvre. Sur un scénario fait d'ombres et de lumières, il a imaginé une construction tonale, moulée sur le sens des paroles et procédant, pour la première et la troisième partie, de l'obscurité à la clarté, tandis que le morceau symphonique, fidèle interprète de son argument, commençait en pleine chaleur pour se terminer sur la tonalité froide et terne attribuée au chœur initial. C'est donc, en un mot, la première application du principe d'architecture tonale qui fut plus tard la grande force de son enseignement.

La dernière manière enfin embrasse toute la musique pour orchestre à partir de 1875, les musiques de chambre, deux opéras, *Eros et Psyché*, *Hulda*, les derniers chorals et se concrétise en la sublime épopée des *Béatitudes*. « Et quoi de plus « Franck », que cette œuvre dans laquelle on peut retrouver l'atavisme pictural empruntant instinctivement aux ancêtres d'art et de famille leur merveilleuse entente du triptyque, le génie de l'architecte réunissant tous ces tableaux en un monument solide et puissant, et enfin la foi du chrétien traduisant naïvement à la manière des primitifs la figure de Dieu fait homme ». Le héros des *Béatitudes*, c'est le Christ, pour le traduire, Franck a trouvé une mélodie digne de lui, simple, mais si frappante qu'elle est inoubliable, qui va se développant à partir du prologue pour faire penser, au cours du dernier chant, au déroulement des volutes d'encens sous les voûtes d'une cathédrale.

« Cette composition, a écrit René de Récy, n'est pas seulement une des plus vastes qu'on ait écrites depuis Beethoven, elle me semble l'emporter sur toutes les autres de ce temps-ci. J'en sais, peut-être, de plus parfaites. Je n'en connais aucune inspirée de plus haut et soutenue d'un tel souffle. Ici, le sublime rayonne et, chose merveilleuse, sans aucun secours étranger, mais par la force d'un sentiment unique, par la seule effusion religieuse.

J. SCHYRGENS.

Exportation Vente exclusive pour le Gros

Concessionnaire des Pipes

ROPP, ORLIK et LA SPORTIVE

ARTICLES POUR FUMEURS

PIPES, PORTE-CIGARES MAROQUINERIE

Ancienne Maison N. Adriaens

TH. VRANCKX

SUCCESEUR

Marque de Fabrication
A. N.
B.

4, rue Bodenbroek, BRUXELLES

près de l'église du Sablon 954

Régie Autonome de "PATRIA"

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17 34 00 et 17 51 21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

- 1. THEATRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
- 2. Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
- 3. Vaste HALL avec buffet**
400 m²
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification p^r disques de phonographe (pick-up).
- 4. Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc. ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité,



Bureaux
et Magasins :
27
RUE LIEDTS

BRUXELLES
Téléphone :
15 19 93

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1168

CAPITAL : frs. 40,000,000

RESERVES : frs. 58,384,198 33

FONDS SOCIAL : frs 98.384.198,33

Siège Social : ANVERS

35, rue des Tanneurs - 24 place de Meir

Tél. N° 302.30-302.51

BUCCURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières

Caisse d'Épargne Intérêts 3.80 % ; 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS 672

Siège de Bruxelles

44, Boulevard du Régent, 44

Tél. N° 12 44 97 - 12 84 64

BANQUE DE SAINT-PHALLE

BRUXELLES

ANVERS

18, rue Treurenberg

19, Place de Meir

TOUTES OPÉRATIONS DE BOURSE SUR MARCHÉS
EUROPÉENS ET AMÉRICAINS

PLACEMENT ET GESTION DE PORTEFEUILLE

RECHERCHES ÉCONOMIQUES ET DOCUMENTATION
INTERNATIONALE

Correspondants à l'Étranger

PARIS — LONDRES — ZURICH — BERLIN

New-York

Représentant à Rome

de Saint-Phalle & Company
Membres du New-York Stock Exchange

Commandatore Giovanni Mazzoni
Via Sallustiana, 41 900

ANCIENNE BANQUE G. DE KINDER

SOO. ANONYME

ANVERS

135

BANQUE

DE

l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Longue rue Neuve, 107-108-111, Anvers

Succursales

38, Longue rue Loobroeck — 2, rue Th. Roucourt, Berchem
83, Chaussée de Turnhout, Borgerhout

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Caisse d'Épargne

Location Coffres-forts

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 408,000,000

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles

Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;

Parvis St-Gilles, St-Gilles;

Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;

Place Liedts, 18, Schaerbeek;

Rue du Bailly, 79, Ixelles.

A LA GRANDE FABRIQUE

Maison fondée en 1877

Téléphone 12 03 03

Compte Chèques Postaux 12.888

ESDERS

VÊTEMENTS POUR HOMMES
DAMES ET ENFANTS

26, rue de la Vierge Noire
BRUXELLES

Vêtements de sports et de voyages

Livrées et uniformes - Lingerie - Bonneterie
Chapellerie - Ganterie - Chaussures -
Canots - Parapluies - Fourrures - Modes



Le Nouveau
Radio-Gramophone

"LA VOIX DE SON MAITRE"

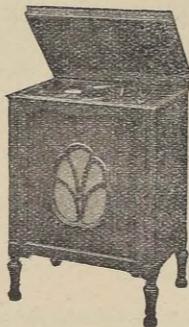
bat le record de la perfection

Modèle 521

Demandez la brochure
explicative

Démonstration sans
engagement

171, bd Maurice Lemonnier
BRUXELLES



ÊTES-VOUS CIRÉ
AU

"NUGGET"

CE MATIN?

PAPIERS PEINTS

Maison Magis & Henn

Rue du Vieux Mayeur, 45 — LIÈGE

Téléphone 105.28

PRIX DE GROS

936

LA ROYALE BELGE

Société anonyme d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

Fondée en 1853

Fonds de garantie : plus de 250.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL

Adresse télégraphique :
Royabelass

Téléphones :

179.62 - 178.63 - 177.62

SIÈGE SOCIAL :

68, RUE DES COLONIES, 68
BRUXELLES